



ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

M^{se}. DE MONTALEMBERT.

TOME CINQUIÈME.

ÉLISE DUMÉNIL,

PAR

MARIE DE COMARRIEU,

Mse. DE MONTALEMBERT.

TOME CINQUIÈME.



À PARIS,

CHEZ GIGUET ET Cie. IMPRIMEURS-LIBRAIRES,
RUE DES BONS-ENFANS, N°. 6, PRÈS CELLE BAILLIF.

1801. — 9.



ÉLISE DUMÉNIL.

LETTRE CXXVI.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key.... le 29 novembre 17.

D'OU vient ce trouble continuel qui m'agite ? Il semble prendre de nouvelles forces chaque fois qu'il arrive le plus léger changement dans ma situation. Qu'ai-je à regretter en quittant la campagne ? N'étois-je pas accablée de la plus affreuse douleur, lorsqu'un ordre cruel me ramena dans un séjour qui, en me retraçant de doux souvenirs, n'excitoit plus en moi que des regrets déchirans ! Depuis ce moment, le plus cruel de ma vie, chaque place de ce lieu si cher à mon enfance n'a-t-elle pas été arrosée de mes

larmes ? Qu'ai-je donc à y regretter ? Cependant, cher Alfred, j'éprouve un sentiment pénible à m'éloigner de Key.... Il me semble que c'est ici que je dois attendre le bonheur ; il me semble que je l'éloigne, que je l'évite, en quittant le lieu où depuis quelque tems l'espérance avoit commencé de nouveau à me sourire.

Dans quelques jours nous partirons pour Bordeaux ; mon père nous parla avant-hier au soir de ce nouveau projet, il me contraria ; j'espérois ne rien changer à ma manière de vivre, jusqu'au moment où mon sort paroîtroit enfin devoir se fixer. Je m'étois créé un genre de délassement, en passant quelques instans, soit dans le petit salon, soit sous le grand arbre. Là, le souvenir des monumens qui vous offrirent à mes regards, venoit oppresser et cependant consoler mon cœur. Je me retraçois la cruauté de notre position, mais en même-tems je me rappelois les instans qu'en dépit du sort nous avions su dérober au malheur.

La nuit suivante, livrée à mes réflexions,

je n'ai pu trouver le repos!... Le matin, vers midi, la beauté du jour m'engagea à chercher dans une promenade solitaire quelque distraction à ma mélancolie. Ma tante et mon père venoient de sortir en voiture : je pensai que je pourrois, en m'enfonçant dans le parc, me livrer à mes réflexions sans craindre d'être distraite. Je marchois assez vîte, mes désirs m'entraînoient vers le grand arbre au pied duquel je m'assis. Je pris pour la relire, la dernière lettre que j'ai reçue de vous; chacune de ses expressions fit palpiter mon cœur, et me procura de plus douces réflexions; mais ce calme ne fut que passager. Je repliai votre lettre, et en cessant de l'avoir sous mes yeux, je me trouvai encore livrée à ce combat habituel entre mes alarmes et la foible espérance qui cherche quelquefois à les détruire. Mon cœur fut agité de nouveau; je ressentis tous mes chagrins avec plus de violence que jamais. Un mouvement involontaire me força à fuir; la tête troublée, je revins encore vers le grand arbre; je tombai à ge-

noux, et j'arrosai de mes larmes le banc de gazon. Au milieu de mes sanglots, les mains et les yeux levés vers le ciel, je m'écriai : « Dieu de bonté, rendez-moi mon Alfred ! Cependant un léger bruit dissipa mon délire ; je tournai mes regards vers le bosquet d'où le bruit paroissoit venir, et je jetai un cri en appercevant M. de Coulanges.

Il paroissoit d'abord vouloir s'éloigner, mais il s'arrêta ; son air indécis augmenta mon trouble ; je restai immobile : le son de sa voix me fit revenir à moi : « Pardon, Mademoiselle, me dit-il en s'approchant, ne m'accusez point d'indiscrétion ; un pareil soupçon me mettroit au désespoir. Hélas ! je partage vos peines plus que vous ne pensez, et loin de vouloir vous trahir, mon bonheur seroit de pouvoir vous rendre heureuse. Oui, j'espère. . . » Il prit ma main qu'il approcha de ses lèvres ; je sentis ses larmes couler ; sa sensibilité calma mon trouble ; il resta un instant sans parler, et faisant un effort pour dissiper l'émotion que sans doute ma douleur lui causoit, il reprit

ainsi : « Monsieur votre père, Mademoiselle, a voulu. . . il m'a prié de venir passer avec lui le dernier mois de son séjour ici ; des affaires m'ont empêché de me rendre plutôt à son invitation, je viens d'arriver. N'ayant trouvé personne dans le château, j'ai profité de la beauté du jour pour me promener en attendant que M. Duménil fût rentré. Le hasard m'a conduit près de vous ; mais craignant de vous causer quelques inquiétudes, je voulois m'éloigner lorsque je vous ai apperçue ; un tendre intérêt a retenu mes pas, je me suis déterminé trop tard à sortir du bosquet, et peut-être mon imprudence me fait-elle joindre à la douleur que me cause le tableau que je viens de voir, le malheur d'être soupçonné d'une conduite blâmable, par la personne dont je désire le plus mériter l'estime. Ne soyez donc pas injuste, Mademoiselle, et croyez que je suis un de vos meilleurs amis ; oui, je souhaite que l'heureux Alfred vienne essuyer vos larmes ; oui, bientôt il viendra, me dit-il, en paroissant ému du regard que

ces derniers mots m'avoient fait jeter sur lui; du moins, ajouta-t-il en baissant la vue d'un air modeste, j'ai rempli sur ce point le devoir d'un galant homme, et je crois pouvoir vous assurer que M. Duménil cédera à mes instances, et à celles de vos amis, pour rendre à Alfred toute sa confiance. »

J'étois si émue, qu'il me fut impossible de répondre un seul mot. M. de Coulanges faisoit renaître en moi la confiance, sans cependant diminuer ma timidité. J'étois mal à l'aise, mais je me sentois entraînée vers l'attrait consolant que présente toujours l'amitié J'aurois désiré pouvoir témoigner ma reconnoissance à M. de Coulanges, je ne pouvois rien exprimer; il vit mon embarras, il en parut affecté. Après avoir gardé quelque tems le silence, il soupira, me prit la main: «Soyez heureuse, me dit-il, c'est le premier vœu de mon coeur. » Ah! Monsieur, m'écriai-je en fondant en larmes!... je ne pus achever. Les yeux baissés, la poitrine gonflée, je souffrois de ne pouvoir me vaincre. Je rougissois de paroître ou trop

ingrate envers l'amitié, ou trop déraisonnable envers l'amour. J'étois inquiète de ce que pensoit de moi M. de Coulanges, lorsqu'appercevant mon père, « évitez, me dit-il, qu'il ne me croie d'intelligence avec vous. » Il s'éloigna avec précipitation, et entra dans une allée opposée à celle où étoit mon père.

Je sentis toute l'importance de la recommandation de M. de Coulanges. De mon côté, pour cacher mon trouble, j'entrai dans le pavillon; là, je m'oubliai en réfléchissant à tout ce qui venoit de se passer. L'émotion de M. de Coulanges me donna une bonne opinion de sa sensibilité; sa rougeur en appercevant mon père, me fit connoître sa prudence, en marquant son inquiétude. C'est un ami, m'écriai-je, un véritable ami que le ciel m'a donné; M. de Coulanges me servira avec zèle. O mon Alfred! comment lui témoigner notre reconnoissance! Ne pensez-vous pas comme moi, que l'intérêt que notre amour inspire à M. de Coulanges est un grand bonheur pour nous?

L'ascendant qu'il a sur l'esprit de mon père, donnera du poids sans doute à ses sollicitations, et je crois que nos intérêts sont entre bonnes mains.

Ma tante qui me cherchoit, vint dans le pavillon où elle me trouva encore toute émue, je lui confiai tout ce qui venoit de se passer, et lui demandai si on ne pourroit pas faire usage du crédit de M. de Coulanges pour engager mon père à nous laisser à Key... jusqu'à votre retour; elle s'y opposa fortement; elle combattit mes raisons, et m'engagea à ne point me faire un sujet de chagrin d'un séjour de quelques mois à la ville; elle me promit de faire tout ce qui dépendroit d'elle pour qu'il fût abrégé; elle parut étonnée de ce que je lui dis de M. de Coulanges, et me conseilla aussi d'éviter de laisser entrevoir une intelligence qui pourroit nuire aux moyens qu'il avoit de me servir.

Il faut donc quitter la campagne, mon cher Alfred! Il faut m'éloigner de ce lieu où je vous revis, de ce salon où je fus près

de vous, où ma tante surprit notre secret, où sa tendre amitié nous prodigua ses consolations! Il faut retourner à Bordeaux! rentrer dans cet appartement où j'ai eu tant de chagrins! O mon Alfred! cher Alfred, hâtez-vous de venir terminer mes souffrances; chaque jour ajoute à ma peine, je ne puis plus la supporter. Cependant votre amour, mon Alfred, fait toute ma confiance, c'est de lui que j'attends les soins que vous devez prendre pour forcer mon père à vous rappeler. Je dois bannir toute crainte qui vous feroit injure; je dois compter sur un bonheur qu'il dépend de vous d'assurer; mais je sens mes forces s'épuiser, il est tems d'abréger le supplice que j'éprouve à vivre loin de vous. O mon Alfred! revenez!

LETTRE CXXVII.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 8 décembre 17..

Deux jours après ce qui m'étoit arrivé avec mon jeune Anglais, il vint me revoir; il entra chez moi au moment où j'allois sortir avec l'Abbé. « Comment êtes-vous, me dit-il, en regardant l'Abbé comme s'il n'avoit osé s'expliquer devant lui ?—Un peu plus raisonnable que la dernière fois que je vous vis, mais pas autant que le désireroit mon ami, lui dis-je en lui montrant l'Abbé. » Lorsqu'il vit qu'il pouvoit parler devant M. Aimery, il me renouvela l'offre de me servir. « J'ai connu les peines de l'amour, me dit-il; j'allois être dédommagé de tout ce que j'avois souffert, j'allois être uni à celle que j'aimois, lorsque la mort me l'en-

leva; j'ai éprouvé, vous le voyez, le plus affreux des malheurs; j'espère que votre situation n'est pas aussi cruelle que la mienne. Cependant depuis quatre années, les soins constans de l'amitié ont adouci mes peines; je me trouverai trop heureux si je puis faire pour vous ce qu'on a fait pour moi. »

Son air doux et humain, cette aménité, cette confiance qu'il me montroit, me touchèrent; et voyant que l'Abbé partageoit l'impression que je recevois, je rendis à mon nouvel ami le seul hommage qui pût lui convenir, en lui confiant tous les secrets de de mon coeur. Il m'écouta avec intérêt, et me serrant la main; « que je suis heureux, me dit-il, qu'il soit possible de vous servir. Du courage, vos chagrins finiront; vous méritez d'être heureux, vous le serez: soyez tranquille sur ma discrétion; j'ai des amis puissans, et lorsqu'il en sera tems, ils se joindront aux vôtres pour faire connoître à votre beau-père tout votre mérite. Nous réussirons, mon ami, soyez plus tranquille, je vous en conjure. » Il me quitta, en m'en-

gageant à me dissiper ; il me promit de revenir l'après-dîné pour arranger ensemble quelques parties qui pussent m'amuser.

Nous sortîmes l'Abbé et moi, en nous entretenant de ce qui venoit de se passer; nous ne pouvions nous lasser d'admirer cette franchise, cette bonté de coeur qui caractérisent les Anglais. Au milieu de mon enthousiasme, l'Abbé m'interrompit pour me montrer un homme qu'il croyoit reconnoître. « Je ne me trompe pas, me dit-il, voilà un Anglais que j'ai vu en France, il y a quelques années ; je me liai avec lui chez mes parens où il tomba malade ; nous en eûmes toutes sortes de soins. «Lorsque nous fûmes assez près de lui, l'Abbé l'appela par son nom de baptême, et lui prit amicalement la main, en lui demandant où il logeoit, et lui témoignant un grand plaisir de le revoir; mais l'air froid de cet ancien ami arrêta les témoignages d'intérêt de l'Abbé, qui alors se contenta de lui dire en deux mots l'objet de notre voyage à Londres, et de lui donner notre adresse. «Votre

ancien ami ne ressemble pas à mon nouvel ami, lui dis-je; tout en vous assurant qu'il vous reconnoissoit, il avoit l'air si brusque et si froid, que j'étois tenté de lui tourner le dos. Il craint peut-être que je ne l'importune, me dit l'Abbé : je sais qu'il jouit aujourd'hui d'une immense fortune ; il a oublié les soins qu'il a reçus de ma famille, et n'ayant aucun besoin de moi, il redoute des attentions qui pourroient le fatiguer ; je gage que je n'entendrai pas parler de lui. » En effet, voulant savoir à quoi s'en tenir, l'Abbé a passé deux fois chez cet ancien ami qu'il n'a pas trouvé, et qui n'a point encore songé à lui rendre une visite.

« Cet homme fait tort au caractère national, disois-je ce matin à l'Abbé. — Vous jugez trop légèrement, m'a-t-il répondu ; vous vous tromperez facilement sur le caractère d'une nation, en la jugeant d'après un individu. Celui-ci même vous montre ce qui distingue principalement les Anglais, c'est leur franchise ; un Français, à la place

de mon ancien ami, m'eût trompé par des dehors aimables; il m'eût fait beaucoup de politesses, sans m'en aimer davantage; s'il eût été d'un caractère aussi ingrat et aussi peu obligeant que l'Anglais dont nous nous plaignons, il auroit ajouté à ces défauts une trompeuse démonstration de bienveillance, et il eût été peut-être, selon son intérêt, plus disposé à me nuire, que ne l'est cet homme, que vous avez vu me témoigner sans art que ma présence pouvoit lui être importune. Avec les Anglais on est rarement trompé; leurs marques d'amitié sont vraies, et à l'instant où ils se lassent de vous, ils vous le témoignent. Il y a ici de l'inconstance tout comme ailleurs, mais on n'y voit presque jamais de trompeuses caresses, ni de masques perfides. »

Morton R****, mon nouvel ami, vint l'après-midi, comme il me l'avoit promis. Nous avions à dîner Georges S****, qui le premier m'avoit prié d'aller passer quelques jours avec lui dans son château. Morton R**** le trouva dans le salon avec l'Am-

bassadeur ; ils arrangèrent entr'eux différentes parties pour moi.

Georges S****, avec qui je devois partir le lendemain, me proposa de me mener le soir même chez sa maîtresse. Il est veuf, il n'a point eu d'enfans de sa femme ; il aime mieux vivre avec une fille qu'il entretient, que de se remarier ; cela lui est plus commode que d'avoir chez lui son ménage. C'est donc chez cette fille qu'il tient sa maison ; c'est une espèce de mariage ; il a deux enfans d'elle, il en prend soin. De tels enfans ne sont point regardés en Angleterre avec le même mépris qu'en France ; il y a ici de beaux établissemens pour les enfans trouvés ; ils y sont tenus proprement et élevés avec soin. Un jour désigné dans l'année, on choisit parmi les enfans de la charité un certain nombre, qui va en députation chez le roi ; chacun muni de la preuve des progrès qu'il a faits dans l'éducation qu'ils reçoivent, présente à sa Majesté un échantillon de son talent. Le Roi, ce bon père de la grande famille, reçoit

cette députation au jour marqué par l'usage. Tout ce qui a rapport à l'humanité, offre ici à chaque pas de nouvelles occasions d'entretenir l'estime qu'inspire le caractère Anglais.

Je trouvai à notre souper une grande décence. La plupart des filles entretenues sont fort bien élevées ; quelques-unes d'elles ont même une conduite régulière ; on a vu ici des gens de la plus haute naissance épouser des filles de théâtre. Lorsqu'elles ont des mœurs pures, elles intéressent ; on les reçoit dans la société comme bonne compagnie ; et si l'une d'elles fait un mariage qui récompense sa bonne conduite, on ne crie point au déshonneur contre l'homme qui l'épouse.

Le lendemain matin, Morton et moi, nous partîmes avec Georges S****, pour passer quelques jours dans son château. Nous nous arrêtâmes à Windsor ; c'est une maison royale où le Roi passe une partie de l'année. Je voulus voir le château ; il est situé sur une terrasse encore plus belle que

celle de Saint-Germain-en-Laye. La vue de cette terrasse est belle et étendue; le chtâeau de Windsor est grand. Une chapelle gothique, avec de beaux vîtraux peints et les cartons de Raphaël, qui sont recueillis dans de grandes salles, furent ce qui me frappa le plus dans ce château, que je n'ai vu qu'à la hâte; Georges étoit pressé d'arriver chez lui, pour avoir le plaisir de chasser.

Le château de Georges S**** me parut beaucoup plus beau que celui de l'ami de M. Hillboroug. La magnificence en tout genre, et le grand nombre de valets, de chevaux, de chiens, me frappèrent encore plus cette fois, par leur contraste avec l'état très-mesquin que Georges S**** tenoit à Londres.

Le lendemain, je m'amusai beaucoup d'une partie de chasse que le tems nous permit de faire. Nous revînmes ensuite pour dîner; nous restâmes à table tout le reste de la journée. Pendant le repas, on parla beaucoup de chiens, de chevaux, cha-

cun eut son histoire à raconter. On parla de courses; les principales sont celles de Newmarket; ceux qui ont des chevaux à faire courir, les font inscrire sur une liste. Les Anglais mettent une grande importance à la généalogie de leurs chevaux de course. On fait à ces courses des paris énormes; plusieurs personnes très-riches s'y sont ruinées. Il y a quatre saisons pour les courses. Je n'ai pas vu celles de l'automne : que le ciel permette que je ne voie pas celles du printems, et que je puisse être enfin rappelé auprès de mon Elise ! Ah ! mon ami, j'aurai bien de la peine à supporter encore longtems tout ce que je souffre loin d'elle ! . . .

Retiré dans ma chambre, la fatigue de la journée et l'agitation de ma tête, m'empêchèrent de dormir. Je passai une partie de la nuit à écrire à Elise. Je me recouchai ensuite, sans pouvoir trouver le sommeil.

Le lendemain, je commençois à m'ennuyer du sérieux et de la cérémonie qui régnoient autour de moi. Morton, qui craignoit l'effet de ce qu'il appelle mes vapeurs

noires, me proposa de retourner à Londres avant le jour que nous avions fixé pour notre départ. Il parla de deux *Rout* ou assemblées, où il devoit me mener, et dont il ne vouloit pas manquer le jour. Nous quittâmes donc le maître du château, qui nous promit de venir bientôt nous rejoindre.

Le lendemain, nous arrivâmes à Londres avant la nuit : c'étoit le premier décembre, et le jour de l'ouverture de l'Opéra. Quoique je fusse fatigué, Morton voulut absolument me mener à la première représentation. J'y consentis, pour ne pas lui déplaire.

La salle de l'Opéra est belle : elle est fort éclairée, même trop, ce qui fait tort au théâtre. On est assis au parterre, où l'on voit de jolies femmes parées, mêlées avec les hommes, ce qui forme avec les loges un très-bel ensemble. Les chanteurs sont Italiens, et ne jouent que des opéras italiens. Les décorations m'ont paru peu soignées; l'orchestre est bon. Je crois que toutes les jolies femmes de Londres s'étoient donné rendez-vous à cette pre-

mière représentation. Comme amateur, et comme artiste, je regardois plus souvent du côté de la salle que de celui du théâtre; excepté pendant les ballets où de bons danseurs français attirèrent un moment mon attention.

10 décembre.

Je ne suis jamais sûr quand je commence une lettre, de pouvoir la finir dans la même journée. Mes devoirs, mes occupations en tous genres, me privent souvent du plaisir que j'aurois à m'entretenir avec toi, ou avec Elise; mais il faut répondre à l'amitié que me témoigne l'Ambassadeur, en remplissant avec scrupule mes devoirs auprès de lui. Il faut répondre aux avances que me font ces bons Anglais, pour me mener avec eux, pour me distraire, et pour me faire tirer un parti avantageux de mon voyage.

J'ai vu deux *Rout*. Quelle cohue! Le premier étoit dans une maison trop petite pour contenir dans les salons toutes les personnes qui étoient invitées. Il y avoit du monde jusques sur l'escalier. Je fus plus

d'une heure avant de pouvoir parvenir jusqu'à la maîtresse de la maison. On jouoit dans deux pièces ; dans une troisième, quelques jeunes personnes faisoient de la musique. Le plaisir étoit de se pousser pour passer d'une chambre dans une autre. Les femmes entassées, pour ainsi dire, et couvertes de diamans, m'ont paru moins belles que par-tout ailleurs. Les plus âgées sont mises comme les plus jeunes. Les Anglaises me paroissent plus belles en négligé qu'avec leur genre de parure ; elles ont plus de graces dans les promenades, ou dans les champs, que dans des salons dorés où nos Françaises brillent par des graces analogues.

Le second *Rout* où l'on me mena, étoit chez une dame du plus haut rang. J'y ai trouvé le plus grand ton. L'usage n'est pas ici d'avoir des anti-chambres avant les salons. Les domestiques se tiennent en bas. Les salons sont toujours au premier étage. Le portier qui se tient ordinairement dans le vestibule, nous nomma à un valet qui

étoit à quelques pas de lui, celui-là à un autre, successivement, jusques dans le premier salon. Je fus présenté à la maîtresse de la maison, qui me reçut avec les manières convenables à son rang, et au grand état qu'elle tient.

On me mena le lendemain à un bal; la danse ici est fort simple. Les hommes sont rangés d'un côté de la salle, les femmes sont placées de l'autre côté vis-à-vis d'eux. Chacune a son *partner*, avec lequel chacune à son tour parcourt la longueur de la salle, en s'arrêtant quelquefois au milieu des danseurs et danseuses, qui bordent chaque côté. La danseuse et le danseur se font en passant une petite infidélité, et se reprennent ensuite pour arriver à l'autre bout, où ils se reposent, pendant que les autres couples les imitent. Cette danse a un mouvement très-vif; elle est légère et gracieuse.

J'ai été plusieurs fois chez les Hillborough, depuis leur retour; je me plais infiniment dans cette famille. L'aînée des de-

moiselles va se marier, et quoiqu'elle aime l'homme qu'elle épouse, elle s'afflige de quitter sa mère. « Que ne la gardez-vous avec vous, disois-je à madame Hillborough? Alors rien ne manqueroit à son bonheur. — Quand j'aurois une maison assez grande pour y loger ce nouveau ménage, me répondit-elle, cela ne pourroit pas s'arranger. Un Anglais veut être seul chez lui, avec sa femme. Les familles ne se réunissent pas ici comme chez vous. Les filles, lorsqu'elles se marient, se séparent de leur mère, qu'elles ne voient plus qu'en visite; et les garçons, quand ils commencent à être grands, quittent leurs parens, pour qui ils ne sont plus qu'une connoissance plus intime qu'une autre. — C'est une triste manière de vivre, dis-je à madame Hillborough. — Elle leur convient, me répondit-elle; une société trop nombreuse les fatigue. Un Anglais vit avec ses enfans, tant qu'ils sont en bas âge; mais un fils tout formé, qui s'ennuieroit chez lui, un gendre ou une belle-fille, tout cela l'importuneroit.

Je suis allé à un concert avec la famille Hillborough. Il y avoit beaucoup de monde. Ce concert auroit pu être bon; mais je remarquai ce que m'avoit dit madame Hillborough, chacun se mit à parler pour la première fois, dès que la musique commença, et l'on passa dans les autres salons, qui étoient restés vides jusqu'à ce moment.

Le 14 décembre.

J'ai été voir ce matin les manufactures et les magasins : cette tournée m'a fort intéressé. La propreté et l'élégance des boutiques de Londres, font réellement plaisir à voir. Les boutiques d'étoffes, de modes, de bijoux, font presque décoration dans les rues, tant elles sont tenues proprement, et les marchandises étalées avec art.

A neuf heures du soir.

Je comptois faire partir cette longue épître par le courier d'aujourd'hui; mais au moment où je l'écrivois, j'ai reçu une lettre d'Elise. Je t'ai quitté pour la lire, et ma ré-

ponse m'a tenu jusqu'à l'heure du courier.

Elise me parle de M. de Coulanges, comme d'un ami très-disposé à nous servir; mais dans les témoignages de son intérêt pour elle, dans ses expressions que l'aimable Elise rend avec la fidélité et la candeur de l'innocence, quelques-unes m'ont paru renfermer un double sentiment. M. de Coulanges seroit-il amoureux d'Elise ? Il ne manquoit plus à mes tourmens que d'y joindre ceux de la jalousie ! M. de Coulanges est jeune, il a une belle tournure, il plaît à M. Duménil. Elise ne peut-elle pas s'habituer à le voir ? M. de Coulanges qui ne quitte plus M. Duménil, peut avoir l'air de seconder les vœux d'Elise, sans perdre une occasion de les faire changer d'objet. En parlant pour moi, il montre un désintéressement qui doit augmenter l'estime de M. Duménil. Il peut gagner la confiance de sa fille, exciter sa reconnoissance, acquérir son amitié, que sais-je ? La foiblesse d'Elise, l'obstination de son père, le ton patelin de M. de Coulanges...... Ah ! Ferdinand,

quel supplice! .... Mon ami, hâte-toi de me secourir. Si je perds ma sécurité; s'il faut que je joigne cette nouvelle inquiétude aux peines que j'endure, je crains de faire quelqu'imprudence.

Adieu, mon ami; ne pouvant faire partir ma lettre qu'après-demain, je ne la cachette pas ce soir. Demain je te rendrai compte de ma matinée, dont je dois employer une partie à voir des hôpitaux et des maisons de fous.

Le 15 décembre.

Ce matin j'ai manqué de courage, mon ami; j'aurois eu plus de force, sans doute, pour supporter la vue de toutes les infirmités humaines, si celle d'un fou par amour n'étoit venu aggraver les tristes impressions que déjà j'éprouvois.

J'avois assez bien soutenu tout ce que représentoit cette dégradation humaine dans une maison de fous qu'on nomme Bedlam; mais j'étois loin de rire des grimaces de ces malheureux, comme faisoient quelques-unes

des personnes qui étoient avec nous. Je partageai la sensibilité de mon ami, qui de tems en tems, s'appercevant que je pâlissois, me serroit la main pour me rendre le courage.

J'étois mal à l'aise en arrivant dans une autre maison de fous qu'on nomme St.-Luc. Morton me pria de donner le bras à une femme qui entroit en même-tems que nous; et offrant le sien à sa compagne, nous fûmes tous quatre dans une des galeries où il y avoit plusieurs cellules de ces malheureux. Morton passa le premier avec la femme à qui il donnoit le bras; je le suivis avec celle dont il m'avoit recommandé de prendre soin. Au bout de quelques instans, je sentis qu'elle trembloit; elle témoigna bientôt une sensibilité qui m'engagea à lui proposer de sortir, et de ne pas pousser plus loin une revue qui me faisoit autant de mal qu'à elle. Notre incertitude sur le parti que nous prendrions, nous fit arrêter un instant devant une des cellules. Un jeune homme qui l'occupoit, s'avança jusques sur la porte, et

nous regardant avec l'air égaré que lui donnoit son état : « Eloignez-là, me dit-il ; éloignez-là, répéta-t-il, avec l'accent de la douleur ; que vient-elle faire ici ? Pourquoi me présenter une image si chère ! en épouser un autre ! dit-il en se tordant les bras. » Ses sanglots coupèrent sa voix ; ensuite reprenant avec fureur ; « ôtez-là de devant mes yeux ; éloignez-là, sa présence est un outrage !... » Ses cris attirèrent les gardiens qui le traitèrent avec humanité ; son accès va lui prendre, nous dit un des gardiens ; le malheureux est fou par amour ; sa maîtresse a épousé un autre amant : sans doute que Madame ressemble à celle qu'il aimoit. Pauvre jeune homme ! son chagrin a été si violent, qu'il en est devenu fou.

J'avois déjà ressenti une si forte impression, qu'à peine eus-je entendu ces derniers mots, je fus forcé de sortir. Morton me fit monter dans sa voiture, et me ramena chez moi.

O Ferdinand ! j'ai le coeur souffrant ; j'ai la tête malade... Adieu, mon ami, adieu ;

que le ciel te préserve à jamais du tourment que j'endure !

LETTRE CXXVIII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 20 décembre 17..

J'étois trop déraisonnable, ma chère Adèle, pour vous écrire, les premiers jours de mon arrivée à Bordeaux ; je vous aurois affligée, si je vous avois peint l'impression que m'a faite cette maison où j'ai tant souffert ; l'effet qu'a produit sur moi la vue de mon appartement, celle de la bibliothèque où fut prononcé mon arrêt. Si je vous avois écrit dans le moment même où j'éprouvai toutes ces sensations, vous m'eussiez trouvée trop foible, vous m'eussiez blâmée ; et comme s'il étoit de mon étoile de n'accabler

de mes peines qu'une de mes amies à-la-fois, c'est ma bonne tante qui a eu son tour. J'ai ménagé votre sensibilité pour abuser de la sienne.

Les lettres que je reçois d'Alfred, les soins de ma tante, les attentions de M. de Coulanges, tout a concouru à me rendre plus raisonnable. J'ai repris mes occupations, et je suivis avant-hier ma tante dans une assemblée ; mon père parut être plus content de moi, quoique je n'aie porté que de la tristesse dans une société toute livrée au plaisir.

Mademoiselle de Belval y étoit ; elle me fit beaucoup d'excuses de n'être pas encore venue me voir depuis mon arrivée à Bordeaux ; elle se crut obligée de se justifier de ce qu'elle appeloit ses torts : elle est bien bonne en vérité ; je lui sais gré au contraire de n'avoir pas ajouté la gêne que m'auroient occasionnée ses visites, au sentiment pénible que j'ai éprouvé à me retrouver ici. Sa passion pour moi paroissoit un peu refroidie ; cependant elle me fit beaucoup d'amitiés,

mais avec plus de mesure que l'année dernière; je la trouvai fort embellie; elle dut être contente de moi; je ne m'étois jamais trouvée plus disposée à la laisser briller; elle fait de la musique, je l'applaudis beaucoup, et nous jouâmes chacune le rôle qui nous plaisoit davantage.

La belle, la charmante Présidente, arriva presque à la fin du concert; elle produisit, en entrant dans la salle, l'effet accoutumé; elle parfuma l'air, dérangea tout le monde, et attira tous les regards. Mademoiselle de Belval qui jouoit un concerto qui lui avoit déjà valu beaucoup d'applaudissemens, témoigna son mécontentement; elle jeta sur la Présidente un regard expressif qui ne produisit aucun effet. Ces deux belles me parurent, le reste de la soirée, fort mécontentes l'une de l'autre.

Le hasard m'avoit placée à table entre ma tante et la Présidente; cette dernière me parut avoir un grand désir de plaire à ma tante qui répondit avec assez de froideur, aux avances qu'elle en recevoit. Un

certain vicomte de Valserre qui vient de voyager, faisoit presque à lui seul les frais de la conversation; son air de fatuité sembloit mécontenter votre frère qui, assis vis-à-vis de moi, reçut de ma part un coup-d'oeil d'approbation pour son jugement. J'éprouvai un instant de plaisir, en comparant à ce Vicomte, le frère de mon amie, et en observant ce fidèle ami Ferdinand qui me sert avec tant de zèle, je me reprochai de l'avoir jugé avant que j'eusse atteint l'âge où pour rendre justice, on peut se servir du moyen des comparaisons.

La conversation après les premiers momens, devenant moins générale, la Présidente qui étoit assise auprès du vicomte de Valserre, lui fit des questions sur l'Angleterre, en l'assurant qu'elle avoit là un de ses amis intimes qui, d'après sa correspondance, paroissoit se plaire beaucoup à Londres; elle ajouta : « Toutes les femmes y sont belles, à ce que prétend le comte Alfred de Boransac — Oui, les Anglaises sont belles et froides, dit le Vicomte en sou-

riant; mais leur froideur même les rend plus disposées à prendre tous les travers d'un esprit romanesque. Si votre comte Alfred se livre à une admiration trop prononcée, il court le risque de faire naître quelque passion dont il aura de la peine à se débarrasser. Les Anglais, peu galans, rendent les Anglaises susceptibles de prendre pour de l'amour nos plus simples attentions. — Je crains pour Alfred, dit la Présidente, interrompant le Vicomte; il a les passions vives; il paroît s'être enthousiasmé de trois jeunes personnes dont il vante le mérite avec exagération; il va sans cesse chez elles; je crains qu'il ne donne la pomme à l'une des trois. » Je me sentis rougir. Ma tante, qui s'en apperçut, me poussa le genoux, pour détourner mon attention; et la Présidente, prenant l'air d'une personne qui se reproche une étourderie, parla tout bas au Vicomte, qui, plus maladroitement encore, changea le sujet de son entretien.

Pendant le bal qui suivit le souper, je refusai constamment de danser avec le vi-

comte de Valserre, que j'avois pris en aversion. Je dansai peu, et presque chaque fois avec votre frère, ma chère Adèle; ses attentions, celles du comte de Boransac, et plus que tout encore, les lettres d'Alfred qui viennent rassurer mon cœur, adoucirent ce qui m'avoit choqué dans cette journée, où j'eus plus de chagrin que de plaisir.

Que je hais le monde! Sans le petit nombre d'amis qui consolent ma vie, je me demanderois tous les jours ce qu'on vient faire sur cette terre, où l'on rencontre à chaque pas des êtres méchans, qui semblent prendre plaisir à tourmenter l'innocence et la vertu.

Mais je sens, mon Adèle, que je m'attriste; ma lettre peut vous parvenir dans un instant trop doux, pour que je ne fusse pas coupable si j'en troublois la jouissance. Par votre dernière lettre, j'apprends que vous êtes au moment d'être mère. Si le ciel vous accorde une fille, je regretterai de n'être pas dans le tems

des fées, et de n'avoir pas leur puissance, pour la douer d'un cœur insensible à l'amour. Adieu.

LETTRE CXXIX.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 2 janvier 17..

Notre amitié, ma chère Adèle, me procure un plaisir bien doux, lorsqu'en formant des vœux pour vous, je ne trouve à désirer que la continuation de votre bonheur. Epouse chérie, vous venez de donner un fils au plus estimable des époux. Je vous félicite de tout mon cœur, ma chère; faites agréer mes plus tendres complimens à M. de Lonel.

Mon père m'a chargée de ses félicitations et de ses complimens de bonne année pour

l'heureux couple ; il a saisi cette occasion pour me parler de vous avec éloges ; il a fait valoir vos bonnes qualités, et sur-tout votre soumission aux ordres de votre mère, lorsqu'elle vous donna M. de Lonel pour époux. Il a ajouté que le bonheur dont vous jouissez étoit la récompense de votre obéissance. Le plaisir d'entendre faire votre éloge, ma chère, ne m'a pas empêchée de sentir dans les expressions de mon père, le trait qui atteignoit mon cœur, et le frappoit à l'endroit le plus sensible, quoiqu'en satisfaisant l'amitié.

Ma tante devinant l'impression que je recevois, s'est empressée de faire mon éloge, en approuvant celui que mon père faisoit de vous. Mais nous plaçant adroitement, vous et moi, dans des circonstances différentes, elle a dit, avec une effusion de cœur qui m'a attendrie, que son Elise méritoit sans doute d'être aussi heureuse qu'Adèle. Cette petite scène a paru toucher mon père, et pour la première fois depuis bien long-tems, je n'ai

remarqué aucune sévérité dans ses regards. « Je le crois comme vous, et je le désire, a dit mon père. » Puis me tendant la main, il m'a attirée vers lui, et m'a serrée dans ses bras. Après avoir resté quelque tems sans parler, et rempli de l'émotion qui paroissoit causer son silence, il a ajouté : « Que ton coeur ne t'égare pas sur les sentimens de ton père, ma chère enfant ; tu es le plus cher objet de ma tendresse, et ton bonheur est l'unique but de toutes mes démarches.... »

Une visite que j'ai cent fois maudite, est venue troubler ce moment si doux. Ma tante, pour me consoler de n'avoir pu profiter d'une si belle occasion pour obtenir quelque grace en faveur d'Alfred, m'a dit le soir même que nos affaires alloient bien; que le comte de Boransac avoit fait une invitation à mon père pour le 15 de ce mois, et qu'il l'avoit acceptée. C'est la première fois, à ce que m'a dit ma tante, que mon père ait répondu aux avances du Comte, sans montrer de la contrainte. Le Comte,

il est vrai, y avoit mis les manières les plus aimables; il a été même jusqu'à prier mon père de se charger de nommer les personnes qui seroient invitées pour cette journée.

Après m'avoir un peu tranquillisée, ma tante a cru le moment favorable pour m'annoncer une fâcheuse nouvelle, qu'elle craignoit que je n'apprisse sans recevoir les palliatifs nécessaires. « Mes affaires, ma chère Elise, m'a-t-elle dit, me forceront à faire un voyage à Paris; mais dussé-je voir détruire toutes mes espérances, je vous jure, ma chère enfant, que je ne vous quitterai que lorsque votre bonheur sera assuré. Mon voyage ne doit être que de quelques mois; cependant je suis décidée à vous tenir parole, quelques instances que me fasse mon frère pour m'engager à partir. »

La reconnoissance que m'inspiroient les sentimens de ma tante, la crainte qu'ils ne nuisissent à ses intérêts, le chagrin que me causoit la pensée de me séparer d'elle, m'ont ôté tout moyen de m'exprimer. Mon trouble l'a touchée; elle m'a dit tout ce

qu'elle a pu imaginer pour me consoler d'une séparation qui seroit de courte durée, et qui n'auroit lieu que lorsque sa présence ne me seroit plus nécessaire. Elle m'a parlé du retour d'Alfred, de mon union avec lui, du bonheur dont j'allois bientôt jouir, et que rien ne pourroit plus troubler. Cette charmante femme a passé plus d'une heure à me prodiguer ses douces consolations, elle a fait enfin renaître l'espérance dans mon coeur.

M. de Lonel mande à ma tante que nous vous reverrons au commencement du mois de mars. Alfred peut-être reviendra à la même époque ; mais ma tante va faire un long voyage, et elle sera absente au moment même où, sans la privation d'une amie si chère, je n'aurois plus rien à désirer. Combien la conduite de cette bonne tante m'attache à elle ! Ah ! si je pouvois disposer à mon gré de ma fortune, elle n'auroit plus besoin de s'occuper de la sienne.

Adieu, ma chère Adèle ; ayez soin, je

vous prie, de me faire donner de vos nouvelles à chaque courier.

LETTRE CXXX.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 15 janvier 17..

Depuis la cruelle impression que je reçus à la maison des fous, ma tristesse n'avoit fait que s'accroître. Morton, craignant pour ma santé, en parla à l'Ambassadeur, qui, à ce que m'a dit l'Abbé, a écrit en ma faveur à M. Duménil. Si je n'avois contenu le zèle de Morton, il m'eût fait avoir des certificats de bonne conduite, signés par toutes les personnes puissantes de ce pays. M. Duménil auroit été bien étonné, je pense, de voir tant de monde s'arroger le droit de diriger ses volontés. Morton se borna donc à chercher à me distraire; il

obtint facilement de l'Ambassadeur la permission de me mener passer à Bath une partie de la saison brillante qui y commence les premiers jours de décembre, et continue jusqu'à la fin de janvier.

Nous partîmes le 20 décembre, et nous ne sommes revenus qu'hier à Londres; j'ai trouvé en arrivant ici tes deux dernières lettres. C'est avec beaucoup de peine que j'apprends qu'un de tes parens, qui t'avoit fait son héritier, vient de tomber malade; je crains que tu ne sois obligé de partir et de t'éloigner de tes affaires et des miennes. Pendant ton absence, il peut m'arriver des malheurs dont toi seul tu peux me garantir, en veillant sans cesse comme tu le fais, sur des amis imprudens, ou sur des ennemis qui peuvent me desservir. Je suis bien tourmenté, je t'assure; il me semble que je dois faire naufrage, si tu abandonnes le gouvernail. J'espère, mon ami, que tu auras de meilleures nouvelles de ton cousin, et que tu ne seras pas forcé de quitter Bordeaux, où la présence d'Elise rend

la tienne indispensable, jusqu'à mon retour.

Je n'ai pu t'écrire pendant mon séjour à Bath; j'ai employé le peu de momens que j'ai eu de libres, à écrire à Elise. Tu m'excuses, je pense, de la préférence que je lui ai donnée. Pour te dédommager du tort que t'a fait l'amour, je vais te dire un mot sur la ville de Bath.

Cette ville est célèbre par ses eaux salutaires. On les prend toute l'année, mais principalement dans cette saison. Quand nous y arrivâmes, tout le monde étoit déjà livré aux plaisirs; il me parut qu'on les goûtoit à Bath plus gaîment qu'à Londres. Bath est agréablement situé, et ses environs sont charmans: il est divisé en deux parties, dont l'une forme l'ancienne ville, et l'autre la nouvelle; chacun de ses deux quartiers a ses plaisirs particuliers, et deux bals par semaine. A l'ouverture du bal, on donne des menuets, dont le maître de cérémonies fait une liste, en y plaçant les femmes selon leur rang; elles dansent des

contre-danses anglaises, dans le même ordre, après les menuets Il n'y a pas de pays, peut-être, où l'on soit plus jaloux qu'en Angleterre, de conserver l'étiquette des rangs. Après les Princesses du sang, les femmes des Ducs, des Pairs, ont par-tout la première place ; elles sont assises au premier rang ; elles sont au haut de la colonne des danseuses ; par-tout elles passent les premières, par-tout elles donnent le ton. Les Marquises, les Comtesses, les femmes de Baronnet, sont toutes placées par gradation, selon leurs titres et les droits que leur état leur donne. Tous les degrés qui arrivent jusqu'au trône sont marqués et scrupuleusement observés. Dans ce pays, quoique le gouvernement soit devenu populaire, les gradations ont été conservées ; l'homme de la dernière classe est égal à celui de la première, quand il réclame les droits de la justice; mais dans la société, il rend, par esprit d'ordre, les respects qu'il doit à son supérieur, sans se croire avili par une étiquette de convention.

Les salles de la nouvelle ville sont superbes, sur-tout la grande salle du bal, où l'on a vu quelquefois, pendant l'hiver, jusqu'à douze cents personnes Il y a aussi une salle de thé et une de jeu, où l'on joue les jours de bal, ainsi que certains jours dans la semaine. Je n'entrai dans la salle de jeu qu'un moment; et après y avoir jeté un coup-d'oeil, je me sauvai comme si j'avois craint d'y gagner la peste. Morton, qui étoit instruit de tout ce qui me regarde, eut la délicatesse de ne point s'y arrêter, et s'est abstenu de jouer pendant tout le tems de notre séjour à Bath.

Les salles de l'ancienne ville ne sont pas à beaucoup près aussi belles. Les bals s'y passent avec la même cérémonie. Il y a aussi à Bath une fort jolie salle de spectacle, et quelquefois de bons acteurs.

Je me suis fort amusé à Bath; ce petit voyage a distrait quelques instans ma mélancolie. Il faisoit si mauvais tems, le jour que nous partîmes de Bath, que nous convînmes de coucher en route. Cet arrange-

ment me procura l'occasion de voir une scène qui me parut peu galante.

Il y avoit un quart-d'heure que nous étions auprès d'un bon feu, à attendre l'heure du souper, lorsque nous entendîmes dans l'auberge, des gens qui se disputoient. Bientôt les pleurs et les cris d'une femme me firent courir vers la salle d'où partoient les gémissemens; j'arrivai, je questionnai; j'appris que c'étoit un mari qui battoit sa femme. Cette pauvre malheureuse pleuroit à faire pitié, et son mari juroit à faire trembler toutes les femmes de la maison. «Oui, elle est sans soins, sans attentions pour moi, disoit-il. Autant vaudroit n'être pas marié, que d'être si mal servi.» Cette femme, jeune et jolie, attira mon intérêt. Je demandai qui étoit son mari; on me dit que c'étoit des gens du peuple. Le peuple, en Angleterre, étant toujours proprement vêtu, il est moins aisé de le distinguer, qu'en France. «Oui, répéta plusieurs fois le mari, je suis las d'elle, et je la vendrois volontiers pour une demi-couronne.» Un homme

qui étoit dans un coin de la salle, à attendre qu'on eût changé les chevaux de sa voiture, s'avança près de la belle éplorée, tandis que le mari ne cessoit de répéter qu'il la donneroit pour une demi-couronne. Le Monsieur, impatienté, en offrit une guinée, et le marché fut conclu. Je crus d'abord que c'étoit une plaisanterie; mais je fus confondu, en voyant donner et recevoir la guinée; et je restai immobile, lorsque la femme, essuyant ses yeux, et sans murmurer, suivit dans sa voiture celui qui venoit de l'acheter. « Eh bien ? que faites-vous là ? me dit Morton, qui étoit venu me chercher. Venez souper. Que vous importent les querelles d'autrui ? » Je le suivis, et lorsque nous fûmes à table : « Mon ami, lui dis-je, en croirai-je mes yeux ? Quoi ! dans ce pays-ci on peut vendre sa femme, sans que cela souffre la moindre difficulté ? — Ce n'est pas, me dit-il, en riant, une mode très-suivie; mais cela peut arriver, comme vous voyez, sans trouver ni opposition, ni blâme. Mais vous, aimables Français, vous si ga-

ſans pour vos femmes, ne les vendez-vous pas aussi? — Nous! vendre nos femmes? — Eh, sans doute, d'une autre manière en effet; mais en France, une jolie femme n'est-elle pas quelquefois le prix d'une place que son mari veut obtenir? Auprès d'un juge, n'est-elle pas quelquefois le prix du gain d'un procès, qui augmente la fortune du mari? »

Révolté de cette comparaison, je fis comprendre à Morton, que des désordres privés, qui dans tous les pays sont l'objet de l'indignation générale, n'avoient aucun rapport avec l'usage qui permet en Angleterre, à un homme du peuple, de vendre sa femme, comme on vend les animaux au marché, et nous changeâmes de conversation.

Je regrette de m'être trouvé à Bath, à la rentrée du parlement, j'aurois été bien aise de voir cette cérémonie, que l'on dit être fort imposante.

Adieu, mon cher ami. Ecris-moi souvent, et dédommage-moi un peu d'être

éloigné de tout ce qui m'est cher. Tu ne m'as rien répondu sur les craintes que je t'ai témoignées à l'égard de M. de Coulanges. Je t'en prie, observe ses démarches, et tâche de me délivrer d'une de mes plus cruelles inquiétudes. Adieu. Pour toi, comme pour moi, je désire bien vivement que tu sois dispensé du triste voyage qui doit t'éloigner des lieux qui réunissent nos intérêts.

LETTRE CXXXI.

MADAME DE PRESSANGE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 10 février 17..

Je dois vous instruire, ma chère Marquise, de la position dans laquelle des méchans nous ont placés. Puisque vous nous

annoncez votre prochain retour, je veux vous prévenir de l'état de nos affaires; je veux vous apprendre la conduite abominable d'un inconnu, qui a fourni à M. de Coulanges, l'occasion de se montrer en véritable ami.

Depuis quelque tems, je m'appercevois d'un changement dans l'humeur de mon frère; dans le premier moment, je l'attribuai à quelque mécontentement contre sa fille, qui avoit refusé avec opiniâtreté d'aller à une fête qu'on donnoit à l'Intendance. Cette chère petite avoit paru prendre un renouvellement de tristesse, après la journée que nous avions passée à l'hôtel de Boransac. Quand je la sollicitai, d'accepter l'invitation de madame l'Intendante, elle me répondit qu'elle étoit fatiguée de porter sa mélancolie au milieu d'une société toute livrée aux plaisirs; qu'on n'avoit pu obtenir encore de son père, sa libre correspondance avec Alfred; et, puisque tout lui étoit refusé, qu'elle ne vouloit plus contraindre sa douleur. J'attendois une occa-

sion favorable pour demander de nouveau cette correspondance, qu'une lettre de l'Ambassadeur me donnoit déjà l'espoir d'obtenir. Les lettres de l'Abbé, qui deviennent chaque jour plus pressantes, l'état de langueur de notre pauvre Elise, tout me fournissoit les moyens de presser vivement mon frère ; l'air d'humeur que je remarquai en lui, me fit retarder de quelques jours une démarche qui me paroissoit devoir être décisive.

J'étois dans cette perplexité, lorsque M. de Coulanges témoigna le désir de me parler en particulier ; je ne m'occupai plus que des moyens de nous procurer un tête-à-tête, sans donner aucun soupçon à mon frère, ce qui étoit bien plus difficile ici qu'à la campagne ; j'y réussis enfin ; j'en prévins M. de Coulanges, qui se rendit dans mon cabinet à l'heure convenue.

Soit la prévention où j'étois qu'il n'avoit rien d'heureux à m'apprendre, soit que l'intérêt que lui inspire Elise eût donné de la tristesse à son maintien, son abord me

fit trembler, et mon trouble fut si visible, qu'il lui causa une émotion presque égale à la sienne. Je lui demandai en tremblant ce qu'il avoit à me dire. « J'ai à vous apprendre, me répondit-il, une méchanceté qui a porté coup; j'attendois de vous en avoir instruite et de chercher avec vous le moyen de détruire son effet, avant de prendre le parti qui seul peut me convenir. — Quel est ce parti, Monsieur? — Celui de m'éloigner, me dit-il en soupirant; et prenant ma main qu'il serra avec force : je ne puis plus longtems, ajouta-t-il, continuer le rôle que je joue, si je perds l'espoir de rendre le bonheur à Elise. » Il cacha son visage dans ses mains; je vis qu'il vouloit me dérober des marques de sensibilité dont je lui sus gré. Après un instant de silence, il tira des papiers de sa poche : « Voilà, me dit-il, ce que j'ai arraché des mains de M. Duménil, en lui promettant de travailler à en découvrir l'auteur.

Je pris ces papiers : je lus d'abord un billet sans signature; il contenoit ce peu de

mots : « L'intérêt que doit inspirer à toute
» ame sensible, le meilleur des pères, m'en-
» gage à faire passer à M. Duménil les
» lettres suivantes écrites de Londres par
» son gendre futur. M. Duménil jugera s'il
» doit se presser de rompre les nouveaux
» liens qu'Alfred de Boransac forme à
» Londres. »

Un violent tremblement me saisit; M. de Coulanges ranima mon courage, en me priant de continuer ma lecture, pour être en état d'aviser ensemble aux moyens de détruire le mauvais effet qu'avoient produit sur M. Duménil les deux lettres d'Alfred, enfermées sous la même enveloppe avec le perfide billet que je venois de lire. Ces deux lettres, écrites de la main d'Alfred, paroissoient contenir la suite des détails déjà faits dans des lettres précédentes sur une famille anglaise, dont le nom est Hillborough. Il y parloit de trois jeunes demoiselles; il citoit l'une d'elles, comme étant plus attentive encore pour lui que le reste de la famille. Le style galant qu'Alfred prenoit dans ces

lettres, donnoit matière à supposer, si ce n'étoit une intrigue avec cette jeune personne, du moins une intimité qui sembloit devoir naturellement y conduire.

Ma première pensée après cette lecture fut, qu'en effet, il n'en falloit pas davantage pour perdre Alfred dans l'esprit de mon frère. Ces lettres entièrement remplies, avoient dû parvenir sous-enveloppe, et n'avoient par conséquent point d'adresse; il étoit difficile de deviner à qui elles étoient écrites. Le titre de *mon bon ami*, étant la seule expression dont se servoit Alfred, pour nommer la personne à qui il écrivoit, je pensai que ces lettres avoient pu être adressées à Ferdinand, quoiqu'Alfred le tutoyât toujours, ce qu'il ne faisoit pas dans ces deux lettres. J'étois dans cette incertitude, lorsque je me rappelai tout-à-coup les lettres d'Alfred, que le comte de Boransac nous avoient lues, dans lesquelles il appeloit toujours son père, *mon bon ami*, et dont le style semblable à celui que je venois de voir, avoit eu besoin d'être interprêté dans

son vrai sens, pour consoler Elise de l'impression qu'elle en avoit reçue à la première lecture.

« Tout s'éclaircit, dis-je à M. de Coulanges; ces deux lettres sont écrites au comte de Boransac; j'en ai lu plusieurs du même style, et presque aussi fortes d'expressions; » je lui racontai ce qui s'étoit passé à Key... le soin que j'avois pris pour détruire l'effet que cette lettre avoit produit sur Elise, et pour empêcher que ces lettres ne fussent montrées à mon frère, à qui il eût été plus difficile encore de faire voir le vrai sens des phrases douteuses que l'amour-propre seul avoit dictées. « Alfred, ajoutai-je, a voulu, non-seulement amuser son père par un style qu'il sait lui convenir; mais encore il a voulu briller dans une correspondance qu'il savoit bien devoir être montrée dans une société où il étoit bien aise de faire croire à ses succès en tout genre: voilà une étourderie dont ce jeune homme n'a pas senti toutes les conséquences; elles sont telles, qu'elles peuvent

le conduire à la perte de toutes ses espérances. »

M. de Coulanges vouloit que j'envoyasse chercher votre frère, ma chère Marquise ; je lui appris qu'il étoit parti depuis quelques jours, pour aller à cinquante lieues d'ici, auprès de votre cousin Sarley, que l'on dit très-malade, et qui a demandé à voir Ferdinand.

« Son absence est un malheur dans cette circonstance, m'a dit M. de Coulanges ; nous aurions peut-être trouvé dans sa correspondance avec Alfred, le contre-poison de celle d'Alfred avec son père. »

Mais par quel hasard ces lettres sont-elles tombées entre les mains de mon frère, dis-je à M. de Coulanges ? — J'étois présent, me répondit-il, lorsqu'un commissionnaire apporta ce paquet à M. Duménil ; sans avoir l'air de faire un grand cas du billet anonyme, il prit un air très-pensif, après avoir lu les lettres d'Alfred ; déterminé, comme je le suis, à servir Elise, et à tout sacrifier pour la voir heureuse,

j'employai l'amitié à défendre l'amour : je crus un instant avoir réussi; mais les inquiétudes de M. Duménil m'ayant paru redevenir plus fortes que jamais, j'ai tout risqué pour détruire l'effet de cette intrigue infernale. Je me suis emparé des lettres; j'ai recherché avec soin l'auteur de cette méchancheté, sans avoir encore pu rien découvrir. Mes démarches auprès de M. Duménil m'ont entraîné si loin, que je suis au moment de me brouiller avec lui : voilà l'état des choses; et je vous l'eusse caché, si je n'avois compté sur vos moyens pour réparer ce malheureux évènement. »

Après être convenu avec M. de Coulanges que nous cacherions avec soin à Elise, ce nouveau trouble, je me déterminai à passer à l'heure même chez le comte de Boransac, pour tâcher de tirer de lui quelques éclaircissemens, en attendant le retour de Ferdinand qui, par son activité, son intelligence et sa prudence, fait seul tout mon espoir.

Il étoit de bonne heure, lorsque j'arrivai

chez le Comte, où M. de Coulanges me conduisit à pied, pour mieux assurer le secret de ma démarche; nous le trouvâmes seul : s'il fût effrayé de notre visite mystérieuse, il le fût encore plus de mon air inquiet et troublé. M. de Coulanges lui raconta toute l'affaire; je lui remis les lettres; il les parcourut : l'air étonné et confondu qui se peignit sur sa figure, ne peut s'exprimer. « Comment, dit-il, ces lettres que j'ai moi-même brûlées, sont-elles aujourd'hui entre vos mains? et Duménil les a lues! Quel génie infernal semble s'attacher à nos pas! Que fait Elise, me dit-il, avec l'air du plus grand effroi? — Elle ignore tout; mais au nom du ciel, m'écriai-je, expliquez-nous cette énigme. — Lorsque je lus devant vous à Key . . . des lettres dont j'ignorois le danger, jusqu'au moment où vous me les fîtes sentir, me dit-il, je vous parlai en même-tems de deux autres que j'avois laissées chez madame de Grandval. En revenant à Bordeaux, mon premier soin fut d'aller chez la Présidente; je lui rede-

mandai les deux lettres que je lui avois laissées, en lui témoignant quelques inquiétudes sur l'effet que pourroit produire le style de mon fils, s'il étoit connu de Duménil, qui n'étoit que trop disposé sans doute à le mal interprêter; elle alla chercher les deux lettres qui étoient, disoit-elle, dans son cabinet. Pendant un quart-d'heure que je restai seul, j'eus le tems d'ôter de mon porte-feuille les lettres d'Alfred, et de choisir celles qui eussent pu le compromettre, pour les brûler; car je sais sacrifier mon amour-propre au soin d'assurer le bonheur de mon fils. La Présidente rentra; elle me donna les deux lettres : je venois de les poser sur la table avec les autres, lorsque l'on annonça le vicomte de Valserre. Pendant que je me levois pour le saluer, la Présidente se saisit de tous mes papiers, et les jeta au feu. Que faites-vous, lui dis-je, en me retournant? elle me serra la main, et me dit tout bas : J'ai tout brûlé, comme vous voyez; vous êtes étourdi comme à vingt ans, ajouta-t-elle, en regardant le Vi-

comte; ce qui me fit penser qu'elle craignoit que je ne parlasse de ces lettres devant un étranger. Aujourd'hui, nous dit le Comte, pouvez-vous concevoir ma surprise de les retrouver entre vos mains? »

Le Comte vouloit courir chez madame de Grandval; nous l'en empêchâmes. Après lui avoir fait sentir l'imprudence de cette démarche, nous convînmes qu'il n'en feroit d'aucun genre, jusqu'au retour de Ferdinand.

Le Comte est persuadé que ces lettres sont tombées, lorsque la Présidente a pris les papiers épars sur la table; « elle peut, nous dit-il, par trop d'empressement avoir laissé tomber ces deux-là; mais, ajouta-t-il, comment découvrir la personne qui les aura ramassées pour en faire un si abominable usage ? »

Nous attendons la réponse de Ferdinand. Dieu veuille qu'il arrive bien vîte, et qu'il nous tire du nouvel embarras où nous sommes, avant qu'Elise en ait connoissance !

Vous concevez, ma chère Marquise, que je n'ai pas osé en parler à mon frère, quoique M. de Coulanges ait entrepris plusieurs fois de justifier Alfred, en donnant à son style son vrai sens. Cependant, sans croire que mon frère soit capable de s'entêter sur une affaire aussi méprisable, j'aime mieux attendre le retour de Ferdinand, pour recommencer mes sollicitations.

Je vous recommande le plus grand secret sur cet évènement qu'il faut laisser ignorer à Elise, dont la santé languissante ne laisse pas que de m'inquiéter.

Adieu, ma chère Marquise; hâtez-vous de revenir auprès de nous.

LETTRE CXXXII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Bordeaux, le 29 février 17..

Abattue, languissante, je croyois n'être plus susceptible d'aucun sentiment de plaisir. Cependant la lettre que je reçois de vous à l'instant, ma chère Adèle, en m'annonçant votre retour, m'a un peu ranimée. Je désire de vivre assez pour vous revoir, et jouir encore une fois de vos embrassemens : vous retrouverez votre malheureuse amie entièrement découragée. L'air rêveur de mon père, l'humeur qu'il me témoigne, l'air inquiet de ma tante qui paroît éviter de répondre à mes questions, tout, jusqu'à l'absence de M. de Coulanges, qui me prive d'un protecteur auprès de mon père; tout

m'accable à-la-fois; et avant la nouvelle de votre retour, je n'éprouvois plus d'autre désir, que celui de cesser d'exister.

Enfin je vais vous revoir, ma chère Adèle; il m'est doux d'y penser. En vous répondant, sans perdre de tems, me dites-vous, ma lettre pourra vous parvenir la veille de votre départ. Je n'aurai donc plus que les jours de route à compter? Dieu veuille qu'aucun obstacle ne retarde le seul bonheur auquel aujourd'hui j'ose aspirer!

Je reçois souvent des lettres d'Alfred; l'assurance de son impatience, de sa douleur, de tous les sentimens qu'il partage avec moi, adoucit sans doute la rigueur de mon sort; mais lorsque je regarde autour de moi, et que je n'y vois plus que la méfiance, les soupçons et l'inquiétude, je gémis alors pour lui et pour moi, et je sens que mes forces m'abandonnent.........

A huit heures du soir.

Ce matin, obligée de quitter ma lettre pour faire ma toilette, à peine avois-je con-

gédié ma femme-de-chambre, que mademoiselle Léris est entrée. « Du courage, Mademoiselle, j'espère que nous ne tarderons pas à voir cesser nos peines, m'a-t-elle dit avec empressement. — Que voulez-vous dire, chère Léris? — M. Ferdinand est arrivé, il a resté long-tems enfermé avec madame de Pressange, et plus long-tems encore avec Monsieur votre père. Mademoiselle, je guettois le moment où il sortiroit, je me suis présentée sur son passage, et sans oser lui parler, mon air inquiet a suffi pour l'engager à me dire un petit mot. Pendant que le domestique est allé appeler ses gens, il s'est approché de moi. « Tout va bien, m'a-t-il dit; j'espère que » bientôt Elise essuiera ses larmes : » je suis vîte accourue pour vous dire tout cela. Allons, ma chère élève, du courage, ne soyez plus malade; je gage que M. Alfred va revenir. »

Je suis si foible, si abattue, ma chère Adèle, que je ne puis supporter la moindre émotion; j'étois tremblante, et prête à me

trouver mal. Mademoiselle Lériś a été un moment inquiète de l'effet que produisoient sur moi les mots consolans qu'elle s'étoit empressée de venir me dire. Cependant, ce premier moment passé, j'ai su, par mes caresses, récompenser son zèle, et tout en murmurant de ce qu'il y avoit du monde à dîner qui m'empêcheroit de questionner ma tante, je me suis rendue au salon, où l'on étoit déjà réuni. Mon père m'a paru moins rêveur; il s'est approché de moi avec un air de bonté, il m'a parlé avec douceur; tout sembloit me donner l'espoir d'une explication, lorsque nous serions seuls. Cependant la voiture de mon père étant prête à l'heure où tout le monde s'est en allé, il est sorti avec ma tante; et depuis une heure, je n'ai eu de ressource que dans mon entretien avec la bonne Léris, qui n'a pu répondre à toutes mes questions, que ce qu'elle m'avoit déjà dit.

Adieu, ma chère Adèle; un grand mal de tête me force à quitter ma lettre et à me mettre au lit; mais dans peu de jours,

en vous réunissant à votre amie, vous saurez si vous avez à la féliciter, ou à pleurer sur son sort.

LETTRE CXXXIII.

FERDINAND A ALFRED.

Bordeaux, le 10 mars 17..

Ce n'étoit pas sans raison que je t'avois recommandé de ne point m'écrire pendant mon absence de Bordeaux, et que je ne suis tranquille sur tes lettres, que lorsque j'ai relu, et arrangé au goût de M. Duménil, quelques-unes de tes phrases. Il y a plusieurs jours que tes affaires m'ont fait revenir à Bordeaux; j'ai maudit cent fois le sot amour propre qui a dicté ta correspondance avec ton père. J'avois bien raison de blâmer ton style; malheureusement mes conseils à ce sujet sont arrivés trop tard : tu as couru le danger que je redoutois; je t'au-

tois désespéré, si je t'eusse écrit en arrivant ici; ma franchise, et la colère où j'étois, m'auroient empêché de te cacher la mauvaise position où tu étois retombé. La possibilité de tout réparer, m'a engagé à attendre pour te conter toute l'aventure, de t'avoir rendu le service de te tirer de ce mauvais pas.

Mon cousin étoit hors de danger, lorsque je reçus une lettre de madame de Pressange. « Venez à notre secours, me disoit-elle; venez nous aider de vos conseils. L'action la plus noire vient de nous replonger dans une situation plus affreuse que jamais, etc. etc. » Mon parent se trouvoit assez bien pour que je pusse lui apprendre les raisons qui me forçoient à le quitter; il m'approuva, et je me rendis à Bordeaux. Aussitôt que je fus arrivé, j'en prévins madame de Pressange; notre première entrevue exigeant du mystère, elle m'indiqua l'heure où je pourrois me rendre chez elle, sans être vu de M. Duménil.

Je la trouvai seule; son frère étoit sorti;

elle m'apprit que ces mêmes lettres, dans lesquelles tu parles de mesdemoiselles Hill-borough, et que tu me cites comme t'ayant fort *amusé à écrire*, avoient été envoyées par un inconnu à M. Duménil; qu'elles avoient produit, comme je le craignois, l'effet de renouveler sa méfiance sur ton caractère léger et inconstant, et qu'il paroissoit disposé à différer encore ton rappel; elle m'apprit la conduite de M. de Coulanges qui, après avoir servi Elise avec un zèle extrême, ne pouvant rien obtenir de M. Duménil, avoit pris le parti de s'éloigner, au risque de se brouiller avec lui.

Tu vois, mon cher Alfred, que si M. de Coulanges est amoureux d'Elise, comme tu le crains, et comme je l'ai soupçonné dans plus d'une occasion, on ne peut qu'admirer un sentiment qui, pour le bonheur de celle qu'il aime, l'a porté à parler en faveur d'un rival. Quoi qu'il en soit, il a eu la conduite d'un véritable ami, et sans doute celle d'un héros, en se sacrifiant à l'objet de ses désirs.

M. Duménil a paru faire peu de cas d'un billet anonyme qui renfermoit tes deux lettres, et leur donnoit une interprétation faite pour alarmer un père qui te destinoit sa fille. Cependant, malgré le mépris que lui a inspiré cette infâme démarche, la lecture de tes deux épîtres l'a indisposé contre toi, au point de faire échouer même le crédit de M. de Coulanges; il a donc fallu travailler de nouveau, et réunir toutes nos forces pour porter un coup décisif.

Instruit que tes deux fâcheuses lettres étoient restées quelque tems entre les mains de madame de Grandval qui, selon l'histoire, les avoit brûlées parmi plusieurs autres, en présence de ton père, je ne pouvois comprendre comment ces mêmes lettres se trouvoient sauvées des flammes pour être remises entre les mains de M. Duménil. J'aurois pu soupçonner la Présidente d'avoir adroitement soustrait ces deux lettres, si l'usage que l'on en a fait, et toute l'action en elle-même, n'étoient pas trop atroces, pour que mon cœur pût consentir à l'en ac-

cuser. J'aime mieux croire, ce qui nous paroît à tous dans les choses possibles, que la personne qui entroit au moment où la Présidente et ton père brûloient ces lettres, détourna leur attention ; qu'elles pouvoient être tombées, et avoir été ramassées, et lues par quelqu'un qui, ayant intérêt à empêcher que l'immense fortune d'Elise ne tombât entre les mains d'Alfred, s'étoit servi d'un moyen aussi méprisable que celui dont on a fait usage, pour détourner M. Duménil de t'accorder sa fille.

Depuis mon retour, je n'avois pas vu la Présidente; je désirois, avant d'aller chez elle, m'instruire de l'état de nos affaires. Quand madame de Pressange m'eut informé de ce qu'elle avoit à m'apprendre, nous convînmes ensemble que je verrois le même jour M. Duménil, et que l'occasion devenant pressante, il falloit laisser de côté toute crainte, lui parler avec hardiesse, et lui faire connoître par la lecture de ta correspondance avec moi, le vrai caractère de cet Alfred qui lui inspire si peu de confiance.

Je sortis pour aller chercher toutes tes lettres, que j'avois relues et arrangées aussitôt après mon arrivée. Muni de tous les matériaux dans lesquels j'espérois trouver les moyens de te défendre, j'allai faire une visite à ton père, pour l'engager à nous laisser agir, et à se taire. Je me rendis delà chez madame de Grandval, pour tâcher de découvrir si elle avoit connoissance d'une action dont j'eusse bien désiré de connoître l'auteur.

Lorsque j'arrivai chez madame de Grandval, elle marqua de la surprise de me voir sans avoir été prévenue de mon retour : elle rougit, soit de l'émotion que lui causoit ma présence inattendue, soit de l'embarras que lui donnoit celle d'un *tiers* qui paroissoit gêner l'expression de ses sentimens. J'espérois que le vicomte de Valserre, que j'avois trouvé chez elle, auroit la discrétion de nous laisser ; mais sa visite fut prolongée jusqu'à l'heure à laquelle des soins plus pressans m'appeloient auprès de M. Duménil, chez qui je me rendis, après avoir eu la

précaution de faire croire à la Présidente, que j'arrivois à l'instant, et que je n'avois encore vu personne.

Lorsque j'arrivai chez M. Duménil, madame de Pressange se hâta de venir au-devant de moi, pour m'apprendre qu'elle avoit prévenu son frère de ma visite, et qu'elle l'avoit préparé à lire les papiers que j'apportois.

Je suivis madame de Pressange dans le cabinet de M. Duménil, étant bien déterminé à ne rien négliger, non-seulement pour te justifier, mais encore pour te faire valoir. Les premiers momens furent vifs. J'eus beaucoup de peine à le déterminer à lire ta justification au sujet de ton style avec ton père. Je lui montrai celle de tes lettres qui traite de cet objet; et après avoir réduit cette grande affaire au seul tort d'un amour-propre de jeune homme, je lui lus toutes les phrases de tes lettres où tu parlois de la famille Hillborough. « Vous voyez, Monsieur, lui dis-je, par toutes les ratures qui sont dans les lettres que j'ai reçues d'Alfred,

le peu de soin qu'il a mis à les écrire. Il ne prévoyoit pas que ces lettres seroient montrées ; mais connoissant sa confiance en moi, vous devez en prendre vous-même dans ce qu'il me dit. Si vous voulez donc connoître à fond les principes, le caractère d'Alfred, et la vérité de ses sentimens pour mademoiselle votre fille, prenez le soin de lire ces lettres que je vous laisse, comme au seul juge qui doive nous condamner ou nous absoudre. » Madame de Pressange, en ajoutant dans sa défense, les graces de son sexe, à l'avantage de plaider une bonne cause, parvint à toucher le sévère Duménil. Il nous promit de lire toutes tes lettres avec soin. Je lui parlai avec tant de force, madame de Pressange avec tant d'adresse, qu'enfin nous vînmes à bout de le di poser en notre faveur. Je convins avec madame de Pressange que je passerois chez M. de Coulanges, qui venoit d'arriver de la campagne, et que je le préviendrois de ce premier succès.

En revenant de chez M. de Coulanges,

on me remit un billet de madame de Pressange, qui m'informoit que M. Duménil avoit envoyé chercher M. de Coulanges, qui s'étoit refusé à cette invitation, en disant qu'il étoit incommodé, et qu'il ne pouvoit sortir; que M. Duménil avoit renvoyé, pour lui dire qu'il iroit le voir le soir; et que sous prétexte de vouloir marquer quelque attention à M. de Coulanges, elle avoit prié son frère de la mener avec lui, son intention véritable étant d'observer ce qui se passeroit dans cette visite.

Le lendemain, je retournai chez M. Duménil, pour savoir par madame de Pressange, le résultat de la visite de la veille: elle étoit avec son frère, qui me reçut très-bien; il me dit qu'il avoit lu déjà une grande partie de tes lettres; qu'il en étoit content; et que la modestie que tu avois de ne point t'attribuer les connoissances d'autrui, l'avoit satisfait encore plus que la sagesse de ton jugement. J'aurois désiré plus d'enthousiasme de sa part; mais je me contentai de

l'éloge qu'il fit le plus froidement qu'il lui fut possible ; car je sus très-bien remarquer qu'il étoit plus content de toi, qu'il ne lui convenoit de le paroître. Quelqu'un étant venu le demander, je restai seul un instant avec madame de Pressange : elle eut le tems de me dire que M. Duménil avoit porté tes lettres chez M. de Coulanges, à qui il en avoit lu une partie ; que M. de Coulanges s'étoit fort bien conduit dans cette circonstance ; mais qu'ayant été trop pressant, il avoit indisposé M. Duménil. « Cependant, me dit-elle, mon frère a été ce matin de meilleure humeur ; il a témoigné beaucoup de sensibilité sur l'état de langueur où est sa fille ; il a rêvé long-tems en la regardant ; et d'après quelques mots qui lui sont échappés, je crois que nos affaires iront bien. » M. Duménil, en rentrant, interrompit madame de Pressange. Je me retirai peu de tems après, sans demander à voir Elise, préférant le plaisir de la servir à celui de la rassurer.

Le 11 mars.

Les choses étant restées quelques jours dans cette situation, je vis arriver un matin, chez moi, M. de Coulanges, qui me dit en entrant : « Je crois, Monsieur, pouvoir vous féliciter sur le succès de vos démarches. Lisez le billet que je viens de recevoir de M. Duménil ; j'ai voulu vous le communiquer avant de me rendre chez lui. » Je pris le billet, et je lus à-peu-près ce qui suit :

« Venez donc, mon cher Coulanges,
» déterminer ma sœur à partir pour Paris.
» A quoi lui serviront les protections que
» nous lui avons ménagées, si elle perd le
« moment propice pour en faire usage ? Je
» lui répète chaque jour qu'elle est sûre
» d'un accommodement qui lui donnera un
» sort indépendant, si elle veut se hâter
» d'aller terminer un procès qui, autre-
» ment, sera interminable. Elle ne veut
» point partir qu'Alfred ne soit uni à ma
» fille ; cependant je ne puis les unir aussi

» promptement. Venez, vous serez con-
» tent de moi; mais je vous en conjure,
» déterminez ma soeur à partir tout de
» suite; faites-lui entendre qu'un voyage
» de quelques mois suffira pour ses inté-
» rêts, et que nous emploierons ce tems à
» nous occuper de ceux d'Elise. Bonjour,
» mon ami, je vous attends. »

Le soir, j'allai chez M. Duménil; je vis Elise pour la première fois, depuis mon retour; je la trouvai un peu changée, quoique toujours belle. Il y avoit beaucoup de monde. Quand j'entrai, M. de Coulanges s'approcha de moi, et me dit: « Tout va bien; la persévérance de madame de Pressange à sacrifier sa fortune, plutôt que de partir avant que le sort d'Elise soit fixé, ajoutera à l'effet qu'ont produit les lettres qu'Alfred vous a écrites; et je crois, Monsieur, que vous ne tarderez pas à être satisfait. » Je me contentai de cette assurance; et voyant que je ne pourrois pas causer avec madame de Pressange, je sortis pour aller chez la Présidente.

Je la trouvai seule. Bientôt les charmes qu'elle sait répandre dans le tête-à-tête, me la firent trouver plus aimable que jamais. «Non, me disois-je à chaque instant, elle est incapable d'une action aussi noire; elle paroît ignorer ce qui se passe; je dois penser que tant de graces ne peuvent renfermer une ame atroce; » cependant, par prudence, je me gardai de parler de toi; j'ai plus d'une raison pour éloigner d'elle un tel souvenir.

Ma sœur est arrivée avant-hier; elle a ajouté ses sollicitations à tout ce que nous avons fait pour toi. Hier, M. Duménil a reçu une lettre de l'Ambassadeur; dans cette lettre, encore plus pressante que les autres, il parle de toi avec beaucoup d'éloges. Madame de Pressange m'a dit ce matin, qu'elle ne partiroit point sans avoir obtenu ton rappel, et la permission pour Elise de te mander que son père consent à te nommer son époux.

Eh bien! M. Alfred, êtes-vous content de vos ministres, de vos agens? Votre conseil a-t-il conduit vos affaires avec assez

de prudence? A-t-il réparé vos sottises avec assez de promptitude? Après l'espoir d'avoir mérité votre faveur, comme chef de votre conseil, je me crois le droit de vous demander une grace, c'est de n'écrire rien qui ne puisse être montré à M. Duménil; de ne faire aucune démarche sans me consulter; de vous laisser conduire comme un enfant, jusqu'à ce que vous soyez rappelé; et lorsque vous serez ici, de ne point quitter M. Duménil un seul instant, jusqu'au jour où vous serez son gendre; alors, autres tems, autres soins; ce sera mon affaire.

Il a fallu, mon cher Alfred, toute l'envie que j'avois de me venger des tourmens que tu viens de nous causer, pour n'avoir pas commencé cette lettre par l'heureuse nouvelle qui doit la terminer; mais j'ai été bien aise de te faire parcourir tous les degrés des inquiétudes que nous avons éprouvées. Oui, mon ami, tout est réparé; tu ne tarderas pas à recevoir la permission de revenir, et la promesse d'épouser Elise. Le tems de

ton rappel n'est pas encore fixé, mais tout est disposé pour l'obtenir. J'éloigne de moi les nouvelles inquiétudes que me donnent quelques propos tenus sur la Présidente ; je ne veux pas troubler la joie que j'aurai à te revoir. Non, je ne puis ni ne veux croire que madame de Grandval ait été instruite du complot et l'ait secondé, au lieu de l'avoir fait échouer. M. de Coulanges et ma sœur, ont des soupçons sur le compte d'une femme qu'il m'est doux de ne pas accuser. M. Duménil n'aime pas madame de Grandval; il est tout simple qu'il soupçonne d'une telle action, une femme qu'il croit capable de tout, pour troubler le repos des familles; mais pour moi, j'aime mieux croire que les lettres se sont égarées, et qu'elle ignoroit l'usage qu'on en a fait.

M. Duménil a mis beaucoup de confiance dans un entretien que j'ai eu ce matin avec lui; il a été jusqu'à me faire lire la dernière lettre qu'il a recue de l'Ambassadeur, qui s'exprime sur ton compte de la manière la plus flatteuse. Elise ne sera instruite de

son bonheur que lorsque M. Duménil aura donné une réponse positive. En attendant cet heureux jour, nous nous contentons de rassurer Elise et de ranimer ses espérances.

Adieu, cher Alfred ; n'oublie jamais que mon premier désir est de te voir heureux.

LETTRE CXXXIV.

ALFRED A FERDINAND.

Londres, le 22 mars 17..

Je viens de recevoir ta lettre. Quoi ! je vais revoir Elise, et je le dois à tes soins ! Je ne sais comment te remercier. Dieu ! le bonheur paroît donc encore une fois tout proche de moi ! Cher Ferdinand, ta lettre vient de me faire éprouver de si violentes

sensations, que je ne puis ni les exprimer, ni les taire.

Tâchons de me calmer.......

Oh ! c'est impossible, je ne puis écrire en ce moment. Il faut que je parle à l'Abbé; je te quitte, je vais le trouver, je vais lui apprendre cet évènement heureux. Quoi ! je n'aurois plus rien à désirer!...Il seroit possible que dans peu de tems près d'Elise !.. O délices de ma vie ! céleste Elise, je te verrai, je te serrerai dans mes bras, je te presserai contre mon cœur !.... Non, je ne puis croire à mon bonheur! Ferdinand, dis-moi, le sort seroit-il assez barbare pour me tromper encore cette fois?

....

J'ai couru chez l'Abbé; il venoit au-devant de moi, nous nous sommes rencontrés; il tenoit une lettre de M. Duménil, il m'a serré dans ses bras. M. Duménil a répondu à l'Ambassadeur, il a écrit à l'Abbé, il a oublié le passé, il m'accorde sa fille. C'est de la main d'Elise que je dois recevoir l'ordre de mon retour. Ferdinand, je

deviendrai fou ; je ne puis rester en place ; je vais, je viens, je ris, je pleure, je te quitte, je ne puis écrire, je ne suis plus à moi. Adieu.

LETTRE CXXXV.

ELISE A ALFRED.

Bordeaux, le 28 mars 17..

Si l'on a pris tant de soins pour m'annoncer le bonheur de ma vie, c'est que l'on savoit bien que je serois morte, si l'on m'eût fait passer subitement de la douleur où j'étois, à la joie extrême que je devois ressentir. Depuis huit jours, on me préparoit à la plus heureuse des nouvelles, et l'évanouissement qu'elle m'a causé, justifie aux yeux de mes amis les précautions qu'ils ont prises pour me l'annoncer.

Cher Alfred, je vais vous revoir ! vous

revoir dans la famille; mon père me permet de vous écrire, de vous nommer mon époux. « Tu lui diras que je compte le voir à Key... avant la fin d'avril » Ce sont les propres paroles de mon père. Oh ! les forces me manquent, la joie que je ressens est trop vive, je suis accablée, pour ainsi dire, de l'excès de mon bonheur.

Cher Alfred, mon ami, mon époux, je vais vous revoir ! Pouvez-vous concevoir toute notre félicité ! Oh ! oui, Alfred, oui, vous qui avez si bien partagé ma douleur, vous ressentirez comme moi le charme que j'éprouve ! Heureuse fille, heureuse épouse, heureuse amie, tout ce qui m'entoure augmente et partage ma joie. Si vous les aviez vus tous hier ! Que cette journée fut délicieuse pour moi ! Ils étoient tous là. Depuis quelques jours, leurs soins à distraire ma peine et à ranimer mes espérances, avoient déjà opéré dans moi un changement. Adèle et son mari, ma tante et Ferdinand étoient auprès de moi. Mon père, dont les caresses flattoient

mon espérance, venoit de sortir du salon, lorsqu'Adèle s'approchant de moi, me dit: « L'heure de la fièvre est passée ; voilà trois jours que notre Elise est mieux, dit-elle, en regardant ma tante ; elle sera tout-à-fait bien à l'arrivée d'Alfred, et nous n'aurons plus que de la joie autour de nous. » Je lui serrai la main, les larmes me vinrent aux yeux, et ses caresses m'ayant attendrie, je me jetai dans ses bras. Au même moment, mon père rentra dans le salon ; il accourut vers moi. « Que s'est-il passé, dit-il ; qu'a cette chère enfant ? — Nous lui disions que vous serez bien aise aussi de revoir Alfred, se hâta de dire ma tante. — Oui, mon Elise, me dit mon père, en me serrant contre son cœur ; console mes jours, mon enfant, en conservant les tiens ; je consens qu'Alfred soit ton époux. Le ciel te préserve d'avoir à te repentir du triomphe de ta tendresse sur ma raison ; mais je ne résiste plus ; et si je me trompe aujourd'hui sur les moyens d'assurer ton bonheur, la douleur que j'en ressentirai, en me con-

duisant au tombeau, me laissera au moins emporter avec moi la certitude d'avoir rempli tous les devoirs d'un bon père. » Le saisissement que me causoit la joie, le trouble du sentiment, toutes les émotions à-la-fois me précipitèrent aux pieds de mon père, et mes forces m'abandonnèrent.

Tout ce qui a suivi ce moment, ce moment si beau qui m'a causé un bouleversement, une joie, un délire que je ne puis exprimer; tout ce qui l'a suivi a été enivrant pour moi. Je ne pouvois me lasser d'écouter mes amis, je ne pouvois me séparer de mon père; je ne pouvois consentir à ce que tous ces êtres si chers se séparassent de moi; j'aurois voulu vous voir, cher Alfred, vous voir à la minute même; mon impatience, depuis ce moment, ne peut s'exprimer; je compte les jours, les instans que ma lettre doit employer à vous parvenir. Ce n'est que demain jour de courier, le vent peut être contraire pour la traversée, ma lettre peut arriver vingt-quatre heures plus tard; n'est-ce pas déjà

un malheur ? Je sais que mon père a écrit à l'Ambassadeur et à l'Abbé. Je sais que Ferdinand vous a écrit ; vous serez prêt à partir ; mais il faudra pour le voyage d'Alfred autant de jours que pour ma lettre. Ah ! que ce calcul éloigne encore l'heureux moment qui doit nous réunir !

« Tu lui diras que je compte le voir à Key... avant la fin d'avril. » Voilà ce que mon père m'a répété encore ce matin. C'est moi qui vous rappelle, c'est moi qui suis chargée de vous envoyer l'ordre charmant de revenir. Quelle grace a mis mon père à faire mon bonheur ! O mon époux, mon Alfred! arrivez, venez recevoir la main de votre Elise ; venez, venez être uni à celle qui vous aime mille fois plus que la vie ; venez recevoir de mon père le titre de mon époux.

LETTRE CXXXVI.

MADAME DE PRESSANGE A ALFRED.

Bordeaux, le 29 mars 17..

Et moi aussi, mon cher neveu, je veux vous féliciter sur votre rappel; mais de toutes les personnes qui vous aiment, mon cher Alfred, je serai la seule qui ne pourrai pas être témoin des premiers momens de cette réunion tant désirée. Tranquille sur votre sort, je ne me refuse plus à aller assurer le mien : je pars dans trois jours pour Paris; je hâte mon départ pour pouvoir revenir plutôt; j'ai la parole d'honneur de mon frère, que peu de tems après votre arrivée à Key..., on passera le contrat qui doit précéder votre union avec Elise. Je puis être de retour à la fin de mai; mon

frère veut absolument m'attendre, pour la célébration de votre mariage; il nous a témoigné tant de bonté dans cette circonstance, qu'il faut bien accorder quelque chose à ses désirs; mais vous me connoissez assez pour savoir que, quelles que soient mes affaires, je ne manquerai pas le tems du rendez-vous. Tout est préparé pour terminer promptement mon procès; mon consentement, ma signature désirée par ma partie adverse qui est actuellement à Paris, suffisent pour conclure, en acceptant un accommodement qui me donnera de quoi subsister, sans être à charge à mon frère: voilà aujourd'hui où se borne toute mon ambition. Six semaines ou deux mois doivent me suffire; en attendant vous serez près d'Elise; et je serai tranquille, lorsque j'aurai certitude, que les jours des êtres qui me sont le plus chers, s'écoulent sans chagrins, et sans troubles.

Vous avez de grandes obligations à Ferdinand, mon cher Alfred; ses soins, son activité, sa prudence, en font un ami bien

précieux. Je sais qu'il vous a écrit dernièrement; il vous a sans doute mandé tout ce qui s'est passé.

Allons, mon cher Alfred, deux mois encore, et je serai de retour; je serai auprès d'Alfred et d'Elise; je jouirai de leur bonheur : voilà, mon ami, voilà la récompense de votre bonne conduite; croyez que la vertu finit toujours par conduire au bonheur, et que bien souvent notre imprudence, nos erreurs, sont les seules causes des malheurs dont notre orgueil nous fait accuser le sort.

Adieu, mon cher neveu, je vous embrasse bien tendrement, en vous souhaitant le plus heureux voyage. Soyez sûr que je ne perdrai pas un instant pour hâter mon retour.

LETTRE CXXXVII.

ELISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key... le 10 avril 17..

Peu d'heures après votre départ, ma chère tante, nous prîmes le chemin du château de Key..., et quoique j'y allasse attendre le bonheur d'y revoir Alfred, Adèle eut de la peine à me distraire de la tristesse que j'éprouvois d'être séparée de vous. Mon père fut rempli d'attentions pour moi pendant la route; il ne parloit avec Adèle que du moment de votre retour où devoient se réunir auprès de moi tant de personnes qui me sont chères. Adèle doit aller avec son mari au régiment; Ferdinand part avec eux; mais ils doivent revenir ici en même-tems que vous, pour assister à mon mariage.

Adèle et son mari, M. de Coulanges, Ferdinand, la marquise d'Arsilly, et le comte de Boransac, sont établis à Key... Le Comte, impatient comme nous de voir son fils, veut repartir demain pour Bordeaux, afin de s'y trouver à l'arrivée d'Alfred, et l'amener tout de suite ici. Comme mon cœur bat, ma chère tante, lorsque j'entends faire tous ces arrangemens! mais c'est tout au plus si Alfred a reçu votre lettre et la mienne. Je pense que le Comte a tout le tems de se rendre à Bordeaux pour recevoir ce cher Alfred. Comme les journées s'écoulent lentement!

Mon père et Adèle vous écrivent par ce même courier. M. de Lonel, Ferdinand, et le Comte, m'ont chargée de vous assurer de l'impatience qu'ils ont de vous revoir. Et moi, ma chère tante, ai-je besoin de vous dire que le jour qui doit nous réunir, occupe sans cesse ma pensée? Ah! vous savez bien que, quel que soit mon bonheur, ce n'est pas loin de vous qu'il peut me paroître parfait! M. de Coulanges m'a quittée

pour vous écrire; il parle souvent de son projet d'aller à Paris, mais il paroît indécis sur le moment de son départ.

Je vous prie, ma chère tante, de faire mes complimens à ma bonne Léris; je suis fort contente de savoir qu'elle est avec vous : je suis sûre de ses soins, et cet arrangement m'a épargné bien des inquiétudes.

Adieu, ma chère tante; recevez l'hommage de tous les sentimens que je vous dois.

LETTRE CXXXVIII.

ELISE A Mme. DE PRESSANGE.

Key... le 24 avril 17..

Il est arrivé : il est ici; dans le château; il est fêté, carressé de tout le monde. Depuis trois jours, je le vois à toute heure, à

tout instant ; je suis à table à côté de lui ; je le regarde sans cesse ; je l'écoute : il me suit par-tout ; à la promenade, dans la maison. O ma tante ! que je suis heureuse ! mon père ne blâme pas mes transports, que je ne puis modérer, que rien ne m'oblige de cacher ; il sourit aux témoignages d'une joie que tout le monde approuve, et semble partager. Que mon sort est digne d'envie ! Mon sommeil souvent agité ne m'offre plus de sinistres images ; c'est le délire continuel du sentiment, qui ne semble troubler mes nuits, que pour rendre mon réveil plus doux.

Depuis le retour d'Alfred, depuis cet instant si beau, je n'ai pu fixer mes idées ; je n'ai pu vous écrire : excusez-moi ; mais le regarder, l'écouter, lui dire que je l'aime, nous jurer de nous aimer toujours, est notre seule occupation. Ma tante, vous le trouvez bien naturel, sans doute, que je ne puisse avoir d'autre distraction que mon Alfred ? Ce matin, nous voulions vous écrire : nous nous sommes placés à la même

table ; nous nous sommes regardés, les heures se sont écoulées, et pas une ligne n'a été tracée.

Ce soir, le tems ne permettant pas la promenade, et ne voulant plus tarder à vous écrire, nous venons de nous séparer, pour nous occuper chacun de notre côté, à vous parler de notre bonheur, et de notre vive tendresse pour vous.

Je vais tâcher de vous raconter l'arrivée d'Alfred dans le château ; je vais tâcher de vous exprimer tout ce que j'ai éprouvé. Je suis encore si continuellement émue, que j'ai de la peine à rassembler mes idées; mais je serai aidée par le désir de satisfaire votre cœur, en vous peignant toute ma félicité.

Ce fut dimanche, vers six heures du soir. Mon père proposa d'arranger une partie pour la marquise d'Arsilly; voulant, disoit-il, me laisser le loisir de rêver à mon aise, et d'écouter si quelque voiture ne se faisoit pas entendre de loin.

Il me fit tant de caresses en faisant cette plaisanterie, que je vis bien qu'il pardon-

noit l'air distrait que je ne pouvois cacher, et la vive impression que j'éprouvois au moindre bruit que j'entendois. La partie s'arrangea; Adèle, Ferdinand et moi, nous nous retirâmes dans un coin du salon. Ferdinand, qui n'avoit pas voulu suivre le Comte à Bordeaux, me répétoit qu'il avoit promis à Alfred, de ne pas me quitter jusqu'au moment de son arrivée, et il cherchoit à me distraire par mille extravagances qu'il débitoit sur ce qu'exigeoit de lui son rôle de gardien du trésor de son ami, lorsque le bruit du galop d'un cheval, et le claquement d'un fouet, nous annoncèrent un courier. Eh! quel autre, que celui qui devoit précéder la voiture d'Alfred? On se leva avec promptitude de la table de jeu. Adèle et moi, nous courûmes; j'arrivai la première, et sans réfléchir que je devois modérer les transports de ma joie, le sentiment qui nous animoit, Alfred et moi, nous précipita dans les bras l'un de l'autre. Trop émue pour songer à ce qui nous entouroit, et pour pouvoir supporter les trans-

ports d'Alfred, je crus sentir mon ame s'échapper pour s'unir à la sienne. Je perdis toute idée, tout sentiment; à peine pouvois-je me rappeler ce qui venoit de se passer, lorsque je me vis dans le salon, étendue sur un canapé, entourée de tous mes amis, mon père tenant une de mes mains qu'il pressoit dans les siennes. Je cherchois à rassembler mes idées, lorsque promenant mes regards autour de moi, mes yeux rencontrèrent Alfred; bientôt Alfred, à mes genoux, rendit le sentiment à mon cœur; il palpita, et sans aucun trouble, je sentis tout mon bonheur.

Adèle pleuroit de joie; la marquise d'Arsilly assise près de moi, unissoit ma main à celle d'Alfred. Ferdinand paroissoit attendri; Alfred le regardoit, et répondoit à ses caresses, sans quitter ma main qu'il pressoit contre son coeur. Le sentiment de l'amour fit place un moment à celui de la reconnoissance; Alfred quitta ma main, pour presser les genoux de mon père. Son mouvement fut si vif, si touchant, que mon

père en fut attendri. Il le prit dans ses bras: « Rends-là heureuse, lui dit-il, d'une voix émue ; Alfred, c'est te rendre le maître de mes jours, que de te nommer l'arbitre des destinées de ma fille. — Il la rendra heureuse, nous le jurons tous pour lui, dirent à-la-fois mes amis. » Je pleurois, et ne pouvois prononcer un seul mot. A l'exemple d'Alfred, bientôt mon père me vit à ses genoux. Le Comte et lui, me nommant leur chère fille, et me comblant de caresses, auroient ajouté à mon bonheur, si cela eût été possible.

Cette grande agitation fut suivie d'un calme bien doux. Nous en jouissions depuis quelques instans, lorsque nous nous apperçûmes que M. de Coulanges venoit de nous quitter. Mon père qui jugea que sa sensibilité ne lui avoit pas permis de supporter une scène si touchante, alla le chercher dans son appartement. Il le ramena près de nous, et tout le reste de la soirée, il fut témoin de notre bonheur. Alfred le remercia de ses soins; j'unis les témoignages de

ma reconnoissance à ceux d'Alfred, et il parut vivement touché de nos attentions pour lui.

O ma chère tante, que n'êtes-vous ici ! que ne jouissez-vous de l'excès de mon bonheur ! Venez, venez, et je n'aurai plus rien à désirer.

Vos affaires sont en bon train, à ce que vous me mandez dans votre dernière lettre; et il est possible que dans un mois j'aie le bonheur de vous revoir. Ah ! ma chère tante, revenez bien vîte ! Près de vous, unie à mon Alfred, y aura-t-il sur la terre un être aussi heureux que moi ? Le contrat doit être signé vers le milieu du mois de mai. Un nouvel arrangement est cause de ce retard; mais peu m'importe, puisque mon père veut attendre votre retour pour la célébration de mon mariage. Vous ne perdrez pas un seul instant, j'en suis bien sûre. Vous accourrez près de moi, dès le jour même où vos affaires seront terminées.

Adieu, ma tante, adieu mon amie. Hâtez-vous, revenez combler les voeux de votre heureuse Elise.

LETTRE CXXXIX.

ÉLISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key.... le 17 mai 17..

Avant-hier, vers midi, je vis arriver l'abbé Aimery avec le notaire de mon père, qu'il amenoit de Bordeaux. Le Comte, l'Abbé, mon père et le notaire passèrent plus de deux heures ensemble. A chaque mouvement qui se faisoit dans la maison, Alfred et moi, qui attendions la fin de cette longue conférence, nous nous levions pour regarder si l'on sortoit du cabinet, lorsqu'enfin le Comte vint nous trouver, et nous dit que tout étant réglé, on signeroit le même soir. Mon père entra un moment après dans le salon, et bientôt on servit. Pendant le dîner, tout le monde paroissoit

content ; M. de Coulanges, et mon père, quoique plus sérieux que les autres, me témoignèrent chacun à leur manière, un intérêt touchant. Après dîner, Alfred et moi, nous allâmes faire une toilette brillante ; il n'y avoit personne de prié pour la signature; mon père avoit voulu qu'elle fût faite entre nous, il a remis les invitations de famille au jour où vous arriverez , afin que votre signature soit placée après les nôtres, et avant celles des parens plus éloignés. Cependant mon père, tenant aux usages, voulut que nous fussions parés pour cette cérémonie, comme s'il eût invité des témoins.

On lut les articles, et au moment de signer, mon père m'embrassa. Le Comte lui faisant la politesse de vouloir qu'il signât le premier, il prit la plume ; une larme qui s'échappa de ses yeux, m'émut vivement. Alfred s'apperçut de notre trouble; il regarda mon père avec respect et tendresse, et s'approchant de la table, il se mit à genoux. « Je fais le serment, dit-il, d'employer tous les jours de ma vie, à m'occu-

per du bonheur d'Elise; je demande au ciel de me punir, si je viole jamais ce serment que me dicte mon cœur. » J'étois près d'Alfred; il remit la plume entre mes mains; je tremblois, mon cœur battoit, tout le monde étoit ému. Mon père, lorsque j'eus signé, prit ma main, et la donnant à Alfred, il lui dit: « Elle est à toi; souviens-toi de ton serment, et si tu le remplis, tu deviendras, après mon Elise, ce que j'aurai de plus cher au monde. » Alfred étoit attendri; j'étois ivre de joie; bientôt tous nos amis nous entourèrent. Les domestiques demandèrent à entrer; ils vinrent en foule nous féliciter. Le souper fut très-gai; il n'y manqua que M. de Coulanges qui, étant incommodé depuis quelques jours, avoit demandé à mon père la permission de se retirer.

Le lendemain fut aussi beau pour Alfred et pour moi, que la veille; mais ce matin nous avons eu le chagrin de voir partir Adèle et Ferdinand. Le marquis de Lonel les emmène au régiment, où Adèle doit faire les honneurs de la maison de son mari. Il

y a si peu de distance de Bordeaux à Libourne, où le régiment du Marquis est en garnison, qu'ils m'ont promis de venir tous trois assister à mon mariage, dès que vous serez arrivée. La marquise d'Arsilly nous quitte demain, pour aller à Arsilly, attendre le retour de sa fille. M. de Coulanges vouloit nous quitter aussi; mais le Comte et mon père l'ont engagé à rester encore avec nous; il vient de donner sa parole, qu'il ne partiroit qu'après mon mariage.

Nous vous attendons avec la plus vive impatience, ma chère tante; hâtez-vous de remplir votre promesse : nous avançons vers la fin du mois de mai; si vos gens d'affaires ne vous ont pas trompée, vous devez bientôt arriver, et vous réunir à mes amis, pour être témoin de mon bonheur.

Adieu, ma chère tante; venez, venez recevoir les témoignages des tendres et respectueux sentimens que vous a voués pour la vie, l'heureuse Elise.

LETTRE CXL.

FERDINAND A ALFRED.

Libourne, le 28 mai 17..

Ton mariage fait grand bruit à Bordeaux; j'y ai passé deux jours, avant de venir à Libourne, où je suis établi chez ma sœur. J'ai employé ces deux jours à observer les différens effets que produit la nouvelle de ton bonheur. Les jeunes demoiselles qui prétendoient au titre de comtesse Alfred de Boransac, sont déconcertées, paroissent souffrir en entendant faire l'éloge d'Elise, et soupirent quand on fait le tien. Les gens raisonnables s'intéressent à une union si bien assortie. La jeunesse des deux sexes s'occupe beaucoup du retour de monsieur le Comte et de madame la Comtesse à Bordeaux, et des fêtes qu'on leur donnera

l'hiver prochain; mais je ne te parlerai pas de tous les propos qui ont été tenus à ton sujet, de tout ce qu'on a dit sur ton amour; tout cela m'a fait pitié. Nos roués provinciaux sont si plats! Sans graces et sans tact, ils exagèrent leur corruption, comme les femmes de province exagèrent les modes qui leur viennent de Paris.

Le vicomte de Valserre plus adroit, conserve quelque mesure; je ne puis douter qu'il ne veuille plaire à madame de Grandval, et pour y parvenir, il a cru nécessaire de prendre le masque du sentiment, pour tâcher de rompre un lien que malgré moi, madame de Grandval a rendu public. Quoi qu'il en soit, il me paroît plus que jamais loin de son but; la Présidente m'a reçu avec des transports de joie. N'ayant plus à disputer sur tes affaires, nous avons été continuellement d'accord; elle prend à ton bonheur un intérêt que je crois sincère; tout ce qu'elle m'a dit sur ton compte, me persuade que non-seulement elle étoit incapable de te nuire, mais qu'elle m'eût même

instruit de la trame qu'on avoit ourdie contre toi, si elle en avoit été instruite, comme on le suppose. Je t'assure qu'on ne lui rend pas justice; sa coquetterie lui a fait tort, et on l'a mal jugée; elle est sans doute d'un caractère léger; mais elle est amie sincère, et je crois, maîtresse fidelle. Sans cesse fêtée, poursuivie, et tenant de sa beauté une espèce de célébrité, quel intérêt, si elle ne m'aimoit pas, pourroit l'engager à me témoigner un amour qui m'attache à elle? Sans être indulgent, je suis bien plus disposé aujourd'hui à faire amende honorable pour l'avoir un instant soupçonnée, qu'à douter qu'elle ait pu cesser un moment de mériter mon estime.

J'ai passé une soirée avec la Presidente chez mademoiselle de Belval; il y avoit beaucoup de monde. Là comme ailleurs, on ne parle que de ton mariage. M. de Belval n'a point caché le regret qu'il a de n'avoir pu te nommer son gendre. L'air abattu de sa fille m'ôta le désir de pousser la conversation; aujourd'hui qu'elle ne peut

plus rivaliser avec Elise, je voudrois qu'elle ne fût pas malheureuse de ton bonheur; cependant j'espère que son heureux caractère et ses prétentions auront bientôt dissipé son chagrin; je lui fis valoir les droits qu'elle avoit à assister à la noce d'Elise; je lui parlai de la jalousie qu'excitoit cette préférence parmi les jeunes personnes que M. Duménil avoit refusées pour former la société de sa fille; je lui parlai des droits qu'elle avoit pour choisir un époux, parmi tous les jeunes gens qui étoient à marier. Je la fis sourire; et l'orgueil que lui inspiroient ces avantages parut un instant la dédommager de ne pouvoir prétendre à être ta femme.

Je n'aurai pas la maladresse, mon cher Alfred, de t'écrire une longue lettre; tes heures sont trop bien employées pour que je veuille détourner plus long-tems ton attention; mais j'espère que l'amitié aura son tour. Sois sûr que mon beau-frère, ma sœur et moi, nous partirons pour Key... à la première nouvelle que nous recevrons du retour de madame de Pressange. Adieu.

LETTRE CXLI.

Mme. DE PRESSANGE A ELISE.

Paris, le 25 mai 17..

Je ne puis vous dire, ma chère Elise, combien vos lettres me ravissent, combien je jouis de ce bonheur que vous avez su mériter. Vous le voyez, ma chère enfant, si vous eussiez bravé les ordres de votre père, si vous eussiez continué les démarches imprudentes que mes conseils, d'accord avec votre sagesse, vous ont fait cesser, seriez-vous aujourd'hui aussi heureuse? Croyez-vous qu'Alfred n'eût pas eu un jour à vous reprocher votre foiblesse; et si vos imprudences eussent été découvertes, mon frère eût-il pardonné une faute aussi grave? N'en doutez pas, Alfred eût été banni pour toujours. Si j'ai permis votre

correspondance, ma chère, ce n'est que dans la persuasion où j'étois que votre père y consentiroit; l'opinion que j'avois d'Alfred, a dirigé ma conduite; j'étois persuadée qu'il mériteroit tout ce que je voulois faire en sa faveur; et connoissant bien mon frère, je savois apprécier les motifs d'une sévérité qui s'évanouiroit dès qu'Alfred auroit eu le tems de prouver qu'il méritoit plus de confiance. Croyez, ma chère enfant, que tôt ou tard, la vertu est récompensée; et si une faute ne trouve pas sa punition dans les évènemens que souvent elle prépare, elle la trouve toujours dans les remords qu'elle produit.

Vous voilà à l'abri de tous les orages, ma chère enfant, Alfred a prouvé qu'il étoit digne des sentimens que vous n'avez plus aucune raison de combattre. Heureuse épouse, vous n'aurez plus que des devoirs doux à remplir; la vertu va semer de fleurs pour vous le chemin de la vie. Mais si dans le torrent du monde, votre jeune époux se laissoit entraîner à quelques écarts, souve-

nez-vous que ce n'est que par votre indulgence, votre patience, votre douceur, que vous pourrez le ramener. Les sentimens fondés sur l'estime étant les seuls qui ne soient pas périssables, ce sont les seuls que vous devez chercher à mériter. La beauté, les graces même ne peuvent enchaîner toujours : ces avantages, plus communs que ceux que donnent les qualités morales, ne peuvent avoir une puissance aussi durable; c'est par la vertu que vous aurez le droit de braver les rivales qui chercheront à troubler vos jours; c'est par les charmes d'un caractère aimable, que vous pourrez retenir ou ramener votre époux.

J'espère, ma chère enfant, ne pas tarder à vous revoir; j'aurois dé à terminé mes affaires, si un des héritiers de mon mari, qui m'a disputé plus vivement que les autres les droits que le testament me donne, n'eût pas été absent de Paris lorsque j'y suis arrivée; mais il doit revenir incessamment; à son retour, nous serons bientôt d'accord; j'ai consenti à abandonner une partie de

mes droits, et il a promis de renoncer à une partie de ses prétentions; ainsi j'espère avoir tout terminé vers le 15 de juin. Peu de jours après, on me verra conduire aux pieds des autels mon enfant adoptif, ma chère Elise, dont le bonheur fera tout le charme de ma vie.

Adieu, ma chère petite; excusez-moi auprès d'Alfred, si je ne réponds pas à sa lettre; mais il ne me reste avant l'heure du courier, que le tems d'écrire à mon frère. J'espère qu'Elise m'obtiendra l'indulgence de son ami, qu'avec sa permission j'embrasse ainsi qu'elle, de tout mon cœur.

P. S. Cette bonne Léris, il ne faut pas que je l'oublie; elle me charge de vous assurer, ma chère Elise, de la joie que lui cause votre bonheur; elle vous demande la permission de conserver auprès de madame la Comtesse, les droits que sa tendresse et son âge lui donnoient auprès d'Elise.

LETTRE CXLII.

ALFRED A FERDINAND.

Au château de Key.. le 3 juin 17..

A quatre heures du matin.

Comment exprimer ce qui se passe dans mon ame ! Comment te peindre l'état où je suis ! Mon délire dure encore.... Mon cœur palpite toujours. Elise, Elise, tu m'as enivré.

Je vais, je viens, je ne puis rester en place. O Ferdinand ! tu ne concevois pas autrefois l'excès de mon amour ; tu ne trouvois pas dans ton coeur l'excuse du mien ; que vas-tu penser de moi, quand tu me reverras ? Moi-même je ne me connois plus. Je croyois être un exemple du dernier terme de l'amour.... Insensé !

Il faut que le père d'Elise cède encore une fois; il faut, s'il veut éviter de grands malheurs, que demain je sois l'époux d'Elise.

Rassure-toi, mon amie, que ton ame pure; retrouve son innocente sécurité; le plus tendre amant va devenir l'époux le plus fortuné; ne pleure plus, calme-toi... tu m'as pardonné... Ah! ne sois pas généreuse à demi; partage mon délire, et ne fais pas un supplice de mon bonheur!

Mais elle me fuit; elle évite mes regards; elle craint de me répondre; ma voix lui fait peur... Malheureux! un instant d'égarement m'a perdu... J'ai passé une partie de la nuit, prosterné devant sa porte, sans que mes humbles prières, ni la violence des sermens que l'amour m'a dictés, aient pu m'obtenir un moment d'entretien : je l'ai entendu gémir. A travers des sanglots étouffés, j'ai entendus ces mots mal articulés : « Alfred, j'ai perdu ton coeur...» O mon ami! il faut qu'elle soit bien malheureuse!

Enfin, les seuls mots qu'elle m'a adressés, ont été l'ordre de me retirer.

Peux-tu concevoir ma situation? Elise, hier, si tendre, si confiante, aujourd'hui me redoute. Elise, hier si heureuse, a passé cette nuit dans les larmes, et me reproche les tourmens qu'elle endure.

Il faut que je prenne l'air; je ne puis plus écrire : peut-être que la fraîcheur du matin, mettra un peu de calme dans mes sens... Laisse-moi respirer un moment.

* * * * * *

Ce fut hier qu'un repas champêtre nous attendoit chez le bonhomme Blaise. Suivis d'un seul domestique, Elise et moi, nous nous rendîmes chez lui, vers six heures du soir; là, tous les fruits que produit la campagne, tous les plaisirs qu'offre l'innocence, nous attendoient; nos jeux dans le jardin, nos jeux dans la chaumière firent écouler les heures trop promptement. Le tableau que me présentoit le bonheur d'Edmond et de Lucile, le délire que me causoit plus de liberté, plus d'abandon que je n'osois m'en permettre au château, m'avoient déjà

égaré. Ivre de mon bonheur, je tenois Elise entre mes bras; les témoins en servant de bouclier à l'innocence, soutioient à mes transports qui leur paroissoient légitimes, lorsque le domestique qui venoit nous chercher pour l'heure du souper, fut renvoyé au château, avec ordre de dire qu'on ne nous attendît pas, et qu'Edmond nous ramèneroit.

Ce parti fut pris malgré Elise qui craignoit de fâcher son père; elle nous força à rappeler le domestique; mais il étoit déjà trop loin pour nous entendre.

Elise oublia bientôt le petit chagrin que nous lui avions fait; son inquiétude s'évanouit, et nos jeux recommencèrent. Nous quittâmes le bonhomme Blaise; la plus belle soirée invitoit à la promenade; Lucile, Edmond, Elise et moi, nous parcourûmes la campagne; mais l'heure avançoit; Elise voulut revenir au château. Fatiguée de toutes les courses que nous avions faites, appuyée sur mon bras, elle ne pouvoit plus aller bien vîte; sa tête penchée contre mon sein, faisoit palpiter mon coeur.

Quand nous fûmes à la porte du parc, je renvoyai Edmond et sa femme.

Je ne puis t'exprimer l'agitation et le trouble de tous mes sens, quand je me vis seul avec Elise; je la regardois sans pouvoir lui parler; mon cœur battoit à m'ôter la respiration. Je marchois à pas lents, en serrant sa main contre mon cœur... elle le sentit palpiter; ses beaux yeux se levèrent sur moi; elle les rebaissa soudain, en poussant un profond soupir. Nous allions d'un pas incertain; je regardois autour de moi, je craignois d'arriver trop tôt, ou de rencontrer quelqu'un.

Nous approchons d'un pavillon : mon émotion redouble; nous nous asseyons tous les deux en même-tems, comme par inspiration, sur le banc de gazon qui est au pied du grand arbre. L'odeur des arbustes fleuris qni nous entouroient, la douce fraîcheur du soir, le zéphir qui agitoit les feuilles des arbres, un clair de lune délicieux; cet ensemble offroit l'image des cieux sur la terre, nous étions enivrés...

Ah ! ne me parle plus d'égards, de patience, de résignation. Je puis défier toute la terre; Elise est à moi, aucune puissance ne peut me l'arracher. Demain, aux pieds des autels...

J'entends du bruit; je crois que c'est Elise : on paroît sortir du château.

Oui, c'est elle; oui, Ferdinand, je viens de la voir; c'est elle : elle a passé sous mes fenêtres. Si matin ! quel est donc son projet?

Oh! il faut braver l'ordre que j'ai reçu d'elle, lorsqu'hier vers minuit, pour se dérober à tous les yeux, elle alla s'enfermer dans sa chambre, en me défendant de la suivre. Depuis cet instant, accablé de sa peine, enivré de mon amour, j'ai passé la nuit à tenter d'arriver jusqu'à elle; je n'ai pu y réussir. Il faut la suivre; mon désordre la touchera, mon amour rassurera son cœur, elle aura pitié de l'état où je suis.

LETTRE CXLIII.

LA PRÉSIDENTE DE GRANDVAL AU VICOMTE DE VALSERRE (1).

Bordeaux, le 4 jnin 17..

En vérité, monsieur le Vicomte, vous êtes inconcevable. Quoi ! vous boudez ? Pourriez-vous m'apprendre quels sont mes torts? Quoi! vous menacez? et de quel droit je vous prie?

Si dans la lettre que vous venez de m'écrire il n'étoit question que de vous et de moi, ce seroit réellement un coup de parti,

(2) De toute la correspondance du vicomte de Valserre et de la présidente de Grandval, nous ne donnerons que les lettres utiles à l'intelligence des évènemens.

que de la conserver. En effaçant quelques expressions qui pourroient faire croire que j'ai été coquette, cette lettre ne seroit qu'un titre flatteur pour moi. A chaque phrase, vous faites l'éloge de ma beauté; et à chaque ligne, un mot de dépit s'y trouve placé, comme pour rendre témoignage à ma vertu. Quel dommage de brûler tout cela!

Dites-moi, mon cher Vicomte, aviez-vous le délire de la fièvre, quand vous avez écrit ce fatras d'inconséquences? Et croyez-vous que l'amitié, en voulant vous servir, vous donne le droit d'exiger les récompenses de l'amour?

Vous avez une jolie tournure, j'en conviens; vous avez des graces, de l'esprit; vous ajoutez à tous les charmes qui sont faits pour plaire, un désir d'obliger qui doit naturellement vous donner des amis. Un mérite aussi rare que le vôtre, étoit fait sans doute pour me toucher. A peine ai-je connu tout ce que vous valiez, que j'ai senti le désir de vous servir, et le besoin d'être votre amie. Bientôt des rapports de caractère et

de convenances ont fait naître entre nous une intimité et une confiance sans bornes. Pourquoi vouloir profaner une amitié aussi respectable? n'est-elle pas le seul sentiment qui puisse exister entre une femme que vous savez déjà liée, et un homme qui cherche à se marier? Votre naissance, en vous donnant le droit de prétendre à tout, m'a fait penser qu'il vous seroit facile de trouver dans notre province une héritière qui pût réparer le désordre de vos affaires; j'ai songé à Elise. L'antipathie bien prononcée de M. Duménil pour Alfred, la légèreté d'Alfred bien connue par sa correspondance avec son père, m'ont donné le désir de vous servir en substituant l'un à l'autre. Alfred étant trop riche pour avoir besoin de rechercher la fortune, m'a toujours paru faire un sot mariage en épousant mademoiselle Duménil. Cet amour né dès leur enfance, cet amour dont on ne cesse de parler, et dont Alfred ne craint cependant pas de se distraire, ne m'a pas inspiré un intérêt assez vif, pour nuire au projet raisonnable

que mon amitié avoit fait naître. J'ai donc cru vous servir également l'un et l'autre, en détournant Alfred d'une alliance au-dessous de sa naissance, et dont par sa fortune il n'avoit aucun besoin, tandis que le désordre de vos finances justifioit aux yeux de tout le monde vos démarches pour obtenir Elise. Quant à elle, quoiqu'elle n'eût que la troisième place dans mon intérêt, je songeois avec plaisir qu'elle ne perdoit point au change, et retrouvoit en vous, à la fortune près dont elle n'avoit pas besoin, tous les avantages qu'Alfred pouvoit lui offrir.

Je vous communiquai mes projets; vous vîtes Elise, sa figure vous plut, ses grands biens vous tentèrent, vous donnâtes à son amour pour Alfred le juste degré de valeur que devoit lui accorder votre expérience; et je n'eus pas de peine à me persuader qu'ayant tout le brillant qui séduit la jeunesse, il ne vous fût facile de remplacer Alfred auprès d'Elise.

Il ne pouvoit vous rester que le scrupule d'être coupable envers Alfred : je connois-

sois son caractère; et pour fixer votre opinion sans trahir ses secrets, je crus pouvoir faire usage des preuves de sa légèreté, en vous communiquant les lettres qu'il écrivoit à son père. Cette correspondance étant devenue publique par les soins du comte de Boransac, je ne pouvois commettre une indiscrétion, en vous initiant dans des secrets confiés à d'aussi nombreux confidens.

Poursuivons : il m'importe de vous faire tous les détails de ma codnuite; il m'importe sur-tout de bien motiver mes démarches, pour vous faire rougir de vos reproches.

Je vous confiai une partie des lettres d'Alfred; elles me furent redemandées par les soins de la très-prudente madame de Pressange qui craignoit le dangereux effet du style d'Alfred sur l'esprit de M. Duménil. Vous savez que le Comte vint chez moi, redemander les lettres de son fils; vous savez comment j'ai sauvé ces lettres; vous en fûtes témoin, puisque c'est votre arrivée subite chez moi qui, détournant

l'attention du comte de Boransac, me permit de soustraire les papiers dont j'avois besoin, en ne brûlant que les lettres inutiles.

Vous n'avez pas oublié comment j'ai su faire usage de ces lettres, pour rendre à M. Duménil toutes ses préventions contre Alfred, et préparer une rupture dont vous pouviez espérer votre fortune. Il étoit tout simple assurément que le bonheur de mes deux amis m'occupât uniquement, et que je ne dusse pas être arrêtée par ce qui pourroit être désagréable à des personnes qui me sont étrangères. Comment donc pouvez-vous vous plaindre ? ne devriez-vous pas sentir le ridicule de vos reproches ? N'ai-je pas assez fait pour vous prouver mon intérêt, et ma tendre amitié ? Mais de quel droit exigez-vous des preuves d'amour, et poussez-vous l'injustice jusqu'à m'accuser d'avoir cherché à faire naître vos sentimens? Est-ce dans mon zèle à vous servir, est-ce dans mes démarches, que vous pouvez appercevoir de la coquetterie? Non, monsieur le Vicomte, l'amie qui veut vous donner

une héritière pour femme, ne peut avoir cherché à vous donner de l'amour.

Vous me reprochez ma foiblesse pour Ferdinand; eh! de quel droit, je vous prie, blâmez-vous mes égards pour un homme qui étoit mon ami bien long-tems avant que je fisse connoissance avec vous? Falloit-il, comme vous semblez me le prescrire, me brouiller avec lui, si vous n'épousiez pas Elise? Après m'avoir fait une scène assez indécente (permettez l'expression) vous me quittez, et passez plusieurs jours à me bouder; ensuite vous m'écrivez une longue épître dans laquelle vous me reprochez de la fausseté. Vous m'accusez enfin de vous avoir trompé : vous tromper? Comment pouvois-je vous tromper, ne vous ayant rien promis?

Cependant, après m'avoir outragée, en vous permettant des expressions peu ménagées, vous croyez tout réparer en m'accusant d'avoir troublé votre raison. Vous me parlez de la violence de votre amour, et votre emportement reprend de nouvelles

forces, en me reprochant d'avoir employé de perfides soins à faire naître vos désirs, que je me fais un jeu, dites-vous d'exciter et de rejeter tour-à-tour. Un sentiment plus tendre suit ce mouvement de violence; alors vous ne vous plaignez de ma résistance que dans des termes dont la prude seroit flattée, et dont l'innocence ne pourroit rougir : mais de quelque langage que vous vous serviez, vous terminez chaque phrase par des menaces, et vous ne me laissez pas ignorer que vous travaillerez à troubler mon bonheur, si je continue à refuser de m'occuper du vôtre. Cependant je vous suis trop attachée pour ne pas redouter de me brouiller avec vous. Venez ce soir, rapportez cette lettre, nous la relirons ensemble, ainsi que la vôtre; ensuite nous les brûlerons toutes deux. J'espère que nous serons d'accord, et qu'en renonçant à vos prétentions, vous serez flatté de la marque de confiance que je vous donne dans la longue explication que que je vous envoie. Cette preuve de mon estime doit, à vos yeux, en être une nou-

équivoque des sentimens que j'ai pour vous.

Adieu, Vicomte, à ce soir; entre sept et huit heures vous me trouverez seule.

LETTRE CXLIV.

ALFRED A ELISE.

Au château de Key... le 5 juin 17..

Chère Elise, pourquoi cette réserve? O ma femme, ma douce amie, dis-moi pourquoi je ne puis te voir seule un instant! Je t'en conjure, rends la paix à mon ame: je souffre mille douleurs; je ne puis supporter le trouble continuel où je te vois!

Vous m'avez trompé, Elise! Oh! oui, vous m'avez trompé, lorsque vous me parûtes touchée de mon repentir, de mon amour; lorsque la pitié vous fit essuyer mes larmes; lorsque le sentiment arracha de

votre bouche la promesse de vous fier à ma foi, de ne plus troubler mon bonheur par de vains regrets et par d'injustes soupçons. Oui, vous m'avez trompé, puisque vous me fuyez, puisque vons paroissez éviter mes regards!

Idole de mon coeur, veux-tu donc devenir coupable à ton tour? Oh! crois-moi, mon amie, auprès de toute ame sensible, l'excès de mon amour justifiera un délire que le lien le plus saint est au moment de rendre légitime : mais toi, qui te justifiera, dis-moi, de me livrer au désespoir!

Ne t'avilis pas, mon Elise, en te laissant accabler par des remords qui me feroient douter de ton amour : le sentiment qui m'anime est digne de toi; le lien qui nous unit ne peut un seul instant te faire rougir; et lorsque tu m'as donné ton coeur, lorsque toutes tes pensées sont mon bien, lorsque ton ame est unie à la mienne par tous les sentimens qui divinisent l'amour, peux-tu te reprocher le bonheur de ton ami!

Laisse, laisse les soupçons, les inquié-

tudes, les regrets, à ces femmes que le plaisir seul conduit, et qui ne savent point aimer : mais toi, sublime assemblage de toutes les vertus, toi dont l'ame sans tache purifie toutes les actions, ne crains-tu pas de faire outrage à l'objet de ton choix, quand tu rougis de son bonheur? . . .

Non, ma bien-aimée, non, tu ne peux, sans être coupable envers moi, te livrer aux regrets, à la douleur; ose m'élever jusqu'à toi, en me croyant digne de ma félicité, et notre lien, sans cesser d'être pur, sera devenu indissoluble.

Mon père m'a promis de prier instamment M. Duménil de ne point attendre le retour de madame de Pressange, pour célébrer notre mariage. Demain peut-être..... O charme de mes jours! le moment approche, où nous serons unis pour la vie! ..

Rends-moi ce doux regard, rends-moi ce tendre sourire, cette confiance, cet abandon, toutes les délices de ma vie! Elise, je t'en conjure, crains mon désespoir! Je te le demande à genoux, fais cesser notre sup-

plice ! Tu avois un instant rendu la paix à mon cœur ! Imite la divinité dont tu es la plus parfaite image, et ne trompe pas l'attente de celui que tu daignas consoler et absoudre.

LETTRE CXLV.

LA PÉSIDENTE DE GRANDVAL AU VICOMTE DE VALSERRE.

Bordeaux, le 6 juin 17..

Votre billet, que je reçois à l'instant, monsieur le Vicomte, me tire de peine. Pourquoi donc n'a-t-on pas dit chez vous que vous étiez à la campagne? Si je l'avois su, j'aurois certainement renvoyé chercher ma lettre. Concevez-vous tout ce que j'ai dû craindre depuis avant-hier, en ne recevant aucune réponse de vous? Je vous ai

attendu toute la soirée ; on s'étoit contenté chez vous de dire au porteur de ma lettre, que vous étiez sorti, sans dire que vous n'étiez pas à la ville. Jugez de ma surprise et de mes inquiétudes, lorsque le dépositaire du secret de mes démarches, m'a laissée si long-tems dans l'attente de sa réponse ou de sa visite. Enfin je respire ; ma lettre est parvenue jusqu'à vous ; vous l'avez lue avec attention ; je vous remercie de ce soin : mais pourquoi l'avoir brûlée si promptement ? Tout ce que vous me dites à ce sujet est plein de délicatesse sans doute ; cependant quelques jours de retard ne pouvoient être d'un grand danger pour un secret confié à vos soins, et j'eusse préféré que nous eussions eu cette lettre, ainsi que la vôtre, à relire ensemble ; nous eussions mieux jugé chacune de vos phrases, en pouvant y opposer mes réponses.

Je suis bien fâchée de ne pouvoir vous recevoir ce soir ; je suis engagée, et de toute cette semaine, je ne puis disposer d'un seul instant. Si vous allez lundi à l'Intendance,

j'y serai : nous pourrons choisir un jour de l'autre semaine pour causer librement.

Adieu, mon cher Vicomte : j'espère que vous deviendrez tout-à-fait raisonnable, et que je pourrai, sans crainte, me livrer aux doux épanchemens de l'amitié qui nous lie.

LETTRE CXLVI.

ÉLISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key... le 8 juin 17..

Le mois de juin s'avance, ma chère tante, et vous ne fixez aucun jour pour votre retour. Mon père a reçu hier votre lettre du 28 mai; il me l'a communiquée : vous n'y parlez que des obstacles que l'on oppose au désir que vous avez de terminer vos affaires, des sacrifices auxquels vous offrez de vous soumettre ; mais vous ne dites pas un mot

de vos espérances pour une prochaine conclusion. Bon Dieu ! quand donc vous reverrai-je ? Cruel voyage ! Qu'il me cause de trouble !... Alfred murmure, je gémis, et le chagrin d'être séparée de vous commence à peser si fortement sur mon coeur, que malgré les bontés de mon père pour Alfred, j'éprouve des momens de tristesse que rien ne peut distraire. Quel malheur, ma chère tante, que vous n'ayez pu faire votre voyage de Paris et terminer vos affaires avant le retour d'Alfred !

Plaignez moi, ma tante, et ne m'accusez pas ; je vous en conjure, conservez-moi votre indulgence. Ah ! ne me blâmez pas d'être trop sensible !.... Mon père, Alfred et vous, remplissez tout mon coeur ; vous composez tout mon bien ; faut-il s'étonner si la portion qui me manque, attire naturellement mes pensées ! Faut-il me blâmer, si des regrets viennent troubler ma félicité !

J'aime Alfred ; ah ! vous le savez, combien il m'est cher ! Notre union fera tout le

charme de ma vie. Mon impatience, mes regrets, jusqu'à mes craintes, tout est si naturel, qu'il seroit injuste de me gronder, si je ne puis jouir en paix du bonheur de revoir Alfred.

Ma tante, revenez; hâtez-vous. Loin de vous je ne puis être tranquille; mille inquiétudes.... mille tourmens..... Ah! ma tante, revenez; le jour heureux semble me fuir, je cesse de l'entrevoir, il se perd au milieu des obstacles qui se réunissent pour empêcher d'en fixer l'époque.

Ma chère tante, je crains que mon destin ne porte obstacle à votre retour; cependant ne faut-il pas espérer que ce mois de juin, où devoient se combler tous mes voeux, vous ramènera enfin près de nous? Hélas! si je ne suis pas indigne des secours du ciel, je dois croire qu'il exaucera les ferventes prières que je ne cesse de lui adresser, pour réunir près de moi toutes les personnes que j'aime.

Adieu, ma chère tante, adieu; ah! de grace revenez.

LETTRE CXLVII.

ALFRED A FERDINAND.

Au château de Key... le 11 juin 17..

Je relis ta dernière lettre à chaque instant du jour, mon cher Ferdinand; tu me consoles avec tant de soins, d'avoir commis une faute qui trouble mon bonheur; tu m'excuses avec une si douce et si tendre indulgence, d'avoir cédé à la violence de mon amour, que pour un instant tu as rendu la paix à mon ame. Mais combien tu me montres coupable, et combien tu m'as fait rougir, en blâmant mon indiscrétion. « J'aurois dû ne point t'écrire, me » dis-tu; j'offense Elise, en disposant d'un » secret qui n'est plus le mien. Je la livre à » ta discrétion; et l'homme qui n'a pu ré-

» pondre de lui, ajoutes-tu, devroit au » moins être assez sage pour ne pas compter » sur autrui.» Enfin, l'estime que je montre pour ton caractère, en te faisant une semblable confidence, « n'a pu te flatter, me » dis-tu, quoique tu en fusses digne, parce » que la première impression que t'a faite » ma confiance, ne t'a montré qu'un man- » que de délicatesse, qui me faisoit com- » promettre l'honneur d'Elise et le mien.»

Ah! mon cher Ferdinand, tu ne devrois jamais me quitter; tu es ma boussole; je m'égare loin de toi; je cours sans cesse le risque d'être coupable ou malheureux.

Je n'ai jamais ressenti d'impression semblable à celle que m'a faite ta réponse à ma dernière lettre. Le jour où je l'écrivis, j'avois la tête perdue, j'étois accablé de mon bonheur et de mes craintes. Pouvois-je réfléchir! Et quand cela m'eût été possible, aurois-je dû croire qu'habitué à te rendre le dépositaire de toutes mes pensées, il y eût une seule circonstance de ma

vie qui pût me forcer à avoir un secret pour toi?

Le tableau que tu me fais d'Elise, en la comparant à d'autres femmes, la position où tu me places, par rapport à cet ange descendu du ciel, m'a fait tressaillir. Quel homme es-tu donc, Ferdinand? Ah! tu me prouves que l'honneur, le véritable honneur n'a pas besoin de préjugés; tu les méprises, pour te montrer dans l'occasion cent fois plus estimable que ceux qui les prêchent, que ceux même qui s'y soumettent.

Le jour où je t'écrivis cette lettre que tu condamnes, je ne puis t'exprimer l'état où je fus, au moment où je vis passer Elise sous mes fenêtres. Le désir de la suivre me fit hâter de sortir du château; ma tête s'égaroit, mes jambes pouvoient à peine me conduire; mes pas incertains se dirigèrent pourtant du côté du grand arbre, où la vue d'Elise à genoux et baignée de pleurs, acheva de troubler mes sens; mes forces m'abandonnèrent, et je tombai à

ses pieds sans sentimens. Elise crut à la vengeance du ciel ; elle crut que ma dernière heure avoit sonné, pour me faire expier mon crime à la même place où je l'avois commis, et qu'il étoit réservé pour sa punition de recevoir mon dernier soupir. J'entendis ses cris, je sentis ses pleurs, dont mon visage étoit baigné quand je revins à la vie ; son ame pure, trop au-dessus de la contrainte, ne lui permit ni de me cacher ses sentimens, ni de rappeler des torts au moment même où elle avoit frémi pour les jours du coupable. Son premier mouvement fut un témoignage de sa reconnoissance envers le Dieu de bonté, qui n'avoit pas puni si cruellement ce qu'elle appeloit son crime. Elle lisoit mon repentir dans mes yeux ; je ne pouvois parler ; elle m'avoit électrisé ; ma bouche étoit muette, aucune louange n'auroit pu exprimer ce que me faisoit éprouver Elise en ce moment ; je ne voyois plus en elle une mortelle ; la Divinité n'auroit pu recevoir de moi un plus pur hommage.

Jugeant mon cœur d'après le sien, me purifiant de son innocence, Elise se précipita dans mes bras, et nos larmes se confondirent; elle ne parut point rougir de cet abandon, ni craindre que celui qu'elle élevoit jusqu'à elle, pût en abuser.

« Je me fie à ta foi, me dit Elise; je te confie celle qui va être ton épouse; son honneur est lié au tien; que ses regrets, ses remords... O Alfred! ô mon époux! si jamais je cessois de t'être chère!... si l'égarement auquel m'a livrée l'amour pouvoit un jour... » Elle n'eut pas la force d'achever, les roses de son teint pour un instant disparurent; je la ranimai par mes discours, par mon respect; et l'expression de mes sentimens, rendit enfin le calme à cette ame sensible et pure. Cette journée fut plus tranquille; rien ne troubla ma félicité. Elise par son indulgence me faisoit chérir la vertu comme le seul sentiment qui pût l'appaiser et lui plaire.

Cependant Elise depuis cet instant paroît me fuir : satisfaite d'avoir rendu la paix à

mon ame, elle borne là tous ses bienfaits, et paroît redouter quelque danger, si elle continuoit à se livrer aux charmes d'une douce intimité. Si un seul instant on s'éloigne de nous, ses regards inquiets expriment trop clairement le trouble de son coeur; si je m'approche, son sein agité fait palpiter le mien, si ma voix tremblante fait entendre quelques expressions qui peignent mon respect, mon admiration, l'amour dont elle embrâse mon ame, elle tressaillit; ses yeux se baissent, comme pour éviter mes regards, et je la vois s'éloigner, sans que j'ose la retenir.

Si je fus coupable un instant, ah! combien j'en suis puni!... Elise, chère Elise, ta foiblesse, ta rigueur, mon bonheur, mes tourmens, tout également augmente mon amour.

Mon père n'a point encore trouvé l'occasion de parler à M. Duménil; je n'ose moi-même faire cette démarche. M. Duménil me comble de bontés, et cependant sa présence m'intimide: il me semble qu'il

lit mon crime dans mes regards, sans avoir dans son coeur assez de sensibilité pour savoir lire tout ce qui se passe dans le mien; et peut-être que loin d'accélérer notre union, un seul soupçon offensant pour Elise, me perdroit sans ressource.

Destiné à être le plus heureux des hommes, au moment de le devenir, j'en suis le plus misérable! Justice du ciel! appaisez-vous! si j'ai mérité votre colère, je suis assez puni; terminez mes tourmens, qu'un lien sacré vienne combler mes voeux; qu'aux pieds des autels je fasse le serment de passer ma vie à suivre la vertu, en prenant mon Elise pour guide.

Adieu, mon ami.

LETTRE CXLVIII.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key.... le 12 juin 17..

Vous me servîtes de père, Monsieur; et dès mes plus jeunes années vos tendres soins furent employés à me consoler, et à me dédommager d'avoir perdu les auteurs de mes jours; vous veillâtes sur mon éducation, je vous dois l'état que vos soins m'ont rendu digne de remplir; vous avez toute sorte de droits à ma reconnoissance: cependant vous vous plaignez de mon peu de confiance; et l'amertume de vos reproches, me force pour me justifier, à vous ouvrir mon coeur.

Vous avez deviné mon secret, me dites-vous; vous vous étonnez de ma conduite; vous ne pouvez en pénétrer le mystère? Je vais tout éclaircir, dussé-je, en vous ouvrant tous les replis de mon coeur, renouveler de vives angoisses; il le faut bien, puisqu'une plus longue réserve m'exposeroit à perdre votre estime.

Oui, j'aime avec transport; j'aime un objet qui mérite les adorations de l'univers; et l'effort le plus pénible de la vertu est sans doute d'avoir contraint mon amour au silence, de l'avoir vaincu pour ainsi dire, en ne lui laissant aucun droit sur mes actions.

Le premier regard d'Elise m'embrâsa d'un feu qui ne s'éteindra qu'avec ma vie. Mon peu de fortune ne me permit pas la plus légère espérance; il étoit indigne de moi de chercher à séduire une riche héritière. De plus, ayant pénétré le secret de son cœur, je me vis condamné à un silence éternel.

La fuite eût été le parti le plus sage;

quand j'y songeai, il n'étoit plus tems. Il est des flammes que l'absence ne peut éteindre, qui se nourrissent de souvenirs, et n'inspirent d'autres désirs que le bonheur de l'objet aimé. Il falloit rendre Elise heureuse pour me consoler de ne pouvoir être heureux.

Je fus flatté de l'amitié dont M. Duménil m'honora; j'étois jaloux de mériter l'estime d'un homme si respectable; mais lorsque je découvris que sa prévention pour moi n'étoit née que de sa prévention contre un jeune homme qui méritoit plus de faveur, cette amitié dont je m'honorois me seroit devenue à charge, si je n'avois à l'instant formé le projet de l'employer à servir l'objet de toutes mes adorations.

Le résultat de ce pénible effort ne répondit point à mon attente. M. Duménil qui supposoit avec trop de justes raisons, qu'il étoit impossible de voir sa fille sans l'aimer, ne crut trouver dans mes vives instances en faveur d'un autre, que l'impossibilité de parler pour moi-même. Mon manque de fortune éloignant de ma pensée

un mariage trop au-dessus de mes espérances, il m'en parla avec franchise, en me disant qu'il vivroit tranquille si le sort de sa fille étoit entre mes mains.

A cette proposition que devins-je? Que j'eus besoin de ma vertu! Je l'avoue à ma honte, pour un instant, elle ne me parut qu'une foiblesse; je rougis de ma conduite comme si c'étoit une pusillanimité, et je fus au moment de me laisser entraîner à séparer deux êtres que toutes les convenances devoient réunir; mais je vis Elise; son regard languissant, en pénétrant au fond de mon coeur, y fit renaître le désir des sacrifices; je m'exaltai de nouveau, pour suivre avec courage ma trop pénible marche, et remplir avec honneur le cruel devoir que je m'étois imposé.

M. Duménil étonné du refus que je fis d'être son gendre, me supposa quelque lien secret. Pour s'informer de la situation de mon coeur, il s'adressa à vous; votre amitié s'alarma de cette démarche dont vous ignorâtes le vrai motif; et vous crûtes que j'étois

coupable d'une imprudente prétention sur Elise, tandis que mon coeur déchiré étouffoit ses plus ardens désirs !

Lorsque vous me parlâtes de la démarche de M. Duménil, *vous apperçûtes du trouble dans mes yeux*. Oh ! je le crois ! *Le désordre qui se peignit sur ma figure vous montra celui qui régnoit dans mon cœur, et vous me sûtes mauvais gré de vous cacher* ce que j'eusse voulu ne pas m'avouer. Jugez aujourd'hui, Monsieur, si je fus un seul instant coupable envers vous, et si je n'eus pas besoin d'une force surnaturelle, pour résister au bienfait d'une confiance qui, je n'en doutois pas, vous eût entraîné à servir mon amour.

Mon assiduité chez M. Duménil, et les services que je ne cessai de rendre à Alfred, vous parurent incompatibles; vous ne pouviez concevoir les motifs d'une conduite qui vous paroissoit remplie de démarches contradictoires; mais vous ne connoissiez pas assez Elise, pour juger jusqu'où pouvoit aller sa puissance; et le sacrifice de soi-

même si souvent promis à l'objet aimé, et si rarement accompli, se consommoit en silence dans le fond de mon coeur.

M. Duménil, cet homme respectable, à-la-fois humain et sévère, distribuant ses bienfaits toujours avec justice, et sans exagération, cesse d'être juste et modéré pour le malheur d'une fille trop chère; rien de parfait dans la nature, si ce n'est Elise! Peut-on s'étonner qu'elle inspire un sentiment unique, qu'elle trouble la raison du sage, et que son père même soit égaré par l'excès de sa tendresse pour elle?

L'opiniâtreté de M. Duménil dans son opinion contre Alfred, excita ma pitié; son injustice envers un jeune homme intéressant me révolta, et son imprudence d'avoir laissé naître l'amour entre deux jeunes coeurs, sans se décider à les unir, excita trop vivement ma sensibilité, pour ne pas soutenir mon courage dans la pénible tâche que je m'étois imposée. Plus d'une fois je fus au moment de tout abandonner; mais je ne pouvois me dissimuler que si je quit-

tois M. Duménil, si je le laissois livré aux funestes effets de ses préventions contre Alfred, j'avois tout à craindre pour le bonheur d'Elise.

Cependant les sollicitations de M. Duménil pour m'engager à m'occuper de plaire à sa fille; le soin qu'il mettoit lui-même à me ménager les occasions d'être seul avec elle, à me faire valoir auprès d'elle, rendirent enfin ma position trop critique, et pour reprendre courage, j'eus besoin d'aller respirer un autre air.

La prudence m'éloigna, l'amour me ramena; il fallut retrouver avec le bonheur de voir Elise, celui de lui faire retirer tout le fruit de la faveur où j'étois auprès de son père, qui chaque jour s'attachoit à moi davantage; j'avois même augmenté son estime pour moi, par le refus que j'avois fait de m'unir à sa fille, à qui il destinoit plus de cent mille livres de rente. Je revins donc à mon poste; l'air abattu d'Elise, ses gémissemens, que le hasard me fit entendre, me rendirent la force d'achever ma cruelle entreprise.

J'étois au moment de réussir ; M. Duménil alloit accorder le bonheur de sa fille à mes instances, lorsqu'un esprit infernal fut au moment de tout faire échouer. Des lettres d'Alfred écrites à son père, et dont le style galant pouvoit se mal interpréter, furent envoyées sous l'enveloppe d'un billet anonyme, à l'adresse de M. Duménil. Cet envoi le fit retomber facilement dans toutes les terreurs dont j'avois cru l'avoir guéri. Alors, désespérant de réussir, je m'éloignai, en formant le projet de ne plus revenir. Madame de Pressange et Ferdinand d'Arsilly parvinrent à faire pencher la balance du côté d'Alfred. Je revins pour les seconder; mon zèle, ma patience, ma constance me valurent enfin la récompense qui m'étoit due ; je fis le bonheur d'Elise, dans lequel je puisai toutes les consolations dont mon coeur avoit besoin.

Maintenant Alfred de retour, Alfred près d'Elise, au moment d'être uni pour la vie à l'idole de mon coeur, me présente à chaque heure du jour un tableau que j'ai

cru plus d'une fois ne pouvoir supporter. J'ai des momens d'abattement, des momens de fureur ; je hais quelquefois mon heureux rival, que j'ai trop bien servi ; je ne trouve alors de consolation que dans le témoignage de la reconnoissance d'Élise ; j'oublie que je suis malheureux, en la voyant persuadée que plus qu'à tout autre elle me doit son bonheur.

On croit ici que je suis insensible ; eh ! que m'importe ! Je ne vis plus pour moi ! L'objet qui a détruit en moi l'égoïsme dont chaque être est plus ou moins atteint, m'a fait une nouvelle vie ; je n'agis, je ne respire que pour Elise ; tout ce qui ne m'est que personnel m'est devenu étranger, et je crois que je m'égare, quand une douleur trop violente me fait murmurer du bonheur d'Elise.

Vous me demandez ce que je fais ici, en m'appelant un homme d'un caractère inexplicable. Hélas ! je voulois partir ! Je voulois profiter de vos bontés pour aller m'établir à Paris ; mais depuis

la signature du contrat, depuis ce jour terrible, où j'ai pensé mourir de ma contrainte, mes maux toujours croissans ne peuvent cependant me faire abandonner Elise. Le trouble de M. Duménil se renouvelant au moment de fixer le sort de sa fille, j'ai cédé à la demande qu'il m'a faite de ne point le quitter jusqu'à la célébration du mariage.

Voilà, Monsieur, tous mes secrets; je les dépose dans votre sein. Vous serez fâché, je pense, de votre injustice envers moi, et j'espère que vous m'accorderez votre estime: je la compte au nombre de mes consolations.

Vous me reverrez le jour même du mariage; on attend madame de Pressange pour le célébrer. En sortant de l'église, je cours me jeter dans vos bras, et vous prier d'accélérer mon départ pour Paris.

Adieu, Monsieur, recevez l'hommage du plus tendre et du plus profond respect de

COULANGES.

LETTRE CXLIX.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 14 juin 17..

Vous croyez donc, ma chère Adèle, que le bonheur rend moins communicatif que le chagrin. « Dans le bonheur, dites-vous, l'ame se plaît à concentrer ses émotions, pour mieux en savourer les douceurs; dans la douleur, au contraire, elle s'élance vers l'amitié comme vers un refuge contre les maux qui l'accablent. » Je ne sais, ma chère, mais sans vouloir combattre votre opinion, je crois qu'il est des chagrins que l'on craint de confier. Ceux qui sont sans remède, par exemple; il peut s'en trouver..... Croyez-vous que l'ame sensible veuille en fatiguer l'amitié? Hélas! sans le

vouloir, vous renfermez dans cette première phrase de votre lettre, deux reproches à-la-fois. Si vous vous plaignez de mon silence, si vous l'attribuez à l'ivresse de mon bonheur, qui vous éloigne, dites-vous, de mon souvenir; ne pourrois-je pas croire, d'après vos expressions, que vous fûtes dans un autre tems, fatiguée de mes plaintes? Cependant, si plus juste pour vous que vous ne l'êtes pour moi, je veux me persuader que ma triste confiance ne vous a jamais importunée, de même ne devriez-vous pas croire que je me plairois à vous parler de mon bonheur, si nulle agitation ne l'avoit troublé? Hélas! j'ai retardé ce doux épanchement de l'amitié, dans l'espoir que je pourrois enfin satisfaire votre coeur, après l'avoir si souvent affligé.

Je l'attends sans cesse, ce moment si désiré!... Chaque soir je l'espère pour le lendemain, sans le voir arriver; tous les couriers, je me flatte que l'époque en sera fixée par une lettre de ma tante, qui nous an-

noncera son retour; et chacun d'eux trompant mon espérance, contrarie mon coeur, et me condamne au silence pour ne plus vous attrister. . . . . .

Sans doute je suis heureuse de voir Alfred à toutes les heures du jour; mais son impatience sur le retard continuel que l'on porte à notre union, l'incertitude où je suis du moment qui doit fixer mon sort, tout me cause des craintes. . . . . et souvent de trop justes inquiétudes viennent troubler des momens qui devroient être remplis de charmes.

Que vous êtes heureuse, Adèle! Epouse chérie, vous êtes estimée de celui à qui le sort vous a liée; votre coeur jouit en paix de tous ses sentimens! Heureuse mère, heureuse épouse, vous vivez au sein de la vertu, votre amour est un devoir! Hélas! le mien n'est encore qu'une foiblesse! . . . . L'union que mon coeur réclame doit seule purifier mes sentimens; cependant, il ne dépend plus de moi d'éteindre la flamme qui les entretient. Dites-moi, Adèle, puis-

je être calme, et ne pas regarder en frémissant le bonheur dont je jouis, puisque les évènemens paroissent se réunir pour éloigner sans cesse un lien sacré, qui seul peut faire approuver le plus tendre amour?

Puis-je être heureuse tant que la vertu m'ordonnera une réserve qui peut faire douter Alfred de mes sentimens? Si son amour n'étoit fondé que sur une beauté passagère, qu'il semble trop priser en moi, un instant ne peut-il pas faire évanouir cet amour auquel tient ma vie? Que deviendrois-je si je perdois l'estime d'Alfred?...

Vous voyez, ma chère amie, que j'eusse mieux fait d'attendre pour vous écrire, que la décision de mon sort eût détruit des terreurs que ma confiance en vous me force à vous faire partager.

Oui, je suis à-la-fois heureuse et tremblante; à chaque instant du jour, je crains de voir s'évanouir le bonheur dont je jouis. Je regarde autour de moi avec inquiétude, je me trouble également de la sécurité de mon père, et de l'impatience d'Alfred; je

passe alternativement de l'espérance à la crainte; si je crois n'être pas éloignée du moment qui doit combler tous mes vœux, l'instant d'après je frissonne de la crainte qu'il ne s'échappe sans retour.

Ne me grondez donc plus, ma chère Adèle, d'un silence trop bien motivé! Ne me grondez pas, sur-tout si je ne puis combattre les trop justes impressions que je reçois. En songeant au passé, il vous sera facile d'excuser mes terreurs; plus je suis heureuse, et plus, sans doute, je dois frémir d'éprouver des revers.

Adieu, mon amie, adieu.

LETTRE CL.

ALFRED A FERDINAND.

Au château de Key... le 20 juin 17..

Nous avons reçu hier une lettre de madame de Pressange, dans laquelle elle té-

moigne une grande impatience d'être retenue si long-tems de loin de nous. Elle sollicite son frère de fixer le jour de mon mariage, sans attendre qu'elle puisse fixer celui de son retour, quoiqu'elle soit persuadée, dit-elle, qu'elle aura tout terminé dans la première quinzaine du mois de juillet. Mon père, après avoir lu cette lettre que M. Duménil lui a communiquée, a profité des sollicitations de madame de Pressange, pour renouveler les siennes; et après de vives instances, M. Duménil a promis enfin, que si madame de Pressange n'étoit pas arrivée dans la première semaine du mois d'août, on ne l'attendroit pas pour célébrer mon mariage.

Voilà le résultat de mes instances, mon cher Ferdinand; j'ai instruit Elise de cette promesse accordée aux sollicitations de mon père. Ma céleste amie a éprouvé un instant de joie qu'elle a fait passer jusqu'à mon cœur; elle y a calmé le murmure causé par la longue attente à laquelle on réduisoit encore mon amour. Heureuse de pouvoir fixer

ses idées sur le moment d'une union si chère, elle m'a communiqué ses sentimens, elle a su voiler avec une adresse touchante les craintes que lui donnoit ce long retard, en ne m'entretenant que d'un bonheur assuré, puisqu'enfin on venoit définitivement d'en fixer l'époque.

Dans le premier moment, je n'ai vu que ce qu'Elise vouloit me faire voir; je me suis livré à la joie d'une douce espérance; mais bientôt sa figure angélique en reprenant une teinte de mélancolie, m'a dévoilé les secrets de son ame. « Notre position est changée, m'a-t-elle dit en rougissant; et malgré moi dans ce retard forcé je ne vois que le commencement de notre punition. » Sa tête s'est penchée sur mon sein, ses larmes ont coulé; les témoignages de mon amour, loin de la calmer, n'ont servi qu'à aigrir sa peine, qu'à exciter ses craintes; elle a fui loin de moi; et depuis ce jour je n'ai pu retrouver un instant d'entretien.

J'ai porté mes plaintes à M. de Cou-

langes sur l'entêtement de M. Duménil; il m'a écouté d'un air agité qui a augmenté ma confiance en lui, je l'ai supplié de parler en ma faveur, pour obtenir de rapprocher l'époque de mon bonheur : soit que je l'aie importuné par mes instances, soit que son impatience contre M. Duménil ait eu un autre motif que mes intérêts, je l'ai trouvé plus froid à la fin de notre entretien; il a blâmé quelques-unes de mes expressions, et a fini par se contenter de m'exhorter à la patience.

Mon cher Ferdinand, que deviendrai-je? Elise sans cesse entourée, semble chercher à tout instant une sauve-garde contre mon amour; elle fuit le tête-à-tête avec un soin qui m'outrage. Mon père et M. de Coulanges me croyent insensé quand je me révolte contre leurs conseils, et que je parois regarder comme un siècle de tourmens les longues semaines qu'il faut passer avant d'arriver au jour heureux. Hélas! ils ignorent à quel supplice me livre l'amour!... ils croyent que je puis jouir en paix de ma

situation présente, ils ne savent pas que j'ai perdu ce bonheur si pur... ils ne savent pas que les craintes d'Elise me troublent! Ils ne voyent pas même jusqu'où M. Duménil, dans son entêtement, pousse loin l'imprudence, lorsqu'après de longues années passées dans les larmes, il me place près du trésor de mon coeur! Personne ne pense à abréger mon supplice! Imprudens! leur sécurité redouble mes tourmens!... Ne devroient-ils pas frémir des dangers auxquels ils nous exposent?...

Si Elise se livroit à ma foi, si fier de son estime je pouvois lui faire le sacrifice volontaire de mes désirs, je trouverois dans mes privations mêmes, une jouissance qui au moins répandroit quelque douceur sur les jours d'attente auxquels le caprice de M. Duménil nous condamne; mais s'il faut continuer à souffrir de la rigueur, de la méfiance d'Elise, je ne sais si je pourrai supporter long-tems encore une position plus cruelle cent fois que tous les tourmens auxquels m'a livré notre longue séparation.

Adieu, mon cher Ferdinand; si tu veux conserver ton ami, si tu crains pour sa raison, fais des voeux pour le prochain retour de madame de Pressange.

LETTRE CLI.

ÉLISE A Mme. DE PRESSANGE.

Au château de Key... le 25 juin 17..

J'ai appris avec attendrissement, ma chère tante, vos sollicitations auprès de mon père pour l'engager à ne plus retarder le jour de mon mariage. Ne doutez pas que je ne regrette sincèrement de ne pas vous voir le témoin de mon bonheur; mais cette privation, quelque pénible qu'elle soit, n'aura pas au moins de suites funestes! Je ne puis me défendre de la crainte qu'Alfred dans son impatience ne se laisse aller à quelque

emportement dont il pourroit résulter de grands malheurs! Déjà deux fois il s'est attiré les réprimandes de mon père; il se dépite trop ouvertement; il accuse mon père de bizarrerie, et met si peu de prudence dans ses propos, que je tremble à chaque instant qu'il ne soit la cause de quelque scène trop vive; vos représentations en donnant plus de force à celles du comte de Boransac, ont enfin déterminé mon père à fixer le tems de mon mariage; il se célébrera dans les premiers jours du mois d'août. Je vous dois donc, ma chère tante, une décision qui a calmé Alfred.

Il me reste encore l'espérance, que d'ici au mois prochain vos affaires terminées vous donneront la liberté de vous trouver à mon mariage; alors tout seroit bonheur! Mais si je dois souffrir de ne pas vous voir auprès de moi, j'aurai au moins la certitude que votre retour ne sera que retardé; au lieu que tant que mon mariage ne sera pas conclu, qui me donnera la certitude que je serai unie à Alfred? O ma tante! aujour-

d'hui, plus que jamais, il faut m'unir à Alfred, ou me laisser mourir !

Cependant, obligée de contraindre mes sentimens jusqu'au jour où mon heureux sort me fera un devoir de les laisser paroître, Alfred ne peut-il pas croire que mon amour est différent du sien? Peut-être il pense que je l'aime foiblement! Eh! si pourtant l'amour plus fort que moi, me faisoit oublier les pénibles devoirs qu'exige ma position, Alfred alors peut me croire trop foible! Et son estime !... O ma tante ! que devenir sans l'estime d'Alfred?

Le lien sacré que mon coeur demande, peut seul rassurer mes sentimens; c'est alors que sans contrainte je pourrai aimer mon Alfred; c'est alors que sans effort, je pourrai pratiquer toutes les vertus qui me mériteront son amour.

Le comte de Boransac nous quitte demain; il ne peut se passer plus long-tems des plaisirs de Bordeaux, où il va attendre votre retour. La vie uniforme que nous menons, l'ennuie; et si vous n'arrivez pas

ce mois-ci, ma chère tante, je prévois que nous ne reverrons le Comte que le jour de mon mariage. Cet évènement peu important m'a attristée; il auroit été la cause d'un grand chagrin pour moi, si mon père ne s'étoit opposé au départ d'Alfred que sans réflexion, le Comte trouvoit tout simple d'emmener avec lui. Il est bon le Comte, mais en vérité il est bien léger; Alfred est mille fois plus raisonnable; et je ne trouve rien de si injuste, que la crainte où est mon père, qu'Alfred n'ait du penchant à suivre l'exemple du Comte.

Adieu, ma chère tante, je ne veux pas perdre l'espoir que bientôt vous nous ramènerez le comte de Boransac, pour avancer d'un commun accord le jour de mon bonheur; recevez avec bonté l'hommage de mes plus tendres sentimens.

LETTRE CLII.

ALFRED A FERDINAND.

Au château de Key.... le 3 juillet 17..

Elise vouloit écrire à ta soeur; mais un peu souffrante depuis hier, elle m'a prié de vous instruire du départ de mon père pour Bordeaux; elle attache une grande importance à ce léger changement dans notre intérieur. Cette chère amie s'inquiète, se tourmente de tout; elle me rend bien malheureux! Je crains qu'elle ne tombe malade; elle est dans un abattement qui m'effraye. Prie ta soeur de lui écrire, de l'encourager; mais point de reproche, ni de marques d'inquiétudes sur une tristesse qu'il ne faut pas blâmer, qu'il faut seulement chercher à distraire. Hélas! la marquise de Lonel en

ignore le motif! Il me cause une vive douleur lorsque je ne puis me dissimuler que c'est moi qui dans un seul instant ai détruit la paix dont jouissoit cette ame pure! Nos heures se passoient avec tant de délices! aucun nuage ne troubloit nos heûreux jours! Insensé que j'étois!... Egarement funeste!.. Céleste Elise, mieux que moi tu savois jouir du bonheur de nous revoir après une si longue absence; tu savois apprécier tous les instans dont j'ai été assez barbare pour troubler les douceurs! Tu m'en punis cruellement! Au moins si je pouvois te parler, si tu voulois m'entendre, le langage de l'amour le plus pur dissiperoit tes injustes terreurs!

O Ferdinand! que peut-elle craindre? que peut-elle redouter? Elle connoît mon repentir, et mon amour qu'elle a su diviniser, devroit lui être un sûr garant que sa personne m'est sacrée!

Cependant depuis le départ de mon père, les occasions de parler à Elise sont devenues plus rares encore; elle paroît elle-même

les éviter. M. Duménil et M. de Coulanges qui se séparent rarement, paroissent être convenus de surveiller le trésor qui m'appartient, et auquel M. Duménil lui-même n'a de droits aujourd'hui que ceux que lui donnent ma patience et ma soumission; mais s'il s'éloigne d'Elise, je remarque qu'un regard jeté sur M. de Coulanges, dit clairement : « Ne les laissez pas seuls »; et M. de Coulanges avec son air froid, son peu de zèle pour moi, dont mon coeur commence à murmurer, M. de Coulanges reste auprès d'Elise, qui de son côté me paroîtroit plus disposée à le retenir s'il songeoit à s'éloigner, qu'à s'offenser d'une contrainte dont elle fait sa sauve-garde.

Eh! je murmure sans raisons! je m'offense injustement! Crois-tu ces reproches bien fondés? dis-moi, Ferdinand? Cependant Elise a désapprouvé mes plaintes.

L'Abbé qui ignore la cause de mes tourmens, m'a ménagé ce matin un instant d'entretien avec Elise. Je les ai rencontrés dans le parc; l'Abbé s'est éloigné, et j'ai pu

passer quelques momens avec l'idole de mon coeur. Je me suis plaint amèrement de sa méfiance, et de la gêne où elle me tient; elle a blâmé ce qu'elle appelle mon injustice envers elle, et mon manque d'égards envers son père dont elle a eu la barbarie de louer la douceur; elle a prétendu que souvent M. Duménil avoit donné des preuves de son indulgence, en me pardonnant des vivacités qui devoient lui déplaire; elle prétend que dans mon humeur, je traite M. de Coulanges avec une dureté indécente. Puissance de l'amour! je venois près d'Elise la révolte au fond du coeur; et son doux langage, son doux regard, m'ont fait supporter ses reproches! Pour un instant, je me suis cru des torts; je lui ai demandé pardon; je lui ai promis une entière soumission, je lui ai promis de me résigner à toute la contrainte à laquelle elle condamnoit mon amour; mais M. Duménil et M. de Coulanges, en venant nous interrompre, m'ont rendu à toutes mes fureurs,

Dis-moi, Ferdinand, que deviendrai-je

si ma bizarre position doit encore durer long-tems? Puis-je me fier à la promesse de M. Duménil? Non : je t'avoue que je n'ai de confiance que dans le retour de madame de Pressange. Cette promesse d'assurer mon bonheur dans les premiers jours du mois d'août, n'est de la part de M. Duménil qu'une manière convenable de se débarrasser des sollicitations de mon père ; je crois que le moindre prétexte sert au désir qu'il a de ne pas conclure ; le retour de madame de Pressange peut seul le forcer à remplir ses engagemens ; et il faut que tant de témoins enfin, forcent son honneur à tenir une promesse qu'aucun prétexte alors ne lui permettra plus de différer.

Tourmenté par le chagrin d'Elise, qui se livre à des inquiétudes qui paroissent nuire à sa santé ; tourmenté par le désir de remplir la promesse que je lui ai faite de me conformer à toutes ses volontés, et par l'impossibilité où je suis de soumettre mon coeur, de plier mon caractère aux caprices

de M. Duménil, aux soins insultans de M. de Coulanges, je suis trop malheureux! En vérité, Ferdinand, je suis mis à de trop fortes épreuves; et si je ne craignois d'ajouter aux tourmens d'Elise, je crois que j'adoucirois les miens, en allant passer quelques jours à Bordeaux avec mon père: mais c'est une distraction à laquelle il ne faut pas songer; j'aime mieux encore souffrir près d'Elise, que de courir le risque de l'affliger.

Adieu, mon ami; plains-moi d'être à-la-fois le plus heureux, le plus tourmenté, le plus amoureux et le plus désespéré des hommes.

LETTRE CLIII.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... le 9 juillet 17..

Félicitez moi, ma chère, tous les sujets de plaintes d'Alfred, tous les motifs qui ont occasionné vos reproches, tout a disparu; ma tante arrive. En ce moment, à l'heure où j'écris, elle quitte Paris, elle s'approche de nous; ô bonheur!

Alfred est comme un fou; nous ne pouvons contenir notre joie; nous avons béni et lu mille fois la lettre qui dissipe nos craintes et assure notre bonheur; il n'en est pas plus rapproché, mais aujourd'hui je n'ai plus de craintes, il me paroît assuré. Ma tante étant obligé de s'arrêter dans une terre aux environs de Tours, ne peut être

ici au plutôt que vers les premiers jours d'août ; cependant ses affaires terminées m'ôtent tout l'effroi que me donnoit le retard qu'elles causoient à l'accomplissement de mes vœux. J'ai tant de confiance dans le retour de madame de Pressange, que je ne murmure pas de l'obligation où elle est de passer quelques jours dans la terre d'un des héritiers de son mari, qui a des comptes à régler avec elle ; il me suffit d'être assuré du bonheur de la revoir, pour dissiper toutes mes craintes. Ma tante paroît fort contente du sort qu'on lui a fait, et de l'indépendance qu'elle va lui devoir. Elle me dit d'adresser mes lettres à Tours, *poste restante* ; elle doit, ajouta-t-elle, quitter Paris trop tôt pour y recevoir de mes nouvelles ; elle nous donne l'assurance de n'avoir plus rien à faire qui puisse y prolonger son séjour.

O ma chère Adèle ! depuis aujourd'hui seulement j'espère ; ce voyage de ma tante, ce voyage forcé, qui ne me paroissoit être venu à l'heure de mon bonheur que pour

lui nuire, m'a toujours affecté des plus sombres terreurs; les promesses de mon père ne suffisoient pas pour les dissiper; mais aujourd'hui ma tante, en terminant ce procès que je croyois interminable, m'a rendu la tranquillité. Je connois trop mon père, pour avoir cru un seul instant qu'il eût été possible de le faire changer dans ce qu'il avoit d'abord décidé, et je frémissois de la pensée que dans un long espace de tems employé à attendre le retour de ma tante, il ne survînt quelque nouveau malheur; mais à présent je ne gémis plus, je ne me tourmente plus, le retour de ma tante me rassure; je reprends toute ma sécurité en voyant lever le seul obstacle qui fût porté à l'accomplissement de mes plus ardens désirs.

Pardonnez-moi, ma chère Adèle; je vous en prie, pardonnez tous les tourmens que je vous ai causés; votre tendre amitié pour moi exigeoit ma confiance; il m'eût été impossible de vous en imposer sur les craintes que me causoit ma pénible po-

sition ; oh ! bien pénible ! bien cruelle, je vous jure !......

Adieu, Adèle.

LETTRE CLIV.

ALFRED A FERDINAND.

Au château de Key.. le 10 juillet 17..

Le bonheur m'est enfin rendu, mon cher Ferdinand ; Elise place toute sa confiance dans le retour de sa tante ; et reprenant sa tranquillité, se livrant à l'espoir de notre prochaine union, elle laisse parler mon amour, sans me montrer de crainte ; elle se fie à ma foi : mon respect pour ses vertus lui est devenu un sûr garant qu'elle n'a rien à redouter de moi. Depuis l'heureuse nouvelle du retour de madame de Pressange, ma céleste amie cesse de me fuir ;

et quoique les occasions de nous parler soient rares, cependant n'y mettant plus elle-même d'obstacle, nous avons pu causer confidentiellement. Combien, dans ce doux entretien, j'ai découvert de perfections dans cette ame toujours naïve et pure! Elise est un ange; et s'il étoit possible qu'un seul instant mes sens égarassent ma raison, la crainte de l'affliger et de me rendre indigne de son amour arrêteroit l'impétuosité du mien. Non, je ne troublerai pas la sécurité de mon amie, je ne trahirai pas sa confiance; je saurai être heureux de tous les sentimens qui m'unissent à elle. Oui, mon coeur sait entendre le langage du sien.

J'aurois voulu que tu eusses été témoin des différens effets qu'a produits ici la lettre de madame de Pressange. M. Duménil, M. de Coulanges, Elise et moi, nous étions réunis dans le salon, lorsqu'on l'apporta. Elise reconnut bientôt l'écriture de sa tante; une rougeur subite couvrit ses joues, et ses regards inquiets fixés sur son père,

montroient son impatience et ses craintes: M. de Coulanges fixa Elise; je crus m'appercevoir qu'il pâlissoit. M. Duménil, sans s'émouvoir, décacheta la lettre trop lentement pour notre impatience, et après l'avoir parcourue, nous dit assez froidement, en regardant M. de Coulanges: « Ma sœur arrive. — Elle arrive! s'écria Elise. O mon Alfred! ajouta-t-elle, en me jetant un regard que je n'oublierai de ma vie. » M. Duménil nous donna la lettre à lire, en s'éloignant de nous, et fut se placer près de la fenêtre, où il resta pendant que j'en fis tout haut la lecture; Elise, tremblante de joie, n'auroit pu se charger de ce soin.

Lorsque j'eus fini de lire la lettre de madame de Pressange, Elise s'apperçut que M. Duménil ne se rapprochoit pas de nous; sa joie alors parut troublée par la crainte que l'exclamation échappée de son coeur n'eût déplu à son père: elle se leva pour s'approcher de lui. Dès qu'il l'apperçut, il la prit dans ses bras, et la serrant contre son coeur: « Je désire, lui dit-il, d'une voix

émue; je désire que tu sois heureuse, ma chère enfant; mais puisque ta tante arrive, nous l'attendrons pour fixer le jour de ton mariage, et j'espère que nous serons tous contens. » Je fus, avec l'impétuosité du sentiment qui m'animoit, jurer à Elise un amour éternel, à M. Duménil une soumission et un respect sans bornes. Il me reçut avec bonté : mais, Ferdinand, je crois qu'il ne m'aime pas; cependant, lorsque je serai l'époux de sa fille, je suis bien sûr de le faire revenir de sa prévention contre moi. Oui, il sera forcé de me rendre justice; il se félicitera un jour d'avoir uni deux coeurs faits pour s'aimer; il se félicitera d'avoir donné à sa fille un mari qui emploiera chaque instant de sa vie à la rendre heureuse.

En nous rapprochant de M. de Coulanges, je lui trouvai un air préoccupé; il tenoit la lettre de madame de Pressange, qu'il avoit ramassée, lorsqu'elle échappa de mes mains, en me jetant aux genoux d'Elise. Il resta rêveur, pendant qu'Elise

et moi nous exprimions tout ce que l'espoir d'un prochain bonheur nous faisoit ressentir; il n'entendit pas deux ou trois questions que lui fit M. Duménil, et il ne revint de sa rêverie que pour parler de son projet d'aller se fixer à Paris. Il parut contraint, lorsque M. Duménil redoubla ses instances pour l'engager à rester jusqu'à mon mariage; ce qu'enfin il accorda à nos sollicitations réunies. Ferdinand, je ne puis m'empêcher de le soupçonner d'être amoureux d'Elise. S'il en est ainsi, j'excuse ses caprices, dont j'ai souffert plus d'une fois, et je suis trop heureux pour ne pas le plaindre, pour ne pas même admirer sa conduite à mon égard, lorsque les occasions de me servir se sont présentées.

Je quittai Elise pour écrire à mon père, et lui faire part de l'heureuse nouvelle; ensuite nous fûmes tous les quatre nous promener en calèche.

Placé vis-à-vis d'Elise, je goûtois un bonheur inexprimable : jamais soirée ne fut plus délicieuse pour moi. Nous rencontrâmes

l'Abbé près de la maison du bonhomme Blaise ; je demandai que l'on arrêtât, pour lui parler de la lettre de madame de Pressange ; M. Duménil, qui vouloit rentrer chez lui, permit à Elise de descendre de voiture, et nous laissa la liberté d'entrer chez Lucile, où nous passâmes le reste de la soirée.

Cette soirée n'eut point de suites affligeantes pour Elise ; je sus modérer mes transports, je sus être heureux de tous les sentimens qui remplissoient mon coeur. Nous rentrâmes au château avec l'Abbé : je passai une nuit tranquille, j'eus un doux réveil, et la journée qui suivit fut également, pour moi comme pour Elise, remplie des charmes les plus purs. O puissance de la vertu ! Chère Elise, je te dois une nouvelle existence ! je t'idolâtre davantage à chaque heure du jour ! et, sans songer que ton amant ait à souffrir de ta rigueur, je pense sans cesse au bonheur que tu réserves à ton époux.

Adieu, mon cher Ferdinand.

S...

LETTRE CLV.

M. DE COULANGES AU PRÉSIDENT DE PIRMONT.

Au château de Key.... le 11 juillet 17..

Je pense comme vous, Monsieur; la conduite de M. Duménil est très-imprudente. Sans douter un seul instant de la vertu d'Elise, de la pureté de son ame, je trouve qu'il ne falloit pas balancer à l'unir à son amant : son père ne devoit pas laisser dans cette longue et cruelle attente deux coeurs si fortement épris; il ne devoit pas mettre ce jeune homme à une si cruelle épreuve; je crains encore qu'au moment de terminer, il ne soit capable de tout rompre, en montrant une méfiance qui pourroit à la fin fatiguer le comte de Boransac, dont l'hu-

meur trop bien motivée pourroit avoir de funestes suites pour Elise.

J'ai fait tout ce qui a dépandu de moi pour déterminer M. Duménil à célébrer le mariage d'Elise, sans attendre madame de Pressange; j'ai essayé de jeter du ridicule sur l'obligation dans laquelle il s'est volontairement placé, d'attendre le retour de la tante pour fixer le sort de la nièce. Pour toute réponse, il m'a sollicité de veiller sur sa fille, et de ne jamais la laisser seule avec Alfred : j'ai été au moment de perdre toute patience, et de trahir le secret de mon coeur; cependant je lui ai promis de répondre avec honneur à la confiance qu'il me témoignoit, dussé-je déplaire à Elise par mon assiduité auprès d'elle.

D'après le caractère de M. Duménil, et la disproportion de son âge avec le mien, mon ascendant sur son esprit me paroît encore plus extraordinaire que celui de Ferdinand sur le comte de Boransac; qui, avec un caractère moins sévère, peut plus naturellement être mené par un jeune homme :

cependant ma surveillance est peut-être plus nécessaire ici que celle de Ferdinand près du Comte.

Depuis que nous avons reçu la lettre où madame de Pressange annonce son retour, Elise a repris sa gaîté, et M. Duménil toutes ses inquiétudes. Je suis également fatigué du bonheur d'Alfred et des tourmens que cause à M. Duménil, l'obligation de conclure le mariage de sa fille. Ce que j'ai souffert à la réception de la lettre de madame de Pressange, ne peut s'exprimer; cependant la joie d'Elise fut pour un moment la récompense de mes pénibles efforts; mais rien ne me dédommagea à la fin de cette même journée d'être forcé d'écouter et de combattre les opinions de M. Duménil, sur le caractère d'Alfred. Je vous avoue, Monsieur, qu'il m'a fallu une force surnaturelle pour supporter les reproches qu'il me fit de n'avoir point cherché à plaire à sa fille. Sans les sollicitations des jeunes gens, je partirois à l'heure même : le rôle que je joue ici est bien pénible! L'espoir de faire

le bonheur d'Elise peut seul me retenir; il faut que son sort s'accomplisse avant que je me permette d'aller porter au loin mes regrets et ma douleur.

M. Duménil étoit fort attaché à sa femme; il l'a rendue très-heureuse, mais il n'a jamais connu l'amour. Il en blâme les égaremens, et il n'en conçoit pas la puissance. Il n'a connu dans sa vie d'autre passion que celle qu'il a pour sa fille. J'ai profité de l'égarement que lui cause son amour paternel, pour comparer tous les sentimens dont un coeur tendre peut être susceptible, et lui en faire sentir la puissance; mais mon discours l'a peu frappé. Il ne regarde l'amour que comme une erreur des sens, dont il ne peut résulter un véritable attachement que par des convenances étrangères à son délire; il pense que l'aveuglement inséparable de l'amour doit naturellement égarer dans le choix qu'il fait faire.

M. Duménil avoit le désir de ne marier sa fille qu'à vingt-cinq ans; alors Alfred eût été assez âgé, pour que l'on pût se confier

à son caractère, ou rejeter entièrement sa demande, s'il ne montroit pas les vertus que M. Duménil désiroit trouver dans son gendre; mais les circonstances l'ont maîtrisé. Il comptoit, en éloignant Alfred, dès qu'il eut atteint sa dix-septième année, empêcher l'égarement des sens, et tenir ce jeune homme assez long-tems loin de sa fille, pour pouvoir disposer d'elle, et la diriger dans son choix. « Trop heureux si ce choix avoit pu tomber sur un ami, en qui, m'a-t-il dit, il trouvoit toutes les qualités qu'il désiroit dans son gendre. Mais tout le monde s'est mis contre moi, a-t-il ajouté; chacun m'a fait la loi, je n'ai pas été le maître, il m'a fallu renoncer à écouter le langage de la raison, pour laisser ma fille livrée à son propre délire, que ses amis ont travaillé à augmenter, lorsqu'ils auroient dû au contraire chercher à le détruire. Avec moins d'amour, ma fille eût été plus heureuse, même en épousant Alfred; cependant sa santé altérée par l'effervescence de son imagination me force aujourd'hui à me

hâter de combler ses vœux, sans prendre le tems de juger s'ils pourront la rendre heureuse.»

Vous voyez, Monsieur, que mon assiduité auprès de M. Duménil est toujours également nécessaire, qu'il faut me laisser remplir avec honneur la tâche que je me suis imposée, et dont le terme approche. Recevez, en attendant, tous mes remercîmens pour la lettre que vous m'avez écrite. L'estime que vous y montrez pour ma conduite me console et m'encourage : j'attache un grand prix à la mériter toujours, et à vous prouver le respect que j'ai pour vous, ainsi que les tendres sentimens dont je vous prie de recevoir l'hommage.

LETTRE CLVI.

ELISE A Mme. DE PRESSANGE.

Key... le 15 juillet 17..

.... ma tante, il est parti!..... Il est parti et je ne puis le suivre! Il est parti et je ne suis pas sa femme!.... Il est parti! O douleur!

Les loix de l'honneur m'accablent de leur tyrannie! Hélas, si mon père eût tenu sa promesse, l'honneur, l'amour, tout m'eût fait un devoir de suivre Alfred auprès de son père mourant.

Non, rien ne peut plus calmer mon désespoir! Mes pressentimens, mes terreurs, tout se justifiera, et je devrai le malheur de ma vie à celui qui me l'a donnée.

Pourquoi suis-je née? Hélas! pour tourmenter mon père, et pour souffrir!.....

Que ne me laissoit-il mourir, lorsque déjà malheureuse de sa rigueur, j'avois cependant encore confiance dans sa tendresse ! Je serois au moins morte sans remords... Mais sa conduite toujours soutenue ne me laisse aujourd'hui que de la méfiance ; et si près du bonheur, lorsqu'il ne tenoit qu'à lui de l'assurer, lorsque j'aurois passé ma vie à le bénir, j'ajoute à tous mes maux celui de sentir mon cœur se révolter contre mon père, et de ne pouvoir m'empêcher de l'accuser de mes malheurs. O ma tante ! si les évènemens me sont contraires, j'en mourrai ; mais cette fois je mourrai coupable...

Hier encore, j'étois calme ; l'espoir de vous revoir bientôt avoit rendu la paix à mon ame ; j'attendois tout mon bonheur de votre retour ; je comptois sur votre tendresse pour déterminer mon père à assurer mon sort. Quelques inquiétudes combattues par Alfred, se dissipoient près de lui ; je comptois les jours, mais je les comptois sans trouble. Hélas ! aujourd'hui Alfred s'éloigne ! Son père est mourant ! Je reste

en proie à toutes mes terreurs ! . . . .

Peut-être qu'à l'heure où j'écris, le comte de Boransac succombe ! Une attaque d'apoplexie dont il est atteint pour la première fois, le sépare peut-être à cet instant même, d'un fils qu'il aime, d'un fils dont il a voulu assurer le bonheur !

Je ne reverrai plus le père d'Alfred ! Alfred dans sa douleur ne m'aura pas auprès de lui ! . . . et cette mort peut changer les évènemens, elle peut entraîner après elle de nouveaux malheurs ! Je frissonne de crainte ! mon coeur est oppressé ! il voudroit se dérober au nouveau coup qui lui est porté ! il redoute une atteinte mortelle ! . .

O ma tante ! quelle sera ma destinée ! . . .

Ce matin, lorsque le courier apporta cette funeste nouvelle, nous étions dans le parc ; Alfred tenoit ma main qu'il pressoit contre son coeur, l'Abbé près de nous jouissoit de nous voir ensemble. Ce que son amitié lui faisoit dire à Alfred avoit ému mon coeur par les plus doux sentimens, lorsque nous

reconnûmes un des gens du Comte qui parloit à mon père et à M. de Coulanges, qui étoient à quelque distance de nous; nous courûmes pour savoir des nouvelles du Comte, dont nous espérâmes que ce courier extraordinaire nous annonçoit le retour. Hélas! que devins-je, lorsque j'entendis que le pressant danger où étoit le Comte, appeloit Alfred auprès de lui! A cette affreuse nouvelle, ma tête se troubla, ma raison s'égara, il me sembloit que je voyois Alfred pour la dernière fois.

Malgré mes cris, mes sanglots, il s'éloigna de moi!... de moi qui aurois dû le suivre! qui aurois dû ne m'en séparer jamais!... Je ne pus supporter le tumulte des sentimens qui remplissoient mon coeur! Je quittai mon père dont les caresses me fatiguoient, loin de calmer ma douleur!

Hélas! si j'étois la femme d'Alfred, je pleurerois avec lui! et, s'il perdoit son père, ces jours de deuil passés près d'Alfred, auroient rendu pour lui et pour moi nos larmes moins amères. O Dieu! quelle

différence dans ma situation !...........

Alfred s'éloigne de moi, lorsqu'il est encore étranger à ma famille ! lorsqu'un seul revers peut encore me séparer de lui pour toujours !... Il n'a de droits ici que ceux que mon cœur lui donne ; et ce malheureux cœur n'a déjà que trop éprouvé que ses droits sont insuffisans ! La volonté de mon père reste encore l'arbitre de ma destinée ! Si les évènemens apportoient le plus léger obstacle à l'accomplissement de mes vœux, seroit-ce dans la tendresse paternelle qu'il faudroit placer ma confiance ? oh ! non. La cruelle expérience ne m'a que trop appris à ne plus compter sur l'indulgence de mon père !...

On a envoyé à Bordeaux ; j'attends le retour du courier ; je l'attends au milieu des angoisses les plus cruelles ! O ma tante ! peut-être n'arriverez-vous que pour essuyer mes larmes ! Pourquoi m'avez-vous quittée ?... Cruel voyage ! que déjà il me cause de pleurs ! Cette lettre que je vais adresser à Tours, vous déterminera peut-être à hâter

votre départ : que le ciel permette enfin que cet empressement ne soit pas inutile ! qu'il permette qu'après tant d'épreuves, je doive à votre tendresse la fin de mes malheurs ! . . .

Mon père vient de m'apprendre que les nouvelles arrivées à l'instant de Bordeaux, sont moins cruelles que je ne l'avois craint. Le Comte respire encore; son état étoit moins alarmant à l'heure où notre courier a quitté l'hôtel de Boransac. Un mot que l'abbé Aimery écrit à mon père, nous invite à conserver quelque espérance. Alfred trop accablé de sa douleur, n'a pu songer à m'écrire : je le conçois ! Que ne suis-je auprès de lui ! je devrois y être ! je devrois partager sa peine; tout devroit me faire une loi de pleurer avec lui, et d'employer tous les sentimens de mon cœur à le distraire de ses trop justes inquiétudes.

Adieu, ma chère tante; adieu : revenez, hâtez-vous, s'il est possible; peut-être que mon sort peut encore dépendre de vous.

LETTRE CLVII.

L'ABBÉ AIMERY A MADAME DE PRESSANGE.

Bordeaux, le 19 juillet 17..

MADAME,

J'arrive du château de Key... où j'ai porté la bonne nouvelle du prochain rétablissement de M. le Comte; il est aujourd'hui hors de tout danger. L'attaque a été vive; cependant les médecins s'accordent à juger que M. le Comte pourra, dans la semaine prochaine, retourner à la campagne : je le désire de tout mon cœur, et j'ai malheureusement, Madame, de bien fortes raisons pour souhaiter qu'il s'éloigne de chez lui, et qu'il ramène son fils à Key...

Mademoiselle Elise qui est un peu souffrante, m'a prié de vous écrire que M. le Comte se trouvoit mieux; je m'acquitte avec d'autant plus de plaisir de cette commission, qu'elle me donne l'occasion de vous supplier de hâter votre retour. N'ayez point d'inquiétude sur la santé de mademoiselle votre nièce; son indisposition ne vient que de ses nouveaux chagrins qu'elle oublieroit bien vîte, si on lui procuroit la tranquillité dont elle a besoin. Votre retour, Madame, peut la rassurer; c'est à lui seul que nous pourrons devoir le bonheur de nos jeunes gens.

J'ai gardé au château de Key... le secret de ce qui se passe ici; mais je me suis réservé de vous en instruire; il me tarde bien que nous soyons tous à l'abri des pièges qu'on ne cessera de nous tendre, tant que des intérêts divers feront souhaiter la rupture d'un mariage qui doit, en assurant le bonheur de nos chers enfans, contrarier les vues ambitieuses d'une partie de nos enne-

mis, et faire perdre à une personne trop connue, toute espérance de séduire de nouveau mon jeune pupile.

Je ne puis vous dire, Madame, combien j'ai été scandalisé de trouver madame de Grandval auprès de M. le Comte. Dans les premiers momens, la douleur d'Alfred à la vue de son père mourant, l'intérêt que moi-même je prenois à M. le Comte, m'avoient empêché de réfléchir sur tous les motifs de l'établissement de cette femme à l'hôtel de Boransac; mais bientôt j'appris qu'une légère incommodité qu'avoit eu M. le Comte avant son accident, en avoit été le prétexte, et que dès-lors madame de Grandval avoit demandé plus d'une fois qu'on rappelât Alfred pour tenir compagnie à son père. Je jugeai que, libre de ses actions par l'absence de M. le Président qui est dans l'une de ses terres, madame de Grandval avoit espéré tirer parti de la circonstance pour attirer Alfred auprès d'elle, et procurer à M. Duménil quelque motif

valable, pour retarder encore le mariage de sa fille, ou peut-être même lui fournir l'occasion de le rompre.

Malgré l'état effrayant où étoit M. le Comte, mon intérêt pour son fils m'a promptement engagé à observer ce qui se passoit autour de moi, et j'ai vu clairement que je ne me trompois point dans mes suppositions. La douleur où étoit Alfred, en détruisant l'effet des avances de la Présidente, a découvert à ma vue le désir qu'elle avoit de le séduire. Ce désir irrité par la conduite d'Alfred, a été poussé au point de l'emporter sur toutes les bienséances qu'exigeoit sa position, et je suis resté sans aucun doute que les projets sur le fils étoient les seuls motifs des attentions pour le père.

Ce soir en arrivant du château de Key... j'ai trouvé toute la cabale réunie dans l'appartement du malade. Monsieur et mademoiselle de Belval et madame de Grandval y jouoient chacun leur rôle accoutumé, et me paroissoient absolument tels que plus d'une fois vous me les avez dépeints, tels que M. Fer-

dinand lui-même les avoit vus. J'ai partagé les mêmes opinions, à l'exception de la prévention de M. Ferdinand pour madame de Grandval : je ne puis sur ce point être d'accord avec lui, croyant cette femme plus coupable que les autres, et même absolument sans excuse, puisqu'elle ne peut avoir dans son désir de captiver Alfred, qu'un égarement qui lui fait braver tous ses devoirs.

Dès que je suis entré chez M. le Comte, Alfred s'est levé avec empressement pour venir au-devant de moi ; il espéroit que je lui apportois une lettre d'Elise en réponse à celle que je lui avois remise de sa part ; mais j'ai été obligé de le chagriner en lui apprenant qu'Elise, trop souffrante pour écrire, s'étoit contentée de me charger de l'assurer qu'elle ne tarderoit point à lui répondre. Pendant que nous causions à l'écart, que je satisfaisois à toutes ses questions, M. le vicomte de Valserre s'est fait annoncer chez M. le Comte. Alfred, s'appercevant de ma surprise en voyant ce fameux Vicomte avoir accès chez son père, m'a

instruit que ce matin même, il avoit appris que depuis le séjour de madame de Grandval à l'hôtel de Boransac, elle y recevoit sa société intime, comme si elle eût été chez elle, et que nous n'avions dû la solitude où nous avions vécu dans les premiers jours, qu'à l'état alarmant où avoit été M. le Comte.

Après avoir instruit Alfred de tout ce qu'il désiroit savoir, nous nous sommes rapprochés de son père, et madame de Grandval a proposé de rétablir, pour célébrer la convalescence du Comte, les parties que l'on faisoit lors de la légère incommodité qu'il avoit eue. Pendant que l'on attendoit la table de jeu, j'ai été condamné à entendre l'éloge qu'a fait M. le Comte, de la conduite de madame de Grandval; il a exalté les procédés d'une femme si jeune, et si belle, qui pour tenir compagnie à un homme aussi âgé que lui, avoit renoncé aux plaisirs de la société brillante dont elle faisoit le premier ornement, et s'étoit contentée de la réunion de quelques amis qui

composoient la société qu'elle destinoit à le distraire. J'ai appris d'Alfred que le vicomte de Valserre étoit un des favoris de la Présidente. Dans la matinée, peu d'heures après mon départ, il étoit resté assez long-tems seul avec elle dans son appartement. Alfred qui l'avoit cru parti, ayant voulu prendre l'air, et étant descendu au jardin, l'avoit vu à quelque distance de la maison, avec la Présidente. Alfred vouloit les éviter; il revenoit sur ses pas, lorsque la Présidente l'avoit appelé pour lui présenter le Vicomte. Pendant le dîner, elle en avoit fait un grand éloge, et avoit annoncé sa visite pour le soir.

Quelle société, Madame! Sous quel jour effrayant ne devons-nous pas voir l'établissement que M. le Comte a laissé faire chez lui. Je frémis des suites que tout ceci peut avoir, si l'on ne se hâte d'y mettre ordre.

Lorsque l'on a apporté la table de jeu, M. le Comte a témoigné le désir d'être de la partie; il a fait de vives instances à son

fils pour l'engager à être de moitié avec lui; mais Alfred a refusé et est passé dans sa chambre où je l'ai suivi; je lui ai parlé de la conduite inconséquente que tient son père. Après avoir causé quelque tems sur ce sujet, je l'ai quitté pour venir vous mander tous ces détails, et je l'ai laissé occupé à écrire à mademoiselle Elise.

J'espère que cette lettre que je vais adresser à Tours, ne sera pas long-tems à vous y attendre. Au nom de Dieu, Madame, revenez, puisque c'est dans votre arrivée seule que nous plaçons toutes nos espérances.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame, votre très-humble et très-obéissant serviteur.

L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE CLVIII.

ELISE A ALFRED.

Au château de Key... le 20 juillet 17..

Marc me remet à l'instant la lettre où vous me témoignez vos tendres inquiétudes sur ma santé, parce que je ne vous ai pas répondu hier. Je suis mieux aujourd'hui; ne vous tourmentez pas, mon cher ami; mais hier je n'aurois pu écrire : j'ai même prié l'Abbé de se charger d'annoncer à ma tante le rétablissement de la santé de votre père, afin que cette heureuse nouvelle ne fût pas retardée d'un courier, ne pouvant m'acquitter moi-même de ce soin, et sachant que la poste partoit aujourd'hui.

Cependant la lettre de l'Abbé arrivera à Tours long-tems avant ma tante; mon père

a reçu ce matin une lettre d'elle, encore datée de Paris. Ma tante a eu un accès de fièvre trop fort pour se mettre en route le jour qu'elle avoit fixé pour son départ; mais elle mande qu'étant mieux, elle va partir à l'instant, ne voulant pas tarder davantage à se rapprocher de nous; elle sera ici vers les derniers jours de ce mois, elle nous donne les différentes adresses que je vous envoie, pour que l'on puisse, dit-elle, l'instruire chaque jour de ce qui intéresse ses amis; elle ajoute qu'elle espère recevoir en route la nouvelle du mariage de sa nièce; elle sollicite vivement mon père de conclure tout de suite, et lui demande comme une grace de lui procurer à son arrivée, le bonheur de m'embrasser sous le nom de Boransac.

Ma tante, sans doute, avoit supposé que mon père ne seroit point empressé à nous communiquer ses nouvelles sollicitations; car pour le forcer à ne point en faire un mystère, elle m'a écrit tout ce qu'elle lui mandoit. M. de Coulanges étoit auprès de

nous à la réception de nos lettres ; j'ai lu la mienne tout haut, et j'ai vu que je devois à ce soin, de lire celle de mon père. Après cette lecture, M. de Coulanges s'est conduit en véritable ami, en forçant mon père à fixer définitivement le jour de notre mariage. Toute la discussion s'est passée devant moi ; et quoique je n'aie point à me plaindre de ce qu'a dit mon père, cependant j'ai été plus contente de M. de Coulanges que de lui.

Enfin mon père s'est déterminé : il vient d'écrire au Comte que notre mariage sera célébré le 30 de ce mois.

O mon Alfred ! le bonheur se présente, nous devrions croire que nous allons l'atteindre; et cependant je ne puis jouir en paix des bontés de mon père, du zèle de nos amis, de l'espoir de notre prochaine union. Une impression secrète m'empêche de me livrer à toute la sécurité d'une douce espérance. Un sentiment intérieur, plus fort que moi, me dit que je ne puis compter sur les promesses de mon père. Je ne compte

que sur ma tante, et je crois que ce n'est qu'à son amitié que nous devrons l'accomplissement de nos voeux.

Si vous pouviez concevoir tout ce que je souffre loin de vous, mon ami, vous hâteriez votre retour à Key.... Dieu me garde de vous demander d'abandonner votre père; mais si sa convalescence est bien assurée, ne balancez pas à revenir!

Je sais tout ce qu'exige la tendresse paternelle; je sais tout ce que l'on doit de sacrifices à un père aussi tendre, aussi bon que le vôtre; je sais que, si nous ne sommes pas parfaitement heureux, ce n'est pas sa faute; mais il aime les plaisirs, et je pense qu'il ne se décidera à les quitter que pour être témoin de notre union; revenez sans lui, cher Alfred.

Hélas! ne méritai-je pas aussi quelques sacrifices! Alfred, en faisant celui de quitter votre père, pour vous rapprocher plutôt de moi, croiriez-vous ne pas remplir un devoir aussi sacré que celui qui vous retient près de lui?

Alfred, songes-tu aux consolations que je puis exiger de toi ? Puis-je aujourd'hui vivre en paix, si je suis privée de tes soins ? A tous les instans de ma vie, n'ai-je pas besoin de recevoir les assurances de ton amour ? O Alfred ! le moindre doute sur ta tendresse me feroit mourir ! Et ton absence est devenue pour moi un supplice que rien ne peut adoucir ! Dis-moi, le crois-tu possible, qu'aujourd'hui je puisse vivre sans toi ? Si je te suis toujours chère, si je n'ai pas perdu ton estime, viens rassurer mon coeur, viens calmer des terreurs dont l'amour seul est la cause, et que l'amour seul peut dissiper.

LETTRE CLIX.

ALFRED A ELISE.

Bordeaux, le 21 juillet 17..

Pourquoi, ma tendre amie, t'abandonner à d'injustes craintes, pourquoi ces inquiétudes? Ne suis-je donc plus Alfred, n'es-tu plus Elise? Puis-je avoir un désir, une pensée, un soupir qui ne soit pour toi? Quoi! j'obtins autrefois ta tendresse, je méritai ta confiance, et après les sermens qui nous lient, après le bonheur qui m'a enivré, tu aurois des doutes que tu n'eus pas alors? Ah! rassure-toi, ma douce amie, sois sûre que loin de toi je n'éprouve pas un instant de repos; sois sûr que toutes mes démarches tendent à rapprocher le jour qui doit nous unir pour jamais. Tu m'engages à revenir à Key.... Eh! peux-tu

croire que sans une nécessité impérieuse ; j'eusse pu me séparer de toi? Ah ! ma chère Elise, dans ce moment ne me dois-tu pas plutôt tes consolations que tes reproches ? Tranquillise-toi, mon père va de mieux en mieux ; je ne tarderai pas à me rendre auprès de toi, pour ne te quitter qu'à mon dernier soupir.

A six heures du soir.

Mon père vient de me faire appeler, il exige, il ordonne que je reste encore auprès de lui ; j'ai combattu ses désirs, je lui ai témoigné de la manière la plus vive, l'empressement que j'avois de partir ; mais la foiblesse de son état m'a empêché d'insister ; il ne veut se rendre à Key... que le 29. Après une assez vive dispute, j'ai obtenu la permission de partir le 27, trois jours seulement avant notre mariage. Que cette semaine va être longue !

Quoique mon père soit encore foible, il vient d'écrire à M. Duménil, pour le remercier de sa lettre, s'excuser de ce qu'il ne pourra se rendre à Key... que le 29,

et le prévenir du nouvel arrangement qu'il a fait pour mon retour.

Adieu, ma chère Elise; repose-toi sur mes soins, et sois sûre que je ne négligerai rien pour hâter le bonheur après lequel je soupire. De grace, sois raisonnable, je t'en conjure, ma chère amie, ne t'afflige pas.

LETTRE CLX.

L'ABBÉ AIMERY A MADAME DE PRESSANGE.

Bordeaux, le 23 juillet 17..

MADAME,

J'adresse encore cette lettre à Tours, en espérant cependant qu'elle ne vous y trouvera plus; s'il en étoit autrement, et que les détails que je vais vous faire vous rencontrassent en chemin, je ne doute pas

qu'ils ne servissent à hâter votre marche. L'ascendant que vous donnent vos vertus peut seul nous tirer de l'état dangereux où nous sommes. Je ne connois que vous, Madame, qui puissiez arracher un fils d'auprès de son père, pour le garantir des pièges dont ce père imprudent le laisse entourer. Je frémis des suites de tout ce qui se passe ici; Alfred, soumis à son père, ne sait qu'obéir. M. Duménil est trop sévère, pour que j'ose lui mander combien il seroit nécessaire qu'aujourd'hui il parlât en maître, pour faire venir près de lui son gendre futur. En l'instruisant de ce que je vois, je m'exposerois au danger d'exciter ses défiances sur le caractère d'Alfred, et de lui faire prendre le change sur le motif d'une complaisance dangereuse, que cependant je ne puis qu'estimer, connoissant la véritable cause de la condescendance d'Alfred aux désirs de son père.

Depuis la dernière lettre que j'ai eu l'honneur de vous écrire, l'hôtel de Boransac a pris une funeste célébrité : je crains

qu'elle ne parvienne jusqu'à M. Duménil ; et le projet de madame de Grandval se développant chaque jour à ma vue, me laisse entrevoir une intrigue que je n'ai pas le pouvoir de faire échouer. J'ai balancé si j'écrirois à M. Ferdinand, pour l'engager à venir nous trouver ; mais comme il ne peut quitter le régiment sans demander un congé, j'ai craint que cette démarche ne fît trop d'éclat, et le caractère de M. Duménil me force à des précautions de tous genres ; cependant, si vous n'arrivez pas, je prendrai ce dernier parti ; car seul, je suis sans moyens pour rompre un arrangement qui ne me laisse aucun instant de paix.

Le vicomte de Valserre et madame de Grandval font les honneurs de l'hôtel de Boransac, qui chaque soir devient une véritable maison de jeu. Lorsque madame de Grandval fit la demande à M. le Comte de consacrer, avant son départ pour Key... quelques jours à célébrer sa convalescence, et que l'on eût reçu la lettre de M. Duménil, qui annonçoit que le mariage de nos

jeunes gens étoit fixé au 30 de ce mois, M. le Comte accepta de rester à la ville jusqu'au 29, et dès-lors les parties s'arrangèrent avec un éclat qui me parut bien suspect. Je secondai Alfred dans la demande qu'il fit de retourner sur-le-champ auprès d'Elise : il ne put l'obtenir. Madame de Grandval, nous dit M. le Comte, avoit sacrifié tous les plaisirs pour venir lui tenir compagnie ; c'étoit à son fils à l'aider à lui témoigner sa reconnoissance. La scène fut vive et longue, Alfred fut obligé de céder ; je n'avois que la voix de la représentation, on m'imposa silence ; et le Comte ne permit à son fils de partir que le 27 au matin, pour se réunir à Elise, qu'il devoit épouser trois jours après.

Si vous étiez témoin de tout ce que je vois, vous frémiriez pour Alfred. Madame de Grandval emploie vis-à-vis de lui tous les genres de séduction, dont elle me paroît avoir un grand usage. Il faut qu'Alfred soit bien amoureux d'Elise, pour résister à de si fréquentes et de si vives at-

taques ; malgré le peu de jours que nous avons à passer ici, je frémis de quelque aventure qui pourroit porter à Elise un coup mortel.

Madame de Grandval a engagé Alfred à jouer : il a d'abord refusé; mais son père s'étant joint à elle pour le presser, il a bien fallu céder; et le Comte qui aime à veiller, l'a retenu une partie de la nuit dernière à jouer avec lui. Alfred contrarié, et par conséquent distrait, a perdu; mais qu'importe, pourvu qu'au château de Key... on ignore l'emploi qu'on le force à faire de son tems. L'adroite madame de Grandval a profité du malheur d'Alfred pour décider qu'à l'avenir elle seroit de moitié avec lui. J'ai été témoin de l'admiration de M. le Comte pour une aussi noble conduite; c'est avec d'autant plus de peine que je vois son erreur sur les véritables motifs de madame de Grandval, que ni mon caractère, ni mon état ne me permettent de dévoiler entièrement les intrigues de cette femme dangereuse.

Mademoiselle de Belval paroît aussi avoir

conservé ses sentimens pour Alfred ; mais au moins celle-là se conduit avec décence.

Permettez-moi, Madame, de vous écrire sans cesse, et à toutes les adresses que vous avez données sur la route. Non, je ne puis vivre en paix, je ne serai tranquille que lorsque je vous verrai ; je crains que M. Duménil, choqué du peu d'empressement de son gendre à retourner auprès de lui (ce dont il ne manquera pas de l'accuser personnellement), ne retarde encore le mariage. Recevez avec bonté l'hommage du respect avec lequel j'ai l'honneur d'être, Madame,

Votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE CLXI.

ELISE A ALFRED.

Même date que la précédente.

Que je ne m'afflige pas, Alfred! que je sois raisonnable sur l'obligation où vous croyez être de préférer votre père à moi, lorsqu'il n'a plus besoin de vos soins; lorsqu'il dépend de lui, s'il ne peut se séparer de vous, de suivre vos pas; tandis que moi qui vous suivrois par-tout, qui même quitterois mon père pour vous, si l'honneur ne me le défendoit, je vous vois, contre toutes les loix de ce même honneur, me laisser livrée à mille inquiétudes!...

Vous voulez que je ne m'afflige pas, lorsque je puis devenir la victime de votre foiblesse pour un père trop léger, que le plaisir conduit, et qui vous retient loin de

moi, pour vous livrer encore à toute la puissance de ces vains plaisirs, qui déjà vous ont égaré une première fois !

Avez-vous donc oublié le mal que vous a fait la société dont s'entoure votre père ? et l'opinion funeste que le mien a pris de votre caractère, en vous accusant personnellement des fautes que l'on vous a fait commettre ? Songez que si en Angleterre votre conduite vous a valu la bienveillance de mon père, c'est que guidé par l'abbé Aimery, vous ne fûtes coupable d'aucune étourderie ; mais à Bordeaux, conduit par votre père, n'est-ce pas là où vous commençâtes à perdre la confiance du mien ? et à Paris n'achevâtes-vous pas de vous nuire dans son esprit, pour avoir été le complaisant du prince Orsinelli, que votre père vous avoit donné pour Mentor ? Vous voulez que je ne m'afflige pas, lorsque je vous vois replacé dans la même position qui fut l'origine de mes chagrins, et qui jusqu'à ce jour m'a fait verser des larmes si amères ?

Eh bien ! Alfred, remplissez votre des-

tinée; vous êtes condamné à être accusé des torts d'autrui; vous êtes condamné à causer mes malheurs. Oui, Alfred, vous errez dans l'obligation de vos devoirs; ils ont exigé sans doute que vous vous séparassiez de moi; mais croyez qu'aujourd'hui ils exigent que vous quittiez tout pour venir me rassurer.

Hélas! déjà mon père vous accuse! La lettre du Comte lui a rendu toute sa sévère humeur; il comprend difficilement que votre père ait *l'indécence* (c'est son expression) de ne revenir ici que pour le jour de notre mariage; il vous accuse de peu d'empressement, et il a eu la cruauté de dire devant moi, que si vous m'aimiez réellement, votre père auroit perdu ses droits à votre obéissance, en vous ordonnant de rester près de lui, quand vos soins ont cessé d'être un devoir.

O Alfred! . . . Alfred! vous serois-je moins chère? . . . Le jour où l'amour m'égara, vos sermens, vos transports, votre repentir, étoient-ils les derniers élans du

sentiment ? et ma foiblesse ne vous fait-elle voir aujourd'hui en moi, d'autre avantage qu'une beauté passagère ? Alfred ! si j'ai perdu ton estime, il faut mourir ! ..

D'autres femmes, non moins belles que moi, pourront trop facilement me remplacer... Alfred, tu les aimeras jusqu'au jour où, coupables comme moi, ton cœur les rangera dans la classe commune... Aucune cependant, jamais aucune ne t'aimera comme je t'aime ! Alfred, j'inonde ce papier de mes larmes ! elles effacent les caractères que trace la douleur !...

Rappelle-toi la lettre que ma tante m'écrivit pour me féliciter de mon bonheur ! plus d'une fois nous l'avons lue ensemble. « Nous devions alors, me disoit-elle, notre félicité à notre bonne conduite ; la vertu, ajoutoit-elle, *la vertu seule conduit au bonheur ; et si une faute ne trouve pas sa punition dans les évènemens qu'elle prépare, elle la trouve dans les remords*..............
....»

Alfred, te souviens-tu de cette phrase,

que je ne puis, dans mon trop juste effroi, achever de transcrire ?... Oui, ma tante avoit raison; oui, déjà les remords ont commencé mon châtiment! J'ai mérité d'être malheureuse : je le serai. Je suis criminelle!... Dieu ne laissa jamais une faute impunie! et les cris du repentir ne peuvent l'appaiser qu'après que le coupable s'est soumis à la punition qu'il a méritée.

Oh! déjà elle commence pour moi! ta conduite semble dicter mon arrêt! Mais Alfred, frémis, s'il te reste le moindre sentiment pour la malheureuse Elise! frémis... Dieu! suis-je assez humiliée? suis-je un exemple assez frappant de l'avilissement où plonge la perte de l'innocence? J'étois malheureuse, sans doute, mais j'étois sage, mais chacun de mes amis, en plaignant mon sort, approuvoit ma conduite; tous étoient jaloux de me servir; tous avoient ma confiance : j'étois pure, je pouvois laisser lire au fond de mon cœur... Aujourd'hui je n'ose écrire à ma tante, je n'ose écrire à Adèle, je crains de me trahir...

et c'est à mon complice seul que je puis avoir recours.

Alfred, si tu voyois la rougeur qui couvre mon front, aurois-tu le courage, aurois-tu la barbarie de me laisser livrée à toute ma douleur? Il n'est plus tems de m'abuser. Je porte dans mon sein.... et je ne suis pas ton épouse, et mon père, dans sa cruelle sévérité, retarde notre union....... j'aimerois mieux mourir cent fois, que de la faire accélérer par l'aveu de ma faute. Alfred, tu frémiras sans doute de mon malheur; tu connois mon père, tu sais que je m'humilierois en vain; et que si la honte ne retenoit l'aveu de ma faute, la crainte seule devroit me détourner d'une confidence qui te perdroit sans retour. Oui, dans sa colère, mon père nous sépareroit pour toujours. Je mourrois de ma douleur, n'en doute pas; mais après ce pénible aveu, je mourrois avilie..................

Je laisse à ton cœur le soin de te dicter ta conduite.

Adieu.

LETTRE CLXII.

LA PRÉSIDENTE DE GRANDVAL AU VICOMTE DE VALSERRE.

Bordeaux, le 24 juillet 17..

Vous êtes un enfant, Vicomte ; un véritable enfant gâté. Allons, ne boudez pas ; venez ce soir. Que vous importe mes attentions pour Alfred ? Faut-il pour appaiser votre humeur jalouse, que je vous demande excuse d'être trop aimable ? Que voulez-vous ? si c'est un défaut, je ne puis m'en corriger : il faut que vous trouviez bon que je reste telle que je suis. Vous voulez me haïr ? Eh bien ! soit : qui vous prie de m'aimer ?

Vraiment j'ai été sage jusqu'à ce jour, de résister à toutes vos séductions. Bon Dieu ! quel esclavage vous me prépariez ! Vous

êtes tyran avant d'être heureux ! Quel homme exigeant seriez-vous donc auprès de la femme qui auroit la foiblesse de vous céder ? Je vous remercie, Vicomte ; votre billet que je viens de recevoir, et la scène que vous m'avez faite cette nuit en quittant le jeu, me serviront de préservatifs. Il étoit tems que je vous visse tel que vous êtes. Je vous avertis qu'un jaloux et un despote n'auront jamais d'empire sur moi.

Je trouve Alfred charmant, me dites-vous, et pourquoi pas ? N'est-il pas d'une jolie tournure ? Son esprit n'est-il pas aimable ? son caractère complaisant ? son humeur douce ? Faut-il que je n'apperçoive rien de tout cela, et que je sois une idiote, pour que vous puissiez vivre en paix ? Quelle inquiétude Alfred peut-il vous causer ? Comment peut-il nuire à l'amour que vous prétendez avoir pour moi ? N'est-il pas à la veille d'épouser Elise ? Cette Elise si parfaite que vous-même regrettez trop vivement pour que je puisse sans fatuité croire qu'en effet j'occupe une grande partie de

vos momens ; cette Elise que *tout le monde* admire, n'a-t-elle pas enchaîné Alfred ? Le comte de Boransac passe-t-il une heure sans parler de l'heureuse journée qui doit unir *ses chers enfans ?* Quelle figure voulez-vous donc que fasse mon orgueil au milieu de tous ces transports-là ? *J'aimois Alfred*; *vous en êtes sûr*. *Vous voyez*, me dites-vous, *que je l'aime encore*. Eh bien ! si toutes vos suppositions sont vraies, que prouvent-elles ? Que je sais rendre justice au mérite, voilà tout. Il me semble que si j'ai du tact, si j'ai du goût, si je sais apprécier les gens, ce n'est pas vous qui devez vous en plaindre, monsieur le Vicomte.

Mais, je vous en prie, que fait le nom de Ferdinand au milieu de tous les reproches dont votre long billet est rempli ? Vraiment vous avez beaucoup trop à faire en vous chargeant d'être jaloux pour lui et de lui : allons Vicomte, soyez donc raisonnable ; cependant je vous renouvelle encore mes remercîmens, pour les défauts que vous m'aidez à découvrir dans votre

caractère; en y songeant, je deviendrai plus tranquille sur le danger de vous voir. Oh! vous pouvez venir ce soir! Je vous verrai avec tout autant de plaisir, et certes avec un peu moins de crainte.

Adieu Vicomte.

BILLET.

Réponse du vicomte de Valserre à la présidente de Grandval.

Oui, j'irai ce soir; oui, j'irai vous fatiguer de mes regards, et observer ceux qu'à la dérobée vous ne cessez de jeter sur Alfred. Oui, Madame, placé entre lui et vous, j'irai nuire, si je puis, à ses espérances, et vous importuner de mon amour.

J'en suis fâché, Madame; mais votre lettre ne m'a ni corrigé, ni guéri. Je garderai tous mes défauts au risque de vous déplaire. Oui, j'ai autant d'amour pour vous

que de haine pour Alfred : que ne retourne-t-il auprès d'Elise ? Je n'envie point ses chastes liens. Que fait-il à Bordeaux ? Qui peut l'y retenir, si ce n'est l'audacieux désir de vous plaire ? Je n'ai pas l'ambition de troubler son bonheur ; qu'il parte pour en jouir, et qu'il me laisse en paix vous offrir mon hommage.

Oui, j'irai ce soir. Vous pouvez compter que je ne suis pas d'humeur à céder la place à laquelle vos bontés m'ont permis de prétendre ; j'avois le premier rang dans votre intimité ; et certes, ce charmant Alfred ne prendra pas le droit de me bannir.

Pardon, Madame, si la nuit dernière je me suis laissé aller à quelques vivacités qui paroissent vous avoir déplu ; mais vous avouerez qu'il est cruel de ne pouvoir vous parler un seul instant ; de vous voir tous les jours, et d'être forcé de vous écrire, ne pouvant causer avec vous. En vérité, M. Alfred est trop fêté ; il vous occupe continuellement ; et mon impatience n'est que trop bien motivée. Comment ne pas

me plaindre, lorsqu'après avoir essayé vingt fois de m'approcher de vous, M. Alfred sans cesse appelé, sans cesse questionné par vous, sembloit jouir avec une trop dédaigneuse insolence, de l'avantage marqué que vous lui donniez sur moi?

Oui, j'aurai l'honneur de vous voir ce soir, Madame; vous pouvez même compter sur mon empressement à répondre à votre invitation; cependant si je vous gêne, songez, je vous prie, que c'est vous qui me rappelez.

LE VICOMTE DE VALSERRE.

LETTRE CLXIII.

L'ABBÉ AIMERY A MADAME DE PRESSANGE.

Bordeaux, le 24 juillet 17..

MADAME,

Il est près de minuit; cependant, avant de prendre quelque repos, dont j'ai grand besoin, ayant veillé les deux dernières nuits,

je dois vous écrire un mot qui arrivera presqu'en même-tems que ma dernière lettre. La peine qu'elle doit vous faire, m'engage à vous rassurer au moins sur un point, en vous apprenant que toutes les vives et continuelles attaques de madame de Grandval vis-à-vis d'Alfred ont été sans effet; l'amour sort victorieux; la coquetterie a perdu ses frais, et je vous assure que jamais beauté plus séduisante n'a employé en vain de plus fortes armes pour attirer un jeune homme; mais au moment où l'amour-propre et une sorte de séduction toujours à craindre pouvoient livrer Alfred au danger d'être séduit, une lettre d'Elise l'a entièrement rendu à lui-même. J'ignore ce qu'Elise lui mande, il lit sans cesse sa lettre, et depuis qu'il l'a reçue, il ne m'a parlé que de son départ pour Key... Tout est préparé; le fidèle Marc est seul dans notre confidence; nous partirons à la pointe du jour, à l'heure où les joueurs se sépareront, et lorsque M. le Comte, suivant sa coutume, se retirera dans son appartement.

Hier encore, rien ne fut plus indécent que la conduite de madame de Grandval envers Alfred, et je souffris beaucoup de l'enchantement de M. le Comte, en voyant ce qu'il appeloit des attentions pour son fils. Comme l'amour-propre aveugle! Combien de sottises il nous fait faire, lorsque nous suivons l'impulsion qu'il nous donne! Cependant je rends justice à Alfred; plus sage que son père, il a résisté à ses dangereux effets; il étoit distrait, rêveur; sans cesse madame de Grandval l'attiroit, et je n'ai pas remarqué qu'hier il fût un seul instant ni flatté, ni touché de ses avances. Le soir, étant fatigué de tout ce que je voyois, je voulus me retirer, Alfred me conjura de rester; et je remarquai très-bien, lorsque tout le monde fut sorti, que le soin qu'Alfred avoit eu de me retenir, faisoit échouer le projet d'un tête-à-tête que la Présidente s'étoit ménagé. Lorsqu'Alfred et moi nous la conduisîmes jusqu'à son appartement, son air piqué me frappa; j'en parlai à Alfred, qui m'avoua qu'elle lui

avoit donné rendez-vous pour l'heure où les joueurs se retireroient, en lui annonçant qu'elle avoit quelque chose à lui dire en particulier. « C'est alors, me dit-il, qu'il m'avoit prié de rester, voulant éviter une explication embarrassante pour lui, d'après ce qui s'étoit passé entr'eux, et tout ce que sa position présente exigeoit de délicatesse dans sa conduite. » Il vouloit, pour s'excuser auprès d'elle, lui dire que j'étois resté long-tems à causer avec lui ; mais ce matin la lettre d'Elise est arrivée, et jusqu'au projet même de s'excuser, tout a été oublié. La Présidente, trop adroite pour montrer de l'humeur, a repris dès son lever toutes ses manières gracieuses, dont elle a employé la puissance auprès du Comte, en attendant l'heure d'en faire usage auprès de son fils.

La journée, je vous jure, a été bien employée par madame de Grandval. Comme observateur, toutes les manœuvres de cette femme m'amuseroient, si elles avoient tout autre motif que celui de séduire Alfred;

cependant je suis moins tourmenté aujourd'hui, puisque nous n'avons plus que quelques heures à passer dans cette dangereuse maison ; j'ai laissé Alfred au milieu de tous les périls qui l'environnent ; mais le parti qu'il a pris d'aller retrouver Elise, en lui rendant toute sa gaîté, donnera de la sécurité à la Présidente ; ses attaques en seront peut-être moins vives ; et lorsque l'heure du rendez-vous sonnera, nous serons sur la route de Key... Allons, Madame, reprenons courage ; cette nuit doit être la dernière à redouter. Jusqu'à ce moment, M. Duménil a ignoré la manière dont Alfred passe son tems ; l'orage n'est pas encore sur nos têtes ; il faut espérer que nous saurons l'éviter.

J'ai l'honneur d'être, Madame, avec respect, votre très-humble et très-obéissant serviteur,

L'ABBÉ AIMERY.

LETTRE CLXIV.

ÉLISE A LA MARQUISE DE LONEL.

Au château de Key... même date que la précédente.

Je vous remercie de votre tendre inquiétude, ma chère amie; Alfred, il est vrai, est resté à Bordeaux quelques jours de plus qu'il n'auroit dû; mais vous connoissez le comte de Boransac; il a fallu l'amuser pour le consoler d'avoir été malade; et jusqu'à ce moment, moi seule j'ai souffert de l'humeur qu'a donnée à mon père le séjour d'Alfred à Bordeaux : cependant j'espère qu'il s'appaisera demain en le voyant. Marc vient de m'apporter un billet, dans lequel Alfred m'annonce que demain au point du

jour il s'échappera de l'hôtel de Boransac ; pour revenir auprès de moi. Au lieu de s'exposer à l'injustice de mon père, il préfère, me dit-il, d'encourir la colère du sien ; il ne doute pas, ajoute-t-il, que son père ne le blâme de l'avoir quitté ; mais son parti est pris, rien ne peut plus l'arrêter, à ce qu'il m'assure.

Le billet d'Alfred est tendre ; il me console de tout ce que j'ai souffert depuis le jour où il me quitta ; enfin, je retrouverai demain les consolations que la présence d'Alfred peut seule me donner. Mais ma tante n'est point arrivée ! Qui peut donc la retenir ? Elle devroit être ici.

Il faut renoncer, ma chère Adèle, au bonheur de vous voir assister à mon mariage ; vous êtes obligée, me dites-vous, de suivre votre mari dans son voyage. Ah ! profitez du bonheur inappréciable de remplir des devoirs si doux ! Ne vous séparez pas un seul instant de celui qui vous est cher, de celui dont vous avez et l'amour et l'estime...... de celui à qui la

bonté céleste vous a permis d'accorder tous vos sentimens !.....

Heureuse Adèle!... un nouvel espoir vient encore resserrer des liens qui vous sont chers!... Je vous félicite, ma chère, du bonheur que vous préparent les gages de votre amour!... Dans quelque situation que je puisse être, croyez, ma chère, que j'apprendrai toujours avec le plus tendre intérêt tous les sujets de joie que votre heureuse position vous destine.

Oh! dans un an!... Qui vous a dit, Adèle, que dans un an je serai heureuse mère!.... que comme vous, heureuse épouse..., Adèle! qui vous l'a dit? Ne craignez-vous pas de me faire un tableau si touchant de ma situation future! ne dépend-elle pas de la volonté de mon père?

Demain je reverrai Alfred; demain je le reverrai; il me jure dans son billet que j'ai lu mille fois, il me jure de ne plus me quitter; demain, je serai moins malheureuse; mais le bonheur que j'attends, que je réclame, celui d'être unie à Alfred, le

retour de ma tante peut seul l'assurer ; et elle ne vient pas !... O Adèle ! ce jour où comme vous je pourrai sans crime me livrer à tous les sentimens qui remplissent mon cœur ! ce jour se lèvera-t-il enfin pour moi ?

Adieu, mon amie, adieu.

FIN DU TOME CINQUIÈME.





